L'ARGOT

DE LA GUERRE

DU MÊME AUTEUR

ÉTUDES SUR LE LANGAGE

La Langue française d'aujourd'hui : *Évolution, Problèmes actuels* (LIBRAIRIE ARMAND COLIN). 3 50

La Vie du Langage : *Évolutions des sons et des mots, Phénomènes psychologiques, Phénomènes sociaux, Influences littéraires* (LIBRAIRIE ARMAND COLIN). 3 50

La Défense de la Langue française : *La crise de la culture française, L'argot, La politesse du langage, La langue internationale* (LIBRAIRIE ARMAND COLIN). 3 50

La Philosophie du Langage, dans la Bibliothèque de philosophie scientifique (E. FLAMMARION). 3 50

VOYAGES, ÉTUDES SOCIALES

L'Italie nouvelle (E. FASQUELLE). 3 50

Mers et montagnes d'Italie (E. FASQUELLE). . . . 3 50

L'Expansion italienne (E. FASQUELLE). 3 50

La Suisse moderne (E. FASQUELLE). 3 50

La Suisse illustrée (LAROUSSE, coll. in-4°). . . . . . 19 »

L'Espagne telle qu'elle est (F. JUVEN). 3 50

Pour qu'on voyage, *Essai sur l'art de bien voyager* (Bibliothèque des parents et des maîtres, H. DIDIER et E. PRIVAT), avec 20 illustrations.. 3 50

Le Sentiment de la nature (F. ALCAN, Bibliothèque de philosophie contemporaine). . . . . 5 »

Impressions et choses vues, juillet-décembre 1914 : *le Carnet d'un infirmier militaire, le Journal de Barzac* (ATTINGER). . . . 3 50

Albert DAUZAT

L'ARGOT

DE LA GUERRE

D'APRÈS UNE ENQUÊTE

AUPRÈS DES OFFICIERS ET SOLDATS

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1918

AVANT-PROPOS

NOTRE ENQUÊTE

Dès les premiers mois de la guerre, la *Société suisse des traditions populaires* ouvrait une enquête pour recueillir les expressions et les mots particuliers au soldat helvétique[1]. Bientôt après, un journal à gros tirage de Berlin[2] (qui reçut, assura-t-il, dix mille réponses) organisa une consultation analogue auprès de ses lecteurs mobilisés, afin de réunir et d'analyser le vocabulaire spécial à l'armée allemande. Cependant, en France, si on parlait beaucoup de l' « argot des poilus » ou

1. L'enquête portait également sur le folk-lore militaire. Des brochures ont paru (au siège de la Société, à Bâle); d'autres sont en préparation.
2. Les *Lustige Blaetter*.

« argot des tranchées », nul n'avait pris l'initiative de procéder à une consultation directe des intéressés, qui seule pouvait nous fournir des documents suffisants et certains.

Pouvions-nous cependant rester indifférents, et moins faire que nos ennemis ou que notre petite voisine neutre ? N'y avait-il pas lieu de rassembler et de classer dans un herbier national, — comme disait Gaston Paris pour les patois, — la flore vivante et pittoresque d'un langage qui se rattachera à tant de souvenirs glorieux et douloureux, avant qu'elle ne soit fanée au grand soleil de la paix ? Nous avons l'occasion rare d'observer les contre-coups opérés sur le langage par le plus formidable conflit que l'histoire ait enregistré ; nous pouvons observer, contrôler, saisir sur le vif les créations et les figures jaillies spontanément de la tranchée, du cantonnement, de l'hôpital, les résultats produits par le mélange des contingents, des armées, des races. Laisserions-nous passer le moment favorable ?

Telles sont les raisons qui nous ont engagé à ouvrir notre enquête sur l'argot de la guerre. Car, seule, une enquête entreprise au cours de la troisième année du grand conflit était susceptible de mettre en lumière la formation et l'évolution du lexique, son renouvellement, et surtout sa variété : bien qu'ayant été mobilisé nous-même pendant six mois (du 2 août 1914 à fin janvier 1915), nos observations personnelles ne pouvaient apporter qu'un nombre limité de documents.

Cette enquête s'est poursuivie de fin février à fin juillet 1917. Elle a été annoncée par plusieurs journaux et revues que je tiens à remercier : le *Temps,* la *Liberté,* le *Mercure de France,* la *Revue Pédagogique;* la *Revue des Traditions populaires,* le *Musée et l'Encyclopédie de la guerre.* Mais c'est surtout grâce à l'obligeante hospitalité du *Bulletin des Armées de la République,* dans lequel nous avons exposé à trois reprises[1] notre but et

1. Numéros des 28 mars, 16 mai et 27 juin 1917.

nos desiderata, que nous avons obtenu la très grande majorité (180 lettres environ) des documents fournis par les officiers et soldats. On trouvera plus loin[1] la liste de nos correspondants et des autres sources utilisées, avec les abréviations qui les désignent au cours du présent ouvrage.

Toutes ces communications sont intéressantes : il n'en est aucune, même parmi celles qui se limitent à quelques termes, voire à une seule expression, qui n'apporte un élément nouveau, une précision utile. Il en est de touchantes et d'émouvantes, crayonnées dans la tranchée entre deux assauts ou au cours d'une nuit de garde. Telle est due à la collaboration d'un groupe de « poilus » profitant d'un moment de loisir ou attendant le départ pour la « perme » bien gagnée. Qu'il nous soit permis de renouveler ici l'expression de notre profonde gratitude envers tous les collaborateurs, connus ou inconnus, qui

1. A la fin du volume.

ont apporté chacun leur gerbe, petite ou grande, à la moisson commune.

Nous nous sommes strictement limité aux résultats fournis par cette enquête et par notre observation personnelle. Nous y avons ajouté toutefois, en raison de leur valeur exceptionnelle, les documents apportés, dans deux articles du *Bulletin de la Société de linguistique,* par deux linguistes de valeur, MM. M. Cohen et R. Gauthiot (ce dernier décédé à la suite de ses blessures), — et le très court lexique de l'argot de nos prisonniers publié dans le *Journal du camp de Gœttingen,* afin de pouvoir confronter et compléter, pour ce langage spécial, la liste peu nombreuse fournie par notre enquête.

On trouvera, dans le Vocabulaire qui termine ce volume, tous les mots qui nous ont été adressés par nos correspondants, à trois séries d'exceptions près. Nous avons d'abord éliminé les mots de français courant, — ceux qu'on trouve dans les dictionnaires, — qu'il s'agisse de la langue familière (broyer du

noir, n'en mener pas large, cambuse, etc.) ou du langage militaire technique (tir de barrage, tranchée, etc.). Ces expressions ont pu être apprises depuis le début des hostilités par ceux qui nous les indiquent : elles n'appartiennent pas, néanmoins, à l'argot de la guerre, pas plus que les mots patois, signalés dans deux ou trois envois, que nous avons également laissés de côté toutes les fois qu'ils ne sont pas sortis de leurs milieux d'origine. Enfin il convenait, pour que ce livre pût être mis entre toutes les mains, de n'y faire figurer aucun terme obscène ou trop cru : une vingtaine de mots et locutions ont été éliminés de ce chef.

La possibilité des erreurs de lecture a été réduite au minimum [1], grâce à l'application de ceux qui ont rédigé les listes, grâce aussi au contrôle réciproque qu'offrent plusieurs envois pour la majorité des mots. Nous ne nous sommes pas cru lié par l'orthographe de

1. Nous avons laissé de côté une demi-douzaine de mots dont la lecture n'était pas sûre : c'est, on le voit, un chiffre insignifiant.

nos correspondants : nous avons choisi pour chaque mot, en donnant les variantes indispensables[1], la graphie la plus rationnelle ou la plus usuelle. Nous avons conservé, par contre, toutes les définitions pittoresques.

Le vocabulaire ainsi formé comprend près de **deux mille mots** ou expressions. Un tiers environ est constitué par des termes d'argot parisien, un tiers par d'anciens mots de caserne (de France ou d'Algérie) et par des provincialismes, un tiers enfin par les créations de la guerre, dont le nombre a dépassé nos prévisions. Ce lexique n'a pas la prétention d'être complet : tel quel, il offre cependant une base suffisante pour analyser l'argot de la guerre d'après des documents authentiques. A nos lecteurs, mobilisés ou anciens mobilisés, de nous signaler les lacunes, que nous serons heureux de combler dans une prochaine édition.

A. D.

1. Comme *becqueter* et *becter, gnôle* et *niôle.*

CHAPITRE PREMIER

LE LANGAGE ET LA GUERRE

Quelle influence aura exercée la guerre sur le langage ? Une secousse aussi formidable, bouleversant aussi profondément et aussi longtemps la vie contemporaine, ne pouvait manquer de provoquer des répercussions sur l'instrument de la pensée.

Un simple coup d'œil jeté sur l'histoire permet de constater, sans remonter au delà du moyen âge, que les guerres ont toujours contribué dans une large mesure au renouvellement du vocabulaire.

Les croisades ont doté le français d'un contingent important de mots arabes désignant des objets orientaux, des étoffes, des parfums, des remèdes, etc. La guerre de Cent Ans, moins

féconde (car toute la noblesse anglaise parlait français), a introduit momentanément quelques expressions comme *godon,* sobriquet des Anglais, d'après leur juron favori, *goddam* : on en trouve le dernier écho chez Rabelais. Particulièrement intéressantes à cet égard, les guerres d'Italie, au XVI[e] siècle, ont enrichi notre langue d'un nombre considérable de termes relatifs aux arts, à l'ameublement, à la guerre, à la marine. Avec les guerres de religion arrivent les mots espagnols ; avec la guerre de Trente Ans, les emprunts à l'allemand, qui appartiennent généralement au langage militaire, comme *bivouac* et *havresac.*

L'apport fourni par les guerres de la Révolution et de l'Empire est plus difficile à évaluer, car les campagnes militaires se juxtaposent à un mouvement interne d'une importance beaucoup plus considérable : toujours est-il que le langage parlé en 1815 diffère profondément de celui de 1789[1].

1. Même transformation pour la langue littéraire : elle s'opère surtout avec l'école romantique. On pourra consulter à ce sujet la curieuse étude de Paul Lafargue, *La langue française avant et après la Révolution* (publié dans l'*Ere nouvelle,* 1894) : l'auteur soutient la thèse que la langue de la bourgeoisie (la langue romantique) a détrôné alors la langue de l'aristocratie (la langue classique) ; de même pour la prononciation.

Le bilan linguistique des guerres du XIXe siècle n'a pas été dressé. Il est certainement important, surtout si l'on fait entrer en ligne de compte, comme il est juste, les mots populaires et dialectaux. Pour ne citer qu'un seul exemple caractéristique, ce sont les troupes prussiennes d'occupation en 1814-1815 qui ont apporté dans le nord-est de la Bretagne le nom de la pomme de terre (*crompir* dans les patois actuels, de l'allemand dialectal *grundbirn*), en même temps que le tubercule, inconnu auparavant dans cette région.

*
* *

La conflagration actuelle, qui s'est poursuivie dans des conditions tout autres que les luttes du passé, est beaucoup moins favorable aux échanges de mots. Une guerre, autrefois, avait pour résultat de mettre en contact les peuples et les civilisations, qui vivaient isolés les uns des autres en temps de paix. Au contraire, le présent conflit, en créant des « fronts » imperméables et presque immobiles, en organisant le blocus sur une vaste échelle, a coupé les relations préexistantes entre les belligérants, sépa-

rés, pendant des mois et des années, par une véritable muraille de Chine.

Cependant la guerre de mouvements a tenu partout une grande place au début des hostilités, et pendant plus longtemps sur le front oriental. Nulle part le « front » n'a coïncidé avec l'ancienne frontière. De vastes territoires ont été occupés par l'ennemi. Enfin des contingents alliés appartenant à diverses nations, des contingents métropolitains et coloniaux ont été en contact ; des troupes d'Occident ont séjourné en Orient : autant de facteurs susceptibles de concourir au renouvellement du vocabulaire.

Au point de vue spécial de la langue française, qui seule nous intéresse ici, nous pouvons envisager quatre sources principales de néologismes :

1° Influence des corps étrangers et coloniaux qui ont séjourné en France. Les troupes anglaises et américaines cantonnées dans le Nord et le Centre, les régiments arabes, soudanais, etc., qui hivernent et ont leurs point d'attache dans le Midi, auront transmis des mots de leur crû à la population environnante, qui les aura transformés et assimilés à sa façon, comme sens et comme forme. Les uns survivront à la guerre,

d'autres disparaîtront avec elle. Voilà un intéressant sujet d'observation pour ceux qui habitent ces contrées.

On m'a déjà signalé (B 6)[1] que sur la côte de Provence, de Marseille à Nice, les civils emploient de nombreuses expressions indigènes ou de « français africain », répandues par les Sénégalais, comme *abanah* (c'est fini), *makou* (silence), ou *gagner caisse* (mourir), *gagner petit* (accoucher), *y a bon*, qui sert d'enseigne à des bars marseillais. Partout où se sont installés des Serbes, soldats, étudiants ou ouvriers, à Poitiers, à Gap, à Bizerte comme en Provence, se sont répandus des mots serbes usuels comme *dobro* (bon), *dobardan* (bonjour), *fala* (merci). Les Sénégalais revenus de Monastir s'amusent eux-mêmes à baragouiner serbe entre eux.

2° Influence de l'occupation allemande dans le Nord. La cohabitation forcée avec l'ennemi pendant plus de trois ans aura introduit l'usage de divers termes allemands plus ou moins francisés. L'étendue et la solidité de cet apport ne

1. Voir la liste des correspondants (et abréviations) à la fin du volume.

pourront être appréciées qu'un certain temps après la libération du territoire.

Ces deux premiers facteurs contribueront à créer des termes régionaux : ceux qui vivront resteront pour la plupart à l'état de provincialismes ; bien peu, sans doute, auront assez de force d'expansion pour rayonner sur toute la France. Les deux facteurs suivants se présentent sous un autre aspect.

3° Captivité de nos prisonniers en Allemagne. Ce facteur est moins important que les précédents. Groupés ensemble, les prisonniers ont peu de rapports avec la population indigène, en dehors de ceux qui sont affectés aux travaux agricoles. Ils rapporteront cependant au moins quelques mots allemands[1]. Le nombre des captifs n'est pas négligeable. Ils appartiennent à toutes les régions de la France.

4° L'expédition des Dardanelles et surtout celle de Salonique ont vulgarisé, comme on le verra plus loin[2], de nombreux termes indigènes parmi nos soldats de l'armée d'Orient. Les corps français qui auront combattu près

1. Voir chap. VII, l'argot de nos prisonniers en Allemagne.
2. Ci-après, chap. VII.

de l'Adige enrichiront leur lexique de mots italiens.

Dans quelle mesure les vocables appartenant aux deux dernières catégories se populariseront-ils en France ? On ne s'en rendra compte qu'après la guerre. La question est liée à un problème d'ordre plus général, la diffusion de l'argot militaire qui forme l'objet du présent ouvrage.

*
* *

En dehors des emprunts à des langages étrangers, le français courant a déjà réalisé diverses acquisitions au cours de la guerre. Pour avoir contristé les puristes, celles-ci ne se sont pas moins imposées avec une force inéluctable. Et, si elles n'ont pas encore acquis droit de cité à l'Académie, qui donc aurait aujourd'hui la prétention, même parmi ceux qui s'efforcent à sarcler les mauvaises herbes grammaticales, d'extirper par exemple *boche* et *poilu*, inconnus, il y a quatre ans à peine, à la majorité de nos concitoyens ?

Comme tous les grands mouvements sociaux,

comme la Révolution en particulier, la guerre actuelle a remué les mots avec les idées. Elle a forgé les uns sur la rude enclume de la bataille; en brassant ensemble toutes les couches de la nation, elle a fait remonter à la surface des termes jusque là confinés dans les bas-fonds. C'est le cas pour les deux mots que je viens de citer, et pour bien d'autres parmi ceux qu'on relèvera dans les chapitres suivants.

Tout différents sont les termes militaires techniques, on peut même dire officiels, que la guerre a plus ou moins vulgarisés, en particulier les termes de stratégie, de tactique, de balistique : les *tranchées*, les *saillants*, les *entonnoirs*, les *tirs de barrage*, les *vagues* d'assaut, les *formations* sanitaires, etc., sont aujourd'hui familiers à tous. La plupart de ces expressions, faute d'emploi (sinon rétrospectif), disparaîtront peu à peu avec la paix, pour redevenir l'apanage des spécialistes.

Relevons l'extension prise par le mot *front*, qui s'est popularisé aussitôt après l'invasion, le jour où le front du combat n'a plus coïncidé avec la frontière. L'usage a rapidement déformé le sens stratégique, en englobant sous ce nom

toute la zone des armées, profonde de 50 à 60 kilomètres : comme il était glorieux d'être au front, toutes les troupes de soutien et de renfort s'y incorporèrent naturellement. — Le mot a passé en italien, où, après quelque flottement, il a gardé le genre du français (*il fronte*; le front du visage se dit *la fronte*[1]).

Les divers fronts ne sont pas infranchissables pour les mots et les idées : ils sont tournés par la voie des pays neutres. Par ce canal arrivent toujours aux services compétents du Gouvernement, de la diplomatie, de la censure, les publications et journaux ennemis, qui n'ont jamais été étudiés, — il le faut bien ! — avec autant de soin. Leur influence n'est pas niable. C'est au point qu'un communiqué français risqua un jour un néologisme allemand assez malheureux, en annonçant que nous avions pris des *minenwerfer*. Devant des réclamations justifiées, — notre langue pouvant nommer l'objet à l'aide de ses propres ressources, — le mot fut, dans la suite, avantageusement remplacé par *lance-bombes*. Les

1. Toutefois certains puristes, et avec eux le journal *Il Corriere della Sera,* mettent au féminin le mot, même au sens militaire.

protestations ne sont pas toujours inutiles, et elles suffisent parfois à arrêter un mot dans son premier essor, ou à faire dévier sa trajectoire : se souvient-on qu'une simple lettre de M. Théodore Reinach au *Temps* a tué naguère *taxamètre* naissant, que les Compagnies de voitures remplacèrent par *taximètre* [1] ?

D'autres emprunts à l'allemand sont moins visibles, parce qu'ils se déguisent sous le calque d'une traduction. Jamais, avant la guerre, on n'avait écrit ni dit, en français, qu'une armée avait subi des pertes *sévères*. Le mot apparut d'abord dans la traduction des communiqués allemands (faite en Suisse française), où il fut employé pour rendre l'allemand *streng* ; puis il passa dans nos traductions des communiqués russes, et finalement dans les communiqués français. Or, s'il est exact que dans la plupart de ses emplois *streng* doive se traduire par *sévère*, il n'en est pas moins vrai que les deux mots ne sont pas toujours équivalents : *strenge Verluste* est du bon allemand, mais *pertes sévères* n'est pas français, ou du moins ne l'était pas jusqu'ici :

1. A. Dauzat, *La langue française d'aujourd'hui*, p. 57.

car qui sait si cette expression, créée par un traducteur maladroit, ne s'implantera pas avec une nuance de sens différente de « pertes graves » ou de « pertes cruelles » ?

L'innovation correspond parfois à un besoin réel. A-t-on remarqué que depuis peu le terme *sous-évaluer* revient fréquemment dans les journaux ? C'est la traduction de l'allemand *unterschætzen*, évaluer (ou apprécier) au-dessous de sa valeur. Le nouveau mot n'est pas élégant, mais il est utile, car nous n'avons pas de mot rigoureusement équivalent[1] ; *déprécier* ou *mésestimer* ont une valeur péjorative inconnue au néologisme : *sous-évaluer* les forces de l'ennemi, ce n'est pas les déprécier, — c'est se tromper dans son calcul, ce qui est tout autre chose[2].

1. L'italien a un équivalent à peu près exact : *svalutare* (mot assez récent, qui ne figure pas dans la plupart des dictionnaires).

2. Faut-il aller plus loin et admettre une influence de la guerre sur l'organisme même de la langue ? Question délicate, qu'il serait prématuré de discuter. On a déjà cru reconnaître qu'en anglais la guerre aurait accéléré les évolutions, les ellipses, en favorisant les mots qui font impression (sans parler de la diffusion des locutions familières). On m'a signalé notamment l'expression *take to cover* (mettez-vous à l'abri), devenue officielle puisqu'elle était inscrite sur les hommes-sandwiches en cas d'alerte pour les zeppelins : la valeur de *take* (et même de *cover*) est tout à fait caractéristique.

*
* *

Mais le phénomène le plus important et le plus intéressant qu'ait produit la guerre dans le domaine linguistique, c'est la formation ou plus exactement le développement d'un argot plus ou moins particulier aux soldats. Dans les pays, comme l'Angleterre ou la Suisse, qui n'avaient pas d'armée permanente, c'est bien d'une création nouvelle qu'il s'agit. Au contraire en France, comme en Italie ou en Allemagne, il existait déjà un argot de caserne que la guerre a enrichi et transformé par suite de divers apports comme de générations spontanées.

L'argot militaire a existé de tous les temps et dans tous les pays, surtout parmi les armées en campagne. « S'occuper différemment, c'est parler différemment », a dit fort justement M. A. Niceforo dans son ouvrage classique, *Le Génie de l'Argot*[1]. Lorsqu'un groupe d'hommes vit en commun, plus ou moins isolé du reste de ses compatriotes, le genre de vie, les occupations et

1. P. 24.

les impressions semblables, les nouvelles habitudes créent rapidement des expressions, des mots appropriés. Les conditions de la guerre moderne, en fixant pendant de longs mois les soldats dans les cantonnements ou les tranchées, et en les séparant de la population civile, ont particulièrement favorisé ce développement.

Ce serait pourtant une erreur de croire qu'une langue nouvelle est née au bout de quelques mois de guerre. L'ancien argot de caserne et le langage populaire de l'ouvrier l'ont principalement alimentée. Tous les mobilisés, en arrivant à leurs dépôts, ont retrouvé d'instinct les termes familiers qu'ils employaient à l'époque, plus ou moins lointaine, de leur service militaire. D'autre part, on a toujours pu remarquer qu'à la caserne les expressions de l'ouvrier sont peu à peu adoptées par le paysan, sans aucune influence contraire : prestige de la ville sur la campagne.

Ce n'est que lentement, sous l'influence des nouvelles conditions d'existence créées par la guerre, que de nouveaux mots ont vu le jour. Et ceux-ci, en général, sont excellents, marqués au coin d'une bonne frappe bien française : abré-

viations, métaphores, jeux de mots, qui révèlent l'âme de la race, vive, imaginative et gouailleuse jusqu'au milieu des périls. — Les mots les plus anciens, dont la création est bien antérieure à la guerre, se sont vulgarisés les premiers parmi le grand public.

Et pourtant l'existence même d'un argot de la guerre a été niée ou contestée plus d'une fois par les intéressés eux-mêmes, voire par quelques-uns de mes correspondants. C'est une invention de l'arrière, dit l'un. C'est une mystification de journalistes, déclare un second. Ce sont les embusqués qui parlent l' « argot poilu », renchérissent plusieurs autres. Soit dit en passant, ce dernier argument, même exact, ne saurait toucher un linguiste, car l'argot de l'arrière, même s'il existait seul, pourrait être aussi intéressant qu'un argot du front.

Il suffisait cependant d'écouter des soldats, permissionnaires ou autres, parler entre eux, — car ils reviennent, plus ou moins, au langage courant lorsqu'ils s'entretiennent avec des civils, — pour se convaincre que nos « poilus » emploient un grand nombre de mots et de locutions que la plupart de nos compatriotes ne

connaissent pas ou qu'ils ignoraient avant la guerre.

D'où vient cette contradiction singulière ? Ceux de l'avant voudraient-ils mystifier, à leur tour, les « civelots » de l'arrière ?

On l'a soutenu. Un de mes meilleurs correspondants, M. François Déchelette, qui prépare lui-même, en ancien combattant, un dictionnaire d' « argot poilu », estime que le soldat nie l'existence de son langage spécial, d'abord parce qu'il a honte de mal parler, ensuite parce qu'il veut cacher son langage aux profanes de l'arrière, en cherchant à s'entourer de mystère, suivant l'instinct de tout argotier.

Si cette explication peut être valable dans quelques cas particuliers, je ne la crois pas exacte en général. Admettons qu'il y ait une certaine initiation au langage du front, dont quelques-uns, surtout les très jeunes, peuvent être fiers. Mais pour ma part, m'étant trouvé en relations familières avec de nombreux soldats pendant mon incorporation et après ma réforme, je n'ai jamais observé que les mobilisés fissent un mystère de leur langage. D'une façon plus générale, j'ai même toujours estimé

qu'on avait fort exagéré le caractère secret des argots[1].

Non, les dénégations, les protestations sont très sincères, trop virulentes même pour constituer autre chose qu'un cas psychologique inconscient. Tel de mes correspondants qui nie l' « argot poilu » ne joint-il pas à sa protestation une liste de mots en usage autour de lui, qui contredit sa thèse de la façon la plus probante ? Il n'est pas jusqu'à un linguiste éprouvé comme Robert Gauthiot, qui, après avoir foncé avec brio contre le « préjugé » de l'argot militaire, n'ait consacré dans les pages suivantes des considérations et des notes très justes à ce même argot.

Alors ? Il s'agit avant tout d'une réaction contre les exagérations et les erreurs formulées à l'arrière sur la « langue poilue », contre ce « bourrage de crâne » que le soldat a en horreur par-dessus tout et sous toutes ses formes.

Pendant les premiers mois de la guerre, des publicistes ont voulu nous faire croire qu'il s'était formé dans les tranchées une langue étrange et neuve sortie toute armée du cerveau

1. On verra une preuve de cette assertion au dernier chapitre (argot des prisonniers).

de Mars ; par une ironie qui n'était sans doute pas de très bon goût, et qui, en tout cas, a vivement irrité les intéressés, des « journaux du front » (sinon de l'arrière) ont étudié, — je reprends leurs termes, — la faune et les mœurs de ce bizarre animal qui a nom « poilu », en plaisantant avec les privations et les souffrances les plus sacrées de leurs camarades ; des savants à lunettes, qui ne se sont jamais mêlés à la vie contemporaine, ont découvert sur le front l'argot parisien, qu'ils ont baptisé argot militaire, en déclarant créations de guerre, avec autant de naïveté que de sérieux, les mots et locutions qui couraient depuis dix ou vingt ans sur les lèvres de Gavroche et de Mimi Pinson. Qu'à la lecture de telles élucubrations le soldat ait protesté, qu'il ait éprouvé le besoin de crier au public : « On vous trompe ! », même en forçant la note contraire, n'était-ce pas naturel, et, somme toute, nécessaire ?

Un autre élément, apparenté au précédent, mérite d'être pris en considération. La moyenne des hommes connaît mal son langage et ne se rend pas compte de l'intérêt qu'il présente. Le paysan est stupéfait à la pensée qu'on étudie son

patois; d'un village à l'autre, il remarque des écarts d'accent insignifiants et reste insensible à des différences fondamentales de prononciation et de phonétique. De même pour les mobilisés : ils croient de très bonne foi parler un langage identique à celui de leurs compatriotes (dont ils ne s'écartent que par une partie du vocabulaire), et si on leur fait remarquer par dix, vingt, trente exemples, le grand nombre de mots qui leur sont particuliers, ils en sont surpris d'abord, et ils s'étonnent ensuite, plus encore, que ces différences lexicologiques constituent un argot militaire. En général, le soldat ne s'intéresse pas au langage qu'il parle, il n'aime pas qu'on en disserte, tant il craint de se singulariser et d'être considéré comme une bête curieuse. Il n'entend point passer pour un être d'exception, mais pour un homme.

Et c'est précisément parce qu'il est un homme tout court, avec ses faiblesses comme ses grandeurs, ses défauts comme ses qualités, que son vocabulaire offre de l'attrait pour la science : celle-ci y retrouvera l'héroïsme et les souffrances de la guerre, les mille petites misères et petites joies de chaque jour, les espoirs et les tristesses,

les sympathies et les antipathies du soldat. Non ! l'argot de la guerre n'est pas un phénomène extraordinaire ni une langue créée de toutes pièces. C'est autre chose et c'est beaucoup mieux : c'est la transformation de l'argot de caserne, profondément modifié par la vie guerrière, enrichi par les apports de l'argot parisien, des provincialismes de bonne frappe et des mots exotiques que nos troupes ont empruntés aux contingents coloniaux et étrangers, ou aux populations indigènes avec lesquelles ils ont été en contact dans des expéditions lointaines. Il est infiniment varié suivant les corps et les armes, suivant les secteurs et les régions ; il s'est renouvelé constamment depuis le début de la guerre ; il est, en un mot, mobile et changeant comme la vie elle-même. Et il présente les conditions les plus favorables pour étudier sous leurs multiples aspects les voyages, la vie, les luttes et la mort des mots, qui rendent si attrayante la science du langage.

Les mots créés par les soldats, au cours de la guerre, sont enfin des documents psychologiques du plus haut intérêt : ils dénotent l'état d'esprit d'un peuple, du peuple en armes.

*
* *

Objet de curiosité générale, souvent effleuré dans des articles de journaux, parfois spirituels mais superficiels toujours, notre argot de la guerre reste mal connu, faute d'une étude d'ensemble[1] sérieuse et solidement documentée. Les mobilisés qui ont publié de petits vocabulaires, certes très utiles, ont eu l'horizon restreint à leur corps de troupes et à leur secteur. Ceux qui ont dépouillé les journaux et les romans ont édifié leur maison sur des fondations fragiles et incertaines, sur des matériaux suspects et issus trop souvent de la fantaisie individuelle. Nous avons cherché, par le présent travail, à combler cette lacune, à donner avant tout une base solide aux recherches et à tracer les grandes avenues et les pistes principales dans la forêt broussailleuse des végétations argotiques.

1. Il n'y a guère à citer (par ordre chronologique) que : Claude Lambert, ex-brancardier sur le front, *Le langage des poilus*, Bordeaux, 1915, 32 p. ; — Lazare Sainéan, *L'argot des tranchées*, Paris, 1915, 163 p. ; — *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu*, Paris (Larousse), 312 p. ; — Marcel Subac, *L'argot des poilus dans les tranchées*, Le Coteau (Loire), 16 p., sans date ; — et deux excellentes études critiques de MM. M. Cohen et R Gauthiot dans le *Bulletin de la Société de linguistique* (1916, pp. 69-82).

A l'étranger, notre argot militaire a suscité un vif intérêt, surtout en Angleterre, en Amérique et jusqu'en Allemagne[1]. Il a passé l'Océan et la ligne plus infranchissable des tranchées. Il importe donc qu'il soit mieux connu chez nous, si l'on veut éviter la propagation des erreurs.

1. Citons notamment pour l'Allemagne l'étude de W. Lüdecke (qui m'a été signalée par le capitaine B..., de l'État-Major de Paris), *Vom argot poilu* (*Grenzboten*, 22 nov. 1916, p. 253), d'après les journaux du front « Rigolboche » et l'« Echo des Marmites », — et, pour les États Unis, deux articles des *Modern language notes*, publiées à Baltimore : le premier, de M. Atkinson (mars 1916, p. 180), contenait beaucoup d'erreurs (mots anciens donnés comme nouveaux), relevées dans notre *Revue des Langues vivantes* (mai 1915, p. 204) et dans le deuxième article : ce dernier (mars 1917, p. 151), de M. Milton Garver, contient un recueil de mots et locutions envoyés du front des Vosges par un soldat français.

CHAPITRE II

LES MOTS ANCIENS

Où commence, où finit l'argot de la guerre dans le vocabulaire du soldat? Il est impossible de tracer une délimitation précise. Tout au plus peut-on recourir à des critères négatifs, par éliminations successives. Mots et expressions qui relèvent du français courant (sans changement de sens, bien entendu) doivent d'abord être mis hors de cause. Il en est de même pour les termes patois ou régionaux propres à la petite patrie du combattant, en dehors des cas où tel provincialisme a acquis dans l'armée, voire dans un secteur, une diffusion suffisante qui lui assure droit de cité dans l'argot militaire. Plus délicate est la question qui concerne le langage populaire des grandes

villes : pour l'ouvrier de Belleville, par exemple, qui continue à se servir dans les tranchées ou dans les cantonnements des mêmes expressions que dans la vie civile, l'argot parisien n'est pas de l'argot de guerre : il l'est au contraire pour le paysan qui l'a appris depuis qu'il est mobilisé. Cette distinction subjective ne pouvait toutefois entrer en ligne de compte dans une enquête d'ordre général, où nous étions obligé de nous en rapporter au témoignage des intéressés, qui ne laisse pas d'être instructif : car les mots qu'ils ont signalés, ou bien ils ont été appris depuis les hostilités, ou bien ils ont acquis une importance suffisante dans la vie du soldat pour mériter d'être compris dans son langage spécial.

Dans le vocabulaire ainsi délimité, les mots anciens, qui existaient avant la guerre avec la même forme ou le même sens dans un milieu ou un autre, constituent incontestablement la majorité. Parmi ce fonds primitif, on peut distinguer deux éléments principaux, d'importance inégale : les mots de caserne, et les mots d'argot parisien. Les provincialismes, qui forment la troisième catégorie, la moins nom-

breuse, seront étudiés avec les autres mots d'emprunt[1].

*
* *

L'armée, à la veille du grand conflit, possédait un certain nombre de termes spéciaux, transmis aux « bleus » par les anciens et fidèlement conservés par les cadres permanents des officiers et surtout des sous-officiers de carrière.

Quelques-unes de ces expressions militaires sont très anciennes. Il en est de vénérables qui remontent au XVIe siècle.

La doyenne, *se pagnoter,* date des guerres d'Italie, et se rattache aux « soldats de pagnotte », sobriquet donné aux soldats italiens à cause du petit pain (*pagnotto*) qui leur était alloué. Le sens originaire de « pagnotte » n'a pas tardé à se perdre, et le verbe a bientôt exprimé l'idée de se coucher, en parlant des soldats ; Louis XV, qui aimait à parler argot, l'employait volontiers. Presque aussi ancien, *roupiller,* d'origine espagnole, signifie primitivement : dormir dans la

1. Voir le chapitre IV.

roupille, le vaste manteau de l'infanterie castillane : une tradition, qui n'est pas assurée, le fait remonter au siège de Saint-Quentin par les troupes de Philippe II. N'est-il pas curieux que les deux plus anciens termes d'argot militaire signifient dormir, comme s'ils attestaient ainsi l'importance du sommeil et du couchage pour le soldat en campagne ?

Un autre mot moins connu, de la famille du précédent, et qui a conservé le sens primitif de l'ancêtre espagnol [1], est *roupanne,* tunique. La cavalerie a gardé aussi un bon vieux mot français, disparu par ailleurs, sauf en Normandie, et qui plonge dans les plus profonds lointains du moyen âge, puisqu'il nous a été apporté par les grandes invasions : c'est *houseau,* botte, cousin de la *hose* allemande.

Le XVIIIe siècle a laissé quelques traces. Voici le *calot* que beaucoup ignoraient avant la guerre : dès avant 1914, il avait détrôné « bonnet de police ». Ce mâle de la calotte est un vieux terme militaire de l'Ancien régime : il désignait le fond du shako sous Louis XV. Même la mar-

1. *Ropa*, manteau, dont *ropilla* est le dérivé.

mite n'est pas un néologisme de la guerre ; on peut lire dans le *Dictionnaire militaire* de La Chesnaye des Bois (1758, t. I, p. 236[1]) : « Il y a des bombes appelées *marmites* parce qu'elles en ont la figure. » Le mot a été conservé par la tradition des écoles d'artillerie et de Polytechnique.

La Révolution a immortalisé le *tapin.* Les fantassins des guerres de Crimée et d'Italie chargeaient déjà *à la fourchette*[2]. Le *pékin* date au moins de la même époque. Les *vitriers,* chantés par Déroulède au lendemain de l'autre guerre, existaient lors de la guerre de Crimée (W 3). Les combattants de 1870 appelaient déjà la mitrailleuse *moulin à café* : il est probable que le terme a été recréé à nouveau, tant la métaphore s'imposait, et qu'il s'agit d'une rencontre fortuite.

R. Gauthiot, dans l'article déjà cité, a relevé d'anciens mots de caserne parmi les termes que M. Sainéan considérait comme des créations de guerre : *boule,* pain (forme primitive : *boule de son*) ; *cagna,* abri[3] ; *cantoche,* cantine ; *cheval,*

1. Cité aussi par L. Sainéan, *L'Argot des tranchées*, p. 18.
2. Témoignage de feu Frédéric Hieste, dit « le tambour de Solférino ».
3. Pour ce mot, voir ci-après, p. 124.

mandat[1] ; *civelot,* civil ; *cuistance,* cuisine ; *cuistot,* cuisinier ; *doublard,* sergent-major, etc. Quelques-uns ont changé de sens depuis 1914 : *as,* cavalier du premier pelôton, est devenu le soldat de valeur, et spécialement l'aviateur virtuose ; *bagoter,* à l'origine « faire du pas gymnastique », s'est affaibli au sens de « se promener, aller et venir » ; *crapouillot,* rejeton lointain du *crapaudeau* du xve siècle, désignait, avant le canon de tranchée actuel, un petit obusier qui, de profil, ressemblait à une grenouille ou à un crapaud accroupi[2].

Parmi les anciens termes de caserne les plus répandus et que nous retrouvons dans notre enquête, citons encore[3] *bancal* sabre, *branleur* ordonnance, *capiston* capitaine, *chien du quartier* sergent, *colon* colonel, *la fuite* le jour de la libération, *garde-mites* garde-magasin, *jus* café, *margis* maréchal des logis, *marie mange mon prêt* femme à soldats, *mère mac miche* canti-

1. Ci-après, p. 129.
2. Le témoignage de R. Gauthiot est corroboré sur ce point par celui de Willy (L. Sainéan, *op. cit.*, p. 25).
3. Les mots donnés par notre correspondant R 4 sont tous, d'après son témoignage, des mots militaires antérieurs à la guerre.

nière, *pageot* lit[1], *perme* permission, *pied de banc* sergent, *polochon* traversin, *pousse-caillou* fantassin, *punaise* lentille, *rabiot* et *rab* reste qu'on se partage après la distribution régulière, *sardines* galons de sous-officier, *tampon* ordonnance, *tôle* prison, *visser* punir, *véto* vétérinaire, etc.

Quelques-uns avaient été adoptés par le langage vulgaire, et spécialement *fayots* haricots, *flingot* fusil, *patates* pommes de terre, *rabiot* (voir ci-dessus), *tringlot* soldat du train. *Tire-au-flanc* avait été popularisé par un vaudeville militaire, tandis que son voisin *embusqué* n'a guère franchi les portes de la caserne, — mais avec quel succès ! — que depuis la guerre. Ces deux mots d'ailleurs n'étaient pas des synonymes parfaits : en temps de paix, l'embusqué était celui qui avait trouvé un poste de tout repos, c'était le « tire-au-flanc » nanti ; le tire-au-flanc, qui cherchait à « couper » aux corvées et aux exercices fatigants ou désagréables, était au contraire le candidat embusqué.

1. Vraisemblablement dérivé de *page* (f.) : comparer l'expression populaire *se mettre dans le portefeuille,* se mettre dans le lit.

Nous retrouverons chemin faisant la plupart de ces termes. Remarquons déjà qu'à côté d'un fonds commun, il existait des locutions ou des termes spéciaux aux corps de troupes des différentes régions. Les soldats lyonnais, au témoignage d'un de mes confrères, ignoraient *jus*, café, au moins vers 1887-1890. Beaucoup de mots n'étaient en honneur que dans les garnisons du Midi ; un grand nombre m'ont été signalés comme particuliers aux troupes de l'Est[1] : cette dernière région, par suite de la densité de l'élément militaire et de l'importance des contingents parisiens, semble avoir été, avant la guerre, le principal foyer de formation et de renouvellement de l'argot de caserne. La spécialisation avait atteint son maximum dans l'armée d'Afrique, qui a apporté depuis la guerre aux troupes métropolitaines tant de mots inconnus à celle-ci, et tirés en grande partie de l'arabe[2] : avant 1914, elle avait déjà vulgarisé le célèbre *cafard*, ce spleen du soldat, et le *barda* (havre-

1. Comme termes plus ou moins spéciaux au XXe corps, on m'a cité *caoua*, *cavoua*, café (Nancy, α 5, dès 1888), *pinard* vin, *toubib* médecin, — qui ont acquis une vogue universelle depuis la guerre, — *chnic* eau-de-vie, *électrique* eau-de-vie ou vin blanc, *casse-pattes* vin blanc (Toul, 1908, N 7).
2. Ci-après, p. 120.

sac, équipement), qui commençait à remplacer le traditionnel *as de carreau* ou son succédané *azor*.

*
* *

L'argot de la capitale avait déjà fortement imprégné, avant le grand conflit, le langage de la caserne, surtout dans la région de l'Est où la plupart des Parisiens faisaient leur service. Je relève dans les notes d'un jeune sergent parisien (tué glorieusement à Roye en septembre 1914), qui avaient été prises quelques années avant la guerre, dans la garnison de Belfort, les termes suivants que les « bleus » s'empressaient d'apprendre pour paraître initiés : *boucler la lourde* (fermer la porte), *calebombe* ou *calebonde* (bougie), *en écraser* (dormir), *avoir le filon* (avoir un poste de tout repos), *avoir les foies blancs* (avoir peur), — toutes expressions déjà anciennes dans le langage populaire de la capitale.

Avec la guerre, l'infiltration devient une inondation menaçant de tout submerger : c'est tout l'argot parisien d'avant-guerre que je retrouve

dans les listes de mes correspondants, où il reste toutefois en minorité en face des autres éléments réunis. Car les fondations de l'argot militaire ont tenu bon, et le nouvel apport n'a été qu'un limon fertilisant propre à favoriser les créations de bonne souche.

Le succès, aux armées, du bas langage de la ville, ne doit pas nous surprendre. M. Niceforo a finement relevé[1] les différences de penser et d'agir qui existent « entre les hommes composant les basses stratifications sociales et ceux formant les stratifications supérieures »: d'où une différence foncière de langage et une lutte linguistique entre les deux groupes. L'ascendant de l'élite intellectuelle, peut-on ajouter, produit, en temps de paix, un certain équilibre, que la guerre rompt au profit des classes inférieures, en faisant triompher la loi du nombre. Il ne faut pas s'en affliger: malgré la diffusion de certains termes grossiers et en dépit d'entorses à la grammaire classique, c'est une réaction nécessaire, de temps à autre, contre la cristallisation du français que tendent à provoquer les classes diri-

1. *Le Génie de l'Argot*, p. 60 et suivantes.

geantes, essentiellement conservatrices en matière de langage. Plus tard un tri s'opérera, et, les écrivains aidant, les mots savoureux, les expressions de bonne frappe seront consacrés pour remplacer les déchets qui, à chaque époque, tombent dans les oubliettes du dictionnaire.

Nombre d'expressions d'argot parisien ont été révélées par la guerre à une grande partie du public, qui les a prises pour des créations de la tranchée. Des linguistes mêmes s'y sont trompés; et R. Gauthiot a relevé parmi les « mots nouveaux » de M. Sainéan plus d'un ancien parisianisme[1]. Je puis joindre certaines remarques personnelles.

Tels termes, donnés comme des néologismes de la guerre, datent de vingt ans au moins : ainsi *aramon,* gros vin (d'après un cépage du Languedoc) ; *bestiau,* bête, subst. (mot ironique, refait sur le pluriel « bestiaux ») ; *se biler,* se faire de la bile (ainsi que l'adjectif *bileux,* au lieu de « bilieux ») ; *bousiller,* tuer ; *se mettre la*

1. *Se l'accrocher* se passer de, *balancer* jeter, *baveux* journal, *blairer* sentir, *bobard* blague, mensonge, *bras cassé* (ou *retourné*) paresseux, *cherrer* se moquer de, exagérer. M. Sainéan (qui est étranger) est peu familiarisé avec le langage populaire vivant de la capitale, qu'il ne semble connaître que par les journaux et les livres.

ceinture, se passer de manger (ou d'autre chose); *s'en faire,* se faire de la bile; avoir (ou trouver) *le filon,* avoir (ou trouver) une occupation agréable, une bonne aubaine; *latte,* chaussure; *rétamé,* ivre; faire la *ribouldingue,* faire la fête (le mot n'est jamais adjectif) [1]; *zigouiller,* tuer, etc. — Autant d'expressions que j'ai entendues dans les milieux populaires, depuis que j'habite Paris ou la banlieue (1897).

Il y a au moins dix ans que j'ai ouï dire dans le peuple : *en jouer un air,* se sauver; je ne peux pas *le blairer,* c'est-à-dire le sentir (*blair* = nez); *bourrer le crâne*, tromper (qui a obtenu, depuis la guerre, un gros succès journalistique, bien mérité); *en écraser,* dormir (c'est-à-dire écraser les puces ou les punaises); *godasse,* soulier; faire la *nouba,* faire la fête (mot algérien); *remettre,* au sens « redonner » (des coups) ou « répéter » (des propos désagréables). J'ai vu éclore vers 1912 la locution *A la gare!* — exclamation ironique pour se débarrasser d'un fâ-

1. L'emploi du mot comme adjectif dans une « lettre de poilu » prouve que le journaliste qui a composé ou remanié cette lettre ne connaissait pas à fond le langage des faubourgs. Aucun ouvrier parisien ne dira à sa femme de chercher *ribouldingue* dans le Larousse, tout le monde connaissant ce mot dans les milieux populaires.

cheux. Dans les premiers mois de 1914, j'ai entendu pour la première fois *pèpère* employé comme adjectif, — un homme ou un paquet *pèpère,* — au sens de gros, lourd, important (Ménilmontant).

Tous les mots appartenant à l'argot parisien *courant* d'avant-guerre sont précédés d'un astérisque dans le vocabulaire qui termine ce volume. Mais il existait aussi des mots peu connus, plus rares[1], ou appartenant à des argots particuliers, spéciaux à tel ou tel milieu de la grande ville : à plus d'un, la guerre a fait un sort nouveau en lui conférant un autre sens, ou en ceignant un terme obscur de l'auréole du succès.

Les expressions sportives sont particulièrement intéressantes. Avant de les retrouver aux métaphores, signalons deux termes expressifs. Le *tacot,* automobile usée, — qui fait *tac ! tac !* — n'est pas postérieur de beaucoup à l'Exposition de 1900 : cette onomatopée était, avant la guerre, un terme d'automobilistes. Elle s'est

1. Ainsi j'ai habité dix ans (1901-1911) le XX[e] arrondissement, après le VI[e], sans jamais avoir entendu *Panam,* Paris, tout en connaissant son existence. Depuis la guerre on n'entend que ce mot dans la bouche des permissionnaires parisiens.

appliquée, dans la bouche de nos soldats, à toute vieille voiture, bicyclette, etc., puis à une voiture ou bicyclette quelconque, au fourgon, au canon (et de là au fusil : fusil bulgare S 7), au wagonnet du chemin de fer à voie étroite et au chemin de fer lui-même. C'est un exemple intéressant de dérivation par rayonnement et enchaînement, comme disait Darmesteter[1]. — La *caisse à savon* avait été lancée par Gavroche, à la suite des premières épreuves d'aéroplanes à Juvisy, pour distinguer le biplan du monoplan[2] : ce vocable imagé est resté, et nous le retrouvons dans notre enquête.

Beaucoup de mots de l'argot des malfaiteurs ont passé, à toute époque et en tous pays, dans la langue populaire. Tel est le cas, par exemple, pour *broquille* minute, *dabe* père, *esgourdes* oreilles, *estourbir* tuer, *glass* verre, *goualer* chanter, *greffier* chat, *lance* eau, *lancequiner* tomber de l'eau, *lingue* couteau (anciennement *lingre* ; à l'origine, couteau de *Langres*), *lourde* porte, *mouscaille* excrément (ici : boue), *pèse*

1. *Tacot*, eau-de-vie, sera étudié pp. 74, 78 et 81.
2. Pour le monoplan on hésita entre *libellule* et quelques autres appellations qui n'ont pas vécu davantage.

argent, *pioncer* dormir (peut-être variante de *peausser, piausser*, dormir sur des peaux), *profonde* poche, *prose* postérieur, *reluquer* regarder, *surin* couteau, *tranche* tête (étymologie populaire de l'ancien *tronche*), etc., — tous mots du jargon antérieur à 1850[1], et que nous retrouvons ici. Les « apaches » de la fin du XIXe siècle avaient vulgarisé dans la population ouvrière plusieurs expressions signifiant « tuer » : *descendre* et *refroidir* ; *sonner* (à l'origine : tuer en cognant la tête sur le trottoir ou le pavé ; ici « se faire sonner », se faire bombarder) ; *zigouiller* (que nous reverrons aux mots d'emprunt[2]).

La guerre aura eu pour résultat, non seulement d'assurer une plus grande diffusion à quelques-uns de ces termes, mais surtout de faire reparaître de très vieux mots de l'argot des malfaiteurs qu'on pouvait croire sortis de l'usage et qui, en tout cas, n'étaient pas courants parmi le peuple de Paris : tels *beugner* regarder (altération de l'ancien *bigner*, mot de Villon), *entraver* comprendre (jadis *enterver*, du latin

1. Au sujet de l'argot ancien des malfaiteurs, je renvoie une fois pour toutes à l'ouvrage fondamental de L. Sainéan, *Les sources de l'argot ancien* (Paris, 2 vol., 1912).
2. P. 109.

interrogare, mot de l'Est passé en jargon dès le XVIe siècle), *grive* régiment (jadis « guerre », *Jargon* de 1628), *jaffe* soupe (de la même époque et sans doute de même origine[1]), *limace* chemise (on ne connaissait plus guère que son altération *liquette*), *pive* vin (du XVIe siècle), *rouscailler* parler. Moins rares, *brêmes* cartes à jouer, ou *gaille* cheval, limités à certains milieux.

Parfois c'est une signification qui surnage : *mouise* n'était plus connu qu'au sens métaphorique de gêne, misère ; nous voyons reparaître ici l'acception originaire « soupe », qui est à peu près celle de Vidocq (soupe économique) et de son prototype alsacien et suisse allemand *mues*, bouillie (en allemand *Mus*). Tantôt c'est une variante de forme : les *hirondelles de la grève* de Vidocq sont devenues de nos jours les *hirondelles de potence*, toujours pour désigner les gendarmes.

Signalons en passant deux créations intéressantes de la langue populaire d'après des dé-

1. Voir A. Dauzat, *Les argots franco-provençaux*, p. 34 et 38 (Paris, 1917, *Bibliothèque de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes*).

formations argotiques. L'argot des malfaiteurs avait créé des pronoms personnels, par altération d'anciennes périphrases qui n'étaient plus comprises[1] : moi, toi, lui, se disaient ainsi, soit *moniasse*, *toniasse*, *soniasse* ou *mongnasse, tongnasse, songnasse,* par suite d'une évolution phonétique, — soit *mésigue, tésigue, sésigue* (d'après *mes, tes, ses*), écrits plus souvent *mézigue*... A l'époque contemporaine, on sentit *mon, mes, ton, tes*... dans ces expressions, et on les coupa, mais en dépit de toute étymologie, car on accola la consonne finale, dite de liaison, du possessif, à l'initiale des nouveaux mots créés : *gnasse,* homme, camarade, et *zigue*[2], même sens, prototype de *zigotot* que nous retrouvons ici (*faire le zigotot,* faire le malin).

Un des argots spéciaux de Paris les plus curieux est le *loucherbem,* ou argot des bouchers, qui avait fortement pénétré le langage des mal-

1. L'origine se trouve dans deux périphrases un peu obscures de Villon (*mes ans*, *vos ys* ou *hiscz,* régissant la 3e pers. du pluriel). Puis il y a eu agglutination, avec maintes variations de finales.

2. M. Sainéan proposait pour ce mot, dans l'*Argot ancien,* une forme provençale de *gigue* (*gigo,* prononcé *dzigo*). Mais *gigue* est féminin, *zigue* masculin, — et l'analogie de *gnasse* tranche la question.

faiteurs contemporains[1]. Nous en retrouvons ici quelques spécimens, que nous passerons en revue lorsque nous analyserons les altérations des mots[2].

*
* *

Certains mots méritent un arrêt de quelques instants, tant par la vogue qu'ils ont acquise que par l'intérêt de leur histoire.

Les deux termes qui ont eu le plus de succès, qui ont conquis une renommée mondiale, et que la guerre a révélés aux neuf dixièmes peut-être des Français, c'est le *poilu* et c'est le *Boche,* — les deux antagonistes.

Bien qu'il effarouche certains puristes, le *poilu* de la Marne et de Verdun restera campé dans l'histoire, à la suite du *grognard* d'Austerlitz et de la Moskowa. Ce n'est pas un dandy épris de beau langage ; il n'a pas fait la guerre en dentelles dans les tranchées où on casse les glaçons de la soupe quand on ne s'enlize pas dans la boue ; mais il a sauvé Paris et la France. Et ce

1. Notamment pour le nom des pièces de monnaie : *linve* ou *linvé* (20 sous), *larante* ou *larantequé* (40 sous), etc.
2. Chap. VI.

mot rude et réaliste le peint à merveille : car le *poilu,* ce n'est pas l'homme à la barbe inculte, qui n'a pas le temps de se raser, — ce serait déjà pittoresque, — c'est beaucoup mieux : c'est l'homme qui a du poil au bon endroit, — pas dans la main ! — symbole ancien de virilité.

Poilu existe depuis un siècle au moins dans notre argot militaire. Il fut un mot de grognard, comme le témoigne Balzac, lorsque, dans le *Médecin de campagne,* Bénassis présente au commandant Génestas un survivant de la Bérésina, le vaillant Gondrin (Édition princeps 1834, t. II, p. 80).

« Mon homme est un pontonnier de la Bérésina : il a contribué à construire le pont sur lequel a passé l'armée, et, pour en assujettir les premiers chevalets, il s'est mis dans l'eau jusqu'à mi-corps. Le général Eblée, sous les ordres duquel étaient les pontonniers, n'en a pu trouver que quarante-deux assez POILUS, *comme dit Gondrin,* pour entreprendre cet ouvrage. »

On le voit, le mot n'était encore qu'adjectif à cette époque. Plus tard, et jusqu'à la veille de la guerre actuelle, il désigna, dans les casernes où prédominait l'élément parisien et faubourien,

soit l'homme d'attaque qui n'a pas froid aux yeux[1], soit l' « homme » tout court (on sait qu'à l'armée les soldats s'appellent officiellement les « hommes »). A l'hôpital mixte de la petite ville de Ch... (région de l'Ouest), où je fus mobilisé le 2 août 1914, on disait couramment que « le caporal réclamait deux poilus pour une corvée ».

Comme on a contesté que *poilu* fût un terme militaire d'avant-guerre, je tiens à multiplier les témoignages. « C'est une vieille expression militaire, m'écrit le lieutenant Du... d'A... (D 13), que je connais au moins depuis douze ans. » M. Psichari, directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études, après enquête, a reconnu également que *poilu* appartenait avant la guerre à l'argot militaire[2]. « En langage militaire, écrit de son côté un autre linguiste, mobilisé celui-ci, M. M. Cohen, *poilu* signifie *individu*[3]. » Le lieutenant A. Va..., du 34e d'artillerie (V 1), précise que le mot, dans les casernes d'Orléans, en 1909-1910, signifiait

1. Sens anciennement connu par le correspondant R 4.
2. *Bulletin de la Société de linguistique*, 1916, p. 8.
3. *Id., ibid.*, p. 74.

« homme » par opposition à « gradé » ; le lieutenant P... (α 1) signale que le mot était usité à Polytechnique au sens d'*homme,* mais qu'on percevait encore la valeur originaire du terme.

Au sens d'homme ou de soldat, un assez grand nombre de mes correspondants du front l'ont inséré dans leurs listes. Par contre, il est inconnu dans certains secteurs ; dans le corps de R. Gauthiot[1], le mot était venu de l'arrière. Il n'y a qu'un de mes correspondants (L 4) qui m'ait déclaré n'avoir pas connu le mot avant la guerre. Un autre (W 1) me fait une remarque intéressante : *poilu* est le mot des jeunes (active et réserve), tandis que *bonhomme* est usité chez les territoriaux de son âge.

Je crois qu'il existait aussi, à ce sujet, des différences, non seulement chronologiques, mais locales. Tous les mots signifiant « homme » sont susceptibles de passer au sens « soldat » à l'armée, où les soldats sont officiellement les hommes : ainsi j'ai relevé, pour traduire « soldat », dans mon enquête, à côté de *bonhomme* et de *poilu,* — les plus fréquents, — *gars,* mot

1. *Bulletin de la Société de linguistique,* 1916, p. 7.

normand et breton connu depuis longtemps à Paris, *gosse* lyonnais, *mec* argotique. Le foyer originaire de *bonhomme* doit être la Normandie (où les femmes appellent leur mari « mon bonhomme »).

Celui de « poilu » est au contraire la région parisienne et l'Est, où il était plus ou moins sorti de la caserne avant 1914. Dans la région de Vitry-le-François, on demandait déjà des *poilus* pour les travaux agricoles.

Plusieurs années avant la guerre, l'ouvrier parisien appelait plaisamment un homme quelconque un *poilu*, tandis qu'il nommait le soldat *troufion* : il entrait de l'ironie dans ce dernier mot, qui évoquait les recrues campagnardes, hébétées et balourdes, à la Polin[1]. Avec la guerre, le *troufion* est devenu le *poilu* : toute une révolution en un simple changement de nom.

Car le civil, depuis 1914, a donné une nouvelle valeur au mot : le *poilu* est désormais le

1. Le mot pourrait venir du piémontais, gênois, etc., *trôffie*, pommes de terre (anciennement « truffes »), cad. lourdaud. M. Sainéan (*L'argot des tranchées*, p. 162) dit que *troufion* signifie, au propre, « derrière ». C'est une erreur : le mot populaire auquel il fait allusion est *troufignon* (anus) et non *troufion*.

soldat combattant (qui s'oppose à l' « embusqué »), le héros qui défend notre sol. Le mot a fait irruption du faubourg, de la caserne, dans la bourgeoisie, dans les campagnes plus tard, par la parole, par le journal surtout, avec une rapidité foudroyante. Il correspondait à une conception nouvelle du soldat, il était imagé : double motif de succès. Le plus curieux, c'est que la nuance nouvelle n'a pas été goûtée au front et a plutôt continué à discréditer le mot dans les tranchées. Et voici *poilu* mis à l'index par... les « poilus » parce qu'il était devenu trop « civelot », au moment où il retournait à son origine : quel paradoxe ! et quel injuste retour de l'histoire des mots !

*
* *

En face du poilu, voici son adversaire, le Boche.

A en croire M. Sainéan, *boche* serait « un stigmate, un nom monstrueux qui rappelle le Gog et le Magog de l'Apocalypse[1] ». Et les Alle-

1. *L'argot des tranchées*, p. 10.

mands, qui lisent avec soin tout ce qui s'édite à Paris, de renchérir et de considérer ce mot comme la suprême injure, ainsi que l'atteste ce curieux passage d'un opuscule sur l'argot militaire allemand[1] :

« Les Français nous appellent, nous autres Allemands, des Boches. Troupier ou civil, jeune ou vieux, homme ou femme, peu cultivé ou arrivé au pinacle de la sagesse, nous sommes les Boches. Et les linguistes [?] de Paris se donnent le plus grand mal pour démontrer par leurs articles dans les journaux, ou dans des livres entiers, que le vocable *boche* désigne un être aux penchants les plus bas et les plus méprisables qui puissent s'imaginer, un être bien au-dessous des nègres et même inférieur aux bêtes. Un journal des tranchées françaises s'appelle le *Bochophage* (le mangeur de Boches)... La langue allemande et la langue du soldat allemand ne connaissent aucun équivalent du mot *boche.* »

Aucun équivalent ? Il serait tout de même difficile de faire passer *Welsche* pour un mot d'amitié. Et nous croirions volontiers que l'auteur

1. *Der feldgraue Büchmann,* publié à la suite de l'enquête des *Lustige Blaetter* (voir p. 1, n. 2).

plaisante, — comme le « Bochophage » et comme, sans doute, M. Sainéan lui-même, — si les Allemands comprenaient mieux la plaisanterie. Il est bien évident qu'à l'origine tout surnom qui s'applique à un peuple voisin a une valeur péjorative, qu'il s'adresse à un ennemi, ami, ou indifférent. Mais, par une loi générale du langage, le mot se vide rapidement de son acception première pour s'adapter exactement à l'objet qu'il désigne.

Au début de la guerre, le public a senti le besoin d'un terme moins usé, plus énergique, pour désigner l'ennemi, l'envahisseur, et *boche* lui a plu parce que les mots populaires ont une saveur plus rude ; mais le succès même du nouveau vocable n'a pas tardé à en faire le synonyme parfait d'Allemand, au point qu'il a perdu toute valeur péjorative jusqu'à être employé dans les rapports du front (D 12). La haine ou le mépris, ce n'est pas le mot qui les porte, ce sont les individus qu'il désigne : qu'on les appelle *Allemands* ou *Boches,* rien n'est changé dans le sentiment des Français à leur égard.

Pendant le premier hiver de la guerre, un journal ouvrit une enquête sur le mot *boche* ; il

reçut un formidable courrier de réponses qui, au lieu d'apporter des documents utiles, ne constituaient guère qu'un amas de fantaisies étymologiques sans valeur. L'intéressant eût été de connaître les plus anciens emplois du mot, avec la valeur exacte, la date, l'indication du milieu social : matériaux avec lesquels les maîtres ès-arts pussent bâtir. Mais quoi ! en linguistique, le premier venu prétend être maçon et en remontrer aux vétérans de la science.

Malgré l'apparence contraire, ce sont précisément les problèmes les plus proches de nous, et paraissant le plus à notre portée, qui sont souvent les plus ardus à résoudre. Il est parfois plus malaisé de trouver l'étymologie d'un terme d'argot moderne que de reconstituer la filière historique d'un mot qui plonge dans les lointaines eaux du latin vulgaire. Pour juger les valeurs des lignes et des tons, ne faut-il pas le recul de la perspective ? Mais surtout la vie contemporaine, y compris le langage qui en exprime les manifestations multiples, est infiniment plus complexe que l'existence de nos aïeux.

L'histoire de *boche,* en particulier, est assez touffue, mais il n'est pas impossible de la dé-

brouiller. Il y a une quarantaine d'années et plus[1], à Paris, à Lyon et ailleurs, on appelait *têtes de boche* les personnes et surtout les enfants têtus, — ainsi que me l'ont attesté divers témoignages oraux, d'origine diverse, mais tous concordants, — et sans que cette épithète évoquât le moins du monde les casques à pointe. Comme nos voisins d'outre-Rhin ont, depuis longtemps, une réputation de « têtes dures » solidement établie[2], Allemand fut altéré bientôt en *Allemoche,* création qui n'a vécu que dans l'Est[3], et plus communément en *Alleboche, Alboche,* sous l'influence de « tête de boche », « caboche », « rigolboche ». *Alboche* est attesté en 1889[4], mais il est plus ancien, car un de mes correspondants (M 11) l'a entendu en 1874 d'un Alsacien émigré, et un autre (α 3) a noté *Albotche* en 1877 à Neuchâtel.

1. Un de mes correspondants (R 4), qui me signale aussi la variante « tête de pioche », croit avoir lu *tête de boche* dans un livre édité vers 1832, mais il n'a pu retrouver la référence.

2. *Tête de boche* s'appliqua plus spécialement, dès 1874, aux ouvriers allemands dans le langage des typographes. (Cf. L. Sainéan, *L'argot des tranchées,* p. 11.)

3. Ce mot a été signalé dans la région de Neuchâtel par M. E. Tappolet, et il existe aussi dans la Meuse (d'après M. Louis Bertrand).

4. Dans le « Nouveau supplément » du Dictionnaire d'argot de Larcher. — Vers la même époque *Italien* s'altéra aussi en *Italboche,* formation exactement parallèle.

Un peu plus tard, *Alboche* s'abrégeait lui-même en *Boche*, terme courant pour désigner les Allemands, dès avant la guerre, dans tous les milieux populaires des grandes villes du Midi comme du Nord[1]. Je ne crois pas que *Boche*, Allemand, soit antérieur aux dernières années du XIXe siècle. Aucun témoignage n'a pu le relater avant 1900. Willy l'a cité en 1905 dans *Maugis amoureux*[2]. On le trouve dans les *Œuvres posthumes* de Verlaine[3]. Un autre correspondant (M 11) l'a entendu en 1908, à Constantinople, de la bouche d'un enfant français : il connaissait, pour sa part, le terme depuis plusieurs années.

J'ai signalé moi-même, incidemment, en 1909[4], le mot *boche*, qui eut le don de fort ahurir un professeur parisien, pourtant averti. Dans un compte rendu de la *Revue du Mois*, l'aimable critique, en reproduisant ma phrase, fit suivre ce terme... étrange d'un point d'interrogation : évidemment il devait s'agir, dans sa pensée,

1. Je connais un hôtelier du Cannet qui l'employait dès 1910, et qui n'était jamais venu dans le Nord.
2. Voir le *Mercure de France*, 16 mai 1917, p. 375.
3. Edition Messein. p. 261.
4. Dans *L'Italie Nouvelle*, p. 194, n. 1.

d'une coquille typographique... Il n'aurait eu pourtant qu'à interroger sa cuisinière ou sa concierge. Il est souvent très utile, même pour les professeurs agrégés, d'interroger et d'écouter concierges et cuisinières. Le peuple reste notre grand maître de langage, tout comme à l'époque où M. de Malherbe, gentilhomme normand, allait s'instruire auprès des crocheteurs parisiens du Port au foin.

Reste à élucider l'origine de *tête de boche*. M. Sainéan s'est demandé naguère, et d'autres avec lui, si ce n'était pas un équivalent de « tête de bois »[1]. Il ne saurait être question d'une altération directe de « bois » (qui est phonétiquement *boua*) en *boche*. J'avais songé naguère[2] à l'italien *boccia*, boule (du jeu de boules), dont Mazarin avait naguère acclimaté en France le diminutif *bochette*. Mais je me demande si *tête de boche* ne représente pas simplement *tête de*

1. M. Sainéan (*op. cit.*, p. 10) rappelle d'après Delvau (1865) un *boche* = mauvais sujet, dans l' « argot des petites dames », et qui semble être un abrégé de *caboche*. Je crois que c'est une formation parallèle et indépendante. En tout cas *caboche* a joué un rôle dans l'histoire du *Boche* actuel. — Rappelons enfin que dans l'*Assommoir*, Zola, qui aimait à donner à ses personnages des noms expressifs, a baptisé ses concierges alsaciens les *Boche*.

2. *Mercure de France*, 16 avril 1917, p. 659.

caboche, par une redondance qui n'est pas sans exemple dans les langages populaires[1].

Quoi qu'il en soit, *Boche* comble une lacune : il ne désigne pas une nationalité, mais un peuple, une race, avec la nuance péjorative sous laquelle la foule voit l'étranger, ennemi ou non. Il n'est pas seulement le similaire de l'italien *tedesco,* de l'alsacien et du suisse-allemand *Schwobe,* du suisse-français *Schnock* ou du hollandais *moffe* ; il est aussi la réplique parfaite, qui nous manquait, du *Welsche,* par lequel les Allemands désignent dédaigneusement les gens de race latine. La guerre actuelle est la lutte des *Welsches* contre les *Boches*[2].

*
* *

Un autre mot à succès de la guerre, c'est le *pinard,* qui joue un si grand rôle dans la vie du soldat en campagne.

1. Ainsi l'argot militaire allemand appelle le Français *Herr Monsieur.*

2. Certains écrivains ont tiré de *Boche* des dérivés artificiels comme *Bochie, bochonnerie,* qui n'ont jamais vécu. Le peuple en a créé un seul, *Bocherie,* que les publicistes n'ont pas compris : *la Bocherie,* ce n'est ni le pays des Boches, ni un procédé de Boche, c'est un collectif désignant les Boches eux-mêmes ou leurs affiliés : « Autrichiens ou Allemands, tout ça, c'est de la Bocherie ».

Pinard (vin) est visiblement une altération à valeur péjorative, créée par l'argot de caserne, de *pineau, pinaud* ou *pinot,* cépage très répandu, puis vin fourni par ce cépage : ce dernier sens est courant depuis longtemps en Bourgogne, Champagne, Lorraine. *Pinaud,* au sens générique de vin, m'est donné par trois correspondants (B 5, B 12, R 4).

La cause est donc entendue. Il est moins aisé de préciser où et quand s'est formé le mot. Il semble que c'est un terme de caserne qui s'est développé surtout en Champagne et en Lorraine, principal foyer, on l'a vu, de l'argot militaire du temps de paix : il m'est signalé comme employé par les troupes de Nancy, Verdun, Vitry-le-François, etc. (M 10, S 4, etc.) assez longtemps avant la guerre. Il n'était pas inconnu en Vendée, où soldats et ouvriers l'employaient quelquefois, mais rarement (M 15). La marine le connaissait au moins depuis 1905 (α 35), les troupes coloniales à peu près vers la même époque (plusieurs témoignages). La date la plus ancienne pour l'armée est celle de 1886, époque à laquelle le mot était en usage au 13e d'artillerie (R 4). D'autre part, un correspondant civil de

Bordeaux m'assure que *pinard* était déjà usité dans cette ville quand il était enfant ; certains quartiers disaient *pimard* (sans doute sous l'influence de *pomard*), et il existait le dérivé *se pinarder,* s'enivrer[1].

Le mot a pu se former indépendamment sur plusieurs points du territoire, partout où on buvait du pinaud, — et du mauvais *pinaud,* qui appelait aussitôt le suffixe péjoratif. En tout cas il n'était pas parisien[2] avant la guerre, et son succès rapide depuis les hostilités a relégué au second plan ou fait disparaître d'autres mots, notamment *pive* chez les coloniaux et les « joyeux » (T 3) : preuve que le mot, s'il était connu dans certains corps d'outre-mer, n'a pas été vulgarisé par eux.

Non moins intéressant et plus énigmatique que le *pinard,* la *barbaque,* qui est le mot le plus répandu dans les tranchées pour désigner

1. Mistral enfin (*Trésor du félibrige*) cite *pinaro*, vin, en Limousin.

2. Quelques Parisiens pouvaient le connaître individuellement, mais on est en droit d'affirmer néanmoins que, sauf de rares exceptions, il était ignoré à Paris. Et ceci exclut l'hypothèse, formulée par un correspondant, que *pinard* pourrait venir du nom d'un marchand de vins de la place Maubert. J'ai d'ailleurs fait de ce côté des recherches, qui n'ont pas abouti.

la viande, est à la fois un ancien terme de caserne, et un vieux mot d'argot parisien assez localisé. A Paris, il semble que ce fut spécialement un mot des abattoirs[1], où l'on disait aussi *barbaquer,* travailler dans la viande (P 2) ; il était connu, mais peu usité, au collège Chaptal en 1895 (L 4), au collège Rollin dès 1880 (G 1), où l'on employait plus fréquemment *bidoche*. A l'armée, où on me le signale depuis 1870 (surtout, semble-t-il, dans les garnisons du Nord), il avait généralement une valeur péjorative (viande dure, mauvaise, — en face de *bidoche,* viande), qu'il a perdue depuis que la guerre lui a assuré une diffusion générale.

D'où vient le mot? Un correspondant (N 2) m'a suggéré une étymologie orientale assez séduisante : ce serait le roumain *berbec,* mouton (prononcé *barbec*) ; le mot daterait de la guerre de Crimée, époque à laquelle notre corps expéditionnaire de la Dobroudja n'avait, pour toute viande, que le mauvais *berbec* d'Orient. Cette hypothèse paraît fortifiée par la variante *barbè-*

1. Un autre correspondant (B 15) a entendu pour la première fois le mot, en 1877, au 24e de ligne, de la bouche d'un camarade, boucher à Yvetot.

que, sous laquelle figure le mot dans certains dictionnaires d'argot de la fin du XIXe siècle.

Mais le terme n'est-il pas antérieur, en France, à 1855? D'après deux correspondants, Balzac l'aurait donné dans *La Dernière incarnation de Vautrin* (chap. Ier), comme appartenant au lexique du bagne de Toulon, et Alexandre Dumas père dans la description du bagne, de *Monte-Cristo,* quand le héros va chercher des « ouvriers » de sa vengeance. Mais, quand je me suis reporté aux textes, je ne l'ai retrouvé, ni ici ni là. Je signale toutefois que Delesalle, dans son Dictionnaire d'argot (1899), indique le mot comme spécial au langage des malfaiteurs.

Seringue, signalé au sens de « fusil » par une dizaine de mobilisés, et souvent comme terme localisé ou peu usité, est aussi un ancien mot répandu dans toutes les régions de la France, avec une valeur généralement péjorative. Un de mes correspondants (D 4) a entendu Jules Vallès parler de « passer sous le jet de la seringue ». En Lorraine, en Beauce (L 4), ce mot désignait un vieux fusil de chasse, souvent plus grand que les autres (M 10 précise : un fusil du calibre 16 à un coup); il était employé par les vieux

soldats d'Afrique pour parler des grands fusils des Arabes (A 8). Il paraît avoir été surtout usité dans le Midi (P 8, V 1, etc.), où on lui a donné sa réplique en patois ; *pissarato*, en effet, qui signifie « seringue », est le surnom, dans le Gard, des mauvais fusils (P 8). Enfin *siringa* désigne également le fusil dans l'argot militaire piémontais[1].

Un dernier exemple, celui de *toto* (pou de cheveux et pou de corps), qui a acquis une grande diffusion depuis la guerre, nous montrera quelles difficultés se présentent souvent quand il s'agit de localiser l'origine d'un mot.

Je pencherais à croire, avec M. Sainéan, jusqu'à preuve du contraire, que *toto* représente, à ses débuts, une formation enfantine. Mais quel est son foyer de développement? Paris, m'ont répondu plusieurs correspondants qui l'avaient entendu avant la guerre dans la capitale[2], bien qu'il y fût très circonscrit ; il était abrégé en *tote* chez les romanichels de Belleville (D 4) ; un vieux colonial s'en servait en 1912 (P 2). La

1. Témoignage du sous-lieutenant d'alpins Carlo Couvert (de Suse).
2. D 4, F 2, L 15, R 5.

précision la plus intéressante m'a été donnée par un infirmier (R 5), d'après lequel ce mot était usité couramment à l'hôpital Saint-Louis dès 1889. Renseignements pris auprès d'anciens internes, *toto* est bien en effet un mot d'hôpital, qui était peu répandu parmi le peuple de Paris avant la guerre.

D'autre part, le mot était depuis longtemps en usage dans la Champagne orientale : je l'ai entendu, en 1903, près de Montierender (arrondissement de Wassy), de la bouche d'une nonagénaire très fruste qui n'avait jamais quitté son village. Si l'on songe que le vocabulaire d'un paysan sédentaire est définitivement constitué à l'âge de trente ans, il faut admettre que *toto* existait sur les confins de la Champagne et de la Lorraine aux environs de 1840. L'emprunt aux hôpitaux parisiens étant invraisemblable, il doit s'agir au contraire d'un provincialisme qui a pénétré à un moment donné dans le langage des infirmiers.

Je crois aussi que les deux sources ont contribué à la diffusion du mot dans l'armée. Inutile d'insister pour les hôpitaux. Quant au front, la première fois que j'ai vu le terme imprimé dans

les journaux, pendant le premier hiver de la guerre, il s'agissait des *totos* de l'Argonne. Un correspondant (A 8) me signale de son côté que c'est en Champagne qu'il a entendu le mot pour la première fois, en 1916, après avoir passé par d'autres secteurs. La double coïncidence ne peut être fortuite : nos soldats de l'Argonne ont appris *toto* des paysans champenois.

CHAPITRE III

LES MOTS NOUVEAUX

Les mots nouveaux ne constituent pas la majorité du vocabulaire particulier à nos soldats. Ils ne forment pas moins un contingent très important, le tiers environ des listes qui m'ont été envoyées.

En parlant ainsi, je surprendrai fort, je le sais, la plupart de mes lecteurs militaires. Car il est entendu, sur le front, parmi ceux que la question intéresse, que la guerre n'a pas créé de mots nouveaux dans l'armée, — ou si peu ! Il n'y en a qu'un seul authentique, m'écrit un correspondant, en me citant *limoger,* envoyer en disgrâce le titulaire d'un haut commandement (une mesure qui fit quelque bruit avait envoyé un haut disgracié à Limoges). — Une douzaine

à peine, déclare un autre, avec quelques exemples à l'appui (parfois malheureux : tel *marmite*, qui date du XVIIIe siècle, et *gau*, pou, qui remonte à l'argot des malfaiteurs du XVIe siècle).

Je le répète : on connaît bien mal le langage que l'on parle et que l'on entend parler autour de soi. Les néologismes authentiques de la guerre ? ils se comptent par centaines. Mais d'abord il serait peut-être bon de définir ce qu'on appelle un mot nouveau. Le concept paraît très simple : il peut prêter cependant à des malentendus.

Un mot nouveau, ce n'est pas, ce ne saurait être un mot fabriqué de toutes pièces. Des termes de ce genre, on n'en rencontre peut-être qu'un seul exemple dans l'histoire du français, celui de *gaz*, créé *ex nihilo* par Van Helmont [1]. Règle générale, un mot est formé avec des éléments connus. Vient-il d'Alger, de Madrid ou de Marseille, il est nouveau pour Paris, tout en restant ancien ailleurs. Tous les dérivés et composés sont des mots nouveaux, la racine fût-elle la

1. Encore est-ce bien *ex nihilo ?* et le créateur n'a-t-il pas été influencé par la racine allemande ou hollandaise de *Geist*, esprit ?

plus vieille de notre langue. Il en est de même d'un mot qui change brusquement de sens, par exemple par métaphore.

Comment les néologismes n'auraient-ils pas surgi en présence de tant d'objets et de faits nouveaux, pour lesquels les désignations courantes se montraient insuffisantes ou inexpressives? Connaissait-on avant la guerre le casque de tranchée, les abris souterrains, la cuisine roulante, les chemins de fer stratégiques du front, les masques protecteurs contre les gaz asphyxiants, et surtout les innombrables engins et projectiles qui se sont créés au cours des hostilités?

Mais, objectera-t-on, ceux-ci reçoivent des surnoms multiples et non pas des noms véritables. La remarque est judicieuse et mérite d'être mise en valeur. Oui, beaucoup de désignations nouvelles ne sont d'abord que des surnoms, des appellations plaisantes qui se greffent sur le nom traditionnel sans l'effacer. Sans doute, un grand nombre d'entre elles sont éphémères, mais d'autres vivent, se développent, et arrivent parfois à faire tomber le mot ancien en désuétude. De tels phénomènes nous font saisir sur le vif la nais-

sance, la lutte et la mort des mots. Il n'y a pas substitution brusque de l'un à l'autre. Le nouveau venu s'insinue modestement, comme une superfétation accidentelle, voire comme un succédané plaisant. S'il prend racine, il développe peu à peu sa ramure aux dépens de son voisin usé par l'âge et moins résistant, il fait dépérir ses rameaux, — entendons ses acceptions diverses, — en accaparant pour lui le soleil du succès, et en tuant finalement son rival sous son ombre.

*
* *

Malgré le brassement continuel des contingents entre les diverses zones du front, comme aussi entre l'avant et l'arrière, chaque secteur, chaque corps même conserve sa vie propre, ce qui explique le grand nombre des synonymes. Il faut qu'un terme ait une force d'expansion considérable pour s'imposer à plusieurs secteurs, voire à toute l'armée. Tel est le cas de *pinard*, qui n'a pas empêché l'éclosion ou la survie de petits rivaux, mais qui les domine tous et qui est aussi répandu que « vin » ; tel est aussi celui de *toto,* déjà vu, et de *niôle* (ou *gnôle*) que nous

retrouverons aux emprunts, mot aussi général que nouveau, remarque justement M. Cohen[1], l'eau-de-vie ne faisant pas partie des distributions régulières en temps de paix.

A l'opposé, la cuisine roulante, qui a été généralisée vers le début de 1915[2], nous offre l'exemple d'une synonymie très riche parmi laquelle le langage du front hésite et n'a pas fait son choix. Sa ressemblance avec les machines qui portent le bitume l'a faït surnommer ici *bitumeuse* ou *goudronneuse*; d'après le bruit qu'elle produit, elle est dite ailleurs *batteuse* ou *bousine*; elle a évoqué, par la façon dont elle est montée, le chemin de fer à voie étroite, le canon, voire le sous-marin : d'où *tortillard, quatre-cent-vingt, lance-bombes, canon à rata, mitrailleuse à haricots, torpilleur, sous-marin* ou *submersible à roulettes* (ou sans roulettes) ; elle est aussi la *nourrice,* et, vue sous une apparence péjorative, la *machine à couper l'appé-*

1. *Bulletin de la Société de linguistique,* 1916, p. 74. — Le mot est cependant resté inconnu, au moins jusqu'en 1916, aux contingents du Nord auxquels des Méridionaux l'ont appris (Prof. M.).

2. Auparavant les cuisiniers transportaient leur matériel sur des charrettes, qu'on avait surnommées T. C. 3 (voir chap. VI.).

tit, la *marie-salope,* la *gueuse,* — ou, par ellipse du terme officiel, tout simplement la *roulante*; *chocotière* reste obscur. De toutes ces créations, deux seulement (ou trois si l'on réunit les *sous-marin* et *submersible*) m'ont été envoyés chacun par plusieurs correspondants appartenant à différents secteurs : c'est *roulante,* qui s'imposait, et *torpilleur,* qui a obtenu un certain succès, pas suffisant toutefois pour dominer ses rivaux.

Même phénomène pour le casque de tranchée, qui apparut peu après la cuisine roulante. Le terme le plus répandu est *pot de fleurs* (qui aurait désigné d'abord le képi), et que j'ai entendu assez souvent de la bouche de permissionnaires parisiens. Les synonymes, qui me sont signalés chacun une fois ou deux seulement, se classent en deux groupes principaux. Ce sont d'abord d'autres noms de coiffures, *toque, casquette de fer,* et toutes les appellations données par Gavroche au chapeau melon, qui est effectivement le couvre-chef le plus voisin du casque par sa forme : *cloche, blockhaus,* et *melon* lui-même. D'un autre côté, voici défiler tous les ustensiles de ménage à forme ronde et creuse : *soupière, bol, bocal, saladier, marmite, casse-*

role, éteignoir, panier à salade qui évoque (rien de nouveau !) la « salade » du XVIe siècle[1]. Le métal du casque n'a servi qu'à former un seul nom, le *blindé,* et à en préciser un autre (casquette de fer).

Le masque préservateur des gaz asphyxiants présente moins de variantes : une ellipse, *gaz* (au singulier, quelquefois au pluriel B 4), analogue à celle de *roulante,* puis *faux-nez, museau de cochon* plus argotique, *antipuant* plus savant, *groyi* (qui doit être une désignation dialectale de « groin »), *tambuste* (obscur) et *cagoule,* créé par des contingents chez qui le souvenir des costumes monacaux est encore vivant.

La boîte qui contient le masque et divers autres accessoires est dite *boîte à gaz, boîte à malice, boîte à outils, boîte à rougeole* (allusion aux redoutables affections provoquées par les gaz). C'est une boîte métallique dans laquelle le soldat place le tampon proprement dit et le sachet en toile qui le contient, pour éviter le contact avec l'air et l'humidité ; « cette boîte sert en

1. La *salade* du XVIe siècle paraît être d'ailleurs une étymologie populaire de l'italien *celata.*

même temps à loger le papier à lettres, les allumettes, le paquet de pansement et autres objets qu'on veut avoir constamment sous la main et qui, comme le tampon, craignent l'humidité » (α 2).

Le chemin de fer à voie étroite, qui joue un si grand rôle sur le front, est appelé parfois *tortillard* ou *déraillard,* désignation appliquée dans certaines provinces à des tramways ruraux ou chemins de fer d'intérêt local[1]. Mais le mot le plus fréquent est *tacot,* dont le succès a toutefois été gêné par le sens primitif de « voiture », encore usité dans divers corps[2]. L'opposition avec le grand chemin de fer a fait surgir des créations amusantes : *bébé, jouet, pousse-pousse.*

Mais ce sont surtout les canons, et plus encore les divers projectiles, qui ont engendré la plus riche synonymie. Le canon de 75, à lui seul, est tour à tour, — d'après son bruit l'*aboyeur,* le *râleur,* le *roquet,* — d'après son rôle le *glorieux,* le *petit français,* — d'après sa taille le

1. A Cholet, en 1903, on surnommait, à cause de ses accidents fréquents, un tramway départemental de date récente « le petit déraillard ».
2. Ci-après, p. 81.

bébé, et familièrement *Julot*. D'autres, suivant leur forme, leur bruit, leur effet, etc., sont appelés *seringue, gugusse, pétoire, gueulard, soufflet à punaises*, etc.

Quant aux projectiles, il faut distinguer d'abord les gros obus, qui ont deux noms principaux, *marmite*, ancien mot rajeuni et devenu officiel, et *gros noir*, où l'on a cru voir un décalque de l'anglais *big black* : il n'en est rien, les deux créations sont indépendantes, car elles s'imposaient d'après l'aspect de l'obus après l'éclatement (notamment pour le 105 fusant), selon le témoignage concordant de divers spectateurs. Les autres variantes sont *sac à charbon, seau à charbon* (d'après la couleur), *enclume* (d'après la taille), *valise diplomatique, métro*, etc. On appelle spécialement *charrettes* ou *pigeons* les obus allemands qui passent par-dessus les lignes françaises.

D'autres obus sont dits *pignate* (mot italien signifiant « marmite »), *pêche, pernod* (qui dégage une fumée verte), et, selon les variétés de sifflement, *miaulant, glinglin, zin-zin* (fréquent), *dzin-dzin* (plus rare), *zim-boum*. Les petits projectiles des engins de tranchées sont

tour à tour, et suivant leurs formes et leurs dimensions, des *mirabelles,* des *bouteilles,* des *tuyaux de poêles*, des *saucissons,* des *torpilles*, des *tonneaux de choucroute,* des *assortiments,* etc. ; les grenades ou autres explosifs, *montre, tortue, tourterelle, calendrier, queue de rat, cinq-frères, youyou,* etc. ; la torpille aérienne est la *pirouette* ou la *valise.*

Voilà, je crois, un contingent coquet de néologismes, car on relève à peine une expression ancienne sur vingt dans les énumérations précédentes. Et combien de mots nouveaux, et que nous retrouverons pour la plupart en chemin, parmi les termes si nombreux qui désignent l'avion, le cheval, les abris de tranchées, le vin, etc., ou qui signifient exagérer, voler, grand, beau, etc. ! Pouvait-on, avant la guerre, appeler les yeux des *périscopes,* les poux *bavarois,* les Allemands *Pointus,* l'alcool *barbelé*[1] ?

*
* *

Jusqu'ici nous n'avons guère cité, comme néo-

1. Ellipse de « fil de fer barbelé », d'après *fil de fer* qui s'appliquait antérieurement à l'eau-de-vie.

logismes, que des expressions métaphoriques ou métonymiques. Nous aurons l'occasion d'étudier avec plus de précision les changements de sens, comme aussi les mots d'emprunt et les mots à forme altérée, dans les chapitres suivants. Mais il est une autre catégorie de néologismes, à laquelle on prête généralement moins d'attention, et qui mérite cependant de ne pas passer inaperçue, ce sont les dérivés et composés.

Nous savons que *marmite* (obus) date du XVIIIe siècle ; mais *marmiter* et *marmitage* sont bien des créations de la guerre. *Crapouillot* existait déjà dans l'armée, mais non point sa famille : *crapouiller, crapouilloter, crapouillotage, crapouilloteur*. *Cuistance* (cuisine) est ancien, mais non point *cuistancier*, qui commence à concurrencer *cuistot* (cuisinier). Le nombre des dérivés donne l'étiage de la vogue des mots.

Bien entendu, la dérivation s'opère, par analogie, au mépris du radical des mots à finale rare : de *tabac* on tire *se tabasser* (combattre[1]),

1. D'après les sens figurés de « tabac » qu'on trouve dans « passer à tabac », « coup de tabac », etc. Voir *tabac* au Vocabulaire.

comme « matelasser » de « matelas », en suivant les procédés de la langue populaire (*se boyauter*, rire, de « boyau », *poireauter*, faire « le poireau », d'après les mots en *-ot*, *-oter*, et *zyeuter*, plus barbare, d'après le pluriel *des yeux*), qui n'a fait elle-même que développer l'usage du français classique (*tuyauter*, *siroter*, etc.).

Les composés sont abondants, surtout les substantifs avec complément (*boîte à malice*, *machine à découdre*...), et, en seconde ligne, les verbes à l'impératif suivis d'un complément direct ou indirect (*écrase-mottes*, *roule-par-terre*...) ou les noms accompagnés d'une épithète (*diables bleus*, *cinq frères*...) ; le nom peut être un adjectif substantivé (*gros noir*). Les autres combinaisons sont plus rares.

L'onomatopée, si abondante et si expressive dans l'argot anglais, ne donne pas lieu ici à de nombreuses créations. Elle ne s'est guère imposée que pour désigner les obus ou explosifs, d'après le bruit de leur sifflement ou de leur éclatement (*cra*, *dzin-dzin*, *glin-glin*, *zimboum*, et, le seul à succès, *zinzin*). Ailleurs on ne peut relever que des termes isolés, comme

cui-cui (oiseau) ou *couinard* (téléphone) ; peut-être aussi l'ancien terme de cavalerie *pouloper* (galoper), et sans doute *tacot,* dont il faudrait expliquer les deux sens : si on comprend bien la mauvaise automobile qui fait tac ! tac ! avec toutes ses variantes[1], il est plus difficile de rattacher l'acception « eau-de-vie », également ancienne, à cette onomatopée. Il semble que nous soyons en présence de deux homonymes d'origine différente ; *tacot,* eau-de-vie, est surtout un terme usité parmi les troupes algériennes et coloniales.

Tandis que le langage du soldat s'est emparé de nombreux termes techniques, auxquels il a souvent donné des valeurs dérivées ou métaphoriques[2], la langue officielle de l'armée a adopté, en revanche, diverses créations de l'argot des poilus ou de l'argot civil. Les rapports parlent de la capture d'une « patrouille *boche* » ; *sauter* (aller vite) a passé dans les commandements ; *gnôle* (eau-de-vie) est souvent inscrit sur les ton-

1. Voir p. 42.
2. *Etre repéré* est ainsi arrivé à signifier « être bombardé » ; comme métaphore, voici par exemple « mettre sa godasse (chaussure) en *liaison* » pour « donner un coup de pied ». On en trouverait beaucoup d'autres.

nelets de l'intendance (α23); *saucisse* (ballon observateur) est devenu un terme officiel. Un rapport du 14 juin 1916 (2e compagnie de zouaves), deux jours avant l'attaque de Souchez, stipulait : « Les zouaves monteront à l'assaut avec le *barda* » (M2).

*
* *

Le renouvellement rapide des mots et la grande variété lexicologique suivant les corps et les secteurs caractérisent essentiellement l'argot de la guerre.

Nous avons vu des termes usités en temps de paix s'effacer ou disparaître complètement pour faire place à des expressions plus en faveur. Mais ce n'est là qu'un épisode de la lutte incessante des mots.

Telles anciennes appellations se sont souvent concurrencées entre elles. En temps de paix, l'ordonnance s'appelait soit *tampon*, soit *branleur* : le premier terme semble le plus ancien ; c'est pourtant lui qui l'emporte, car *branleur* est tombé en discrédit rapide (M2). A la caserne on nommait le tabac de cantine, voire toute espèce

de tabac, *trèfle* ou *perlot* : *perlot* prend le dessus avec la guerre, mais se voit bientôt menacé dans son hégémonie par un nouvel arrivant plus imagé, *gros cul* (L 4). Le succès de *pinard* lui-même n'a pas été sans retour de fortune : à l'armée d'Orient, *pive,* en 1917, a repris l'avantage (B 13).

Dans cette même armée d'Orient, on me signale (S 7) un fait intéressant au point de vue de la lutte des homonymes, mise en valeur par M. Gilliéron, et de la répartition des sens, décrite par Michel Bréal. On sait[1] que *tacot* signifie à l'origine, d'un côté « eau-de-vie », de l'autre « vieille automobile », d'où on est passé au sens de fourgon, canon, et de canon à fusil, en conservant ou en éliminant la valeur péjorative. Mais les mêmes hommes ne peuvent donner le même nom à deux choses aussi usuelles et aussi foncièrement différentes que l'eau-de-vie et le canon ou le fusil. Lors de la première expédition contre les Bulgares par la vallée du Vardar, le nom de *tacot* fut appliqué au fusil bulgare, comme à un « vieux clou » dont le tir manquait

1. Ci-dessus, pp. 74 et 79.

de précision. Puis l'armée se rabattit sur Salonique ; une longue période de calme s'établit, on travailla au camp retranché, et le fusil bulgare était oublié lorsque de nouveaux contingents, algériens et coloniaux, popularisèrent le sens de *tacot,* eau-de-vie, seul usité pendant les campagnes de 1916 et 1917.

Certaines créations ont disparu pour des causes diverses. La *polka des épaulettes* s'en est allée avec le déploiement en tirailleurs, relégué dans l'histoire. Les *bouchers noirs,* qui firent fortune au début de la guerre, ne devaient pas survivre longtemps à la disparition du costume sombre des artilleurs ; de même les *diables bleus* et les *tigres bleus* (alpins, coloniaux) n'avaient plus de raison d'être, du jour où toute l'armée combattante était vêtue de bleu. Pendant l'hiver 1914-1915 on appela sur la Somme T. C. 3[1] les charrettes à bras sur lesquelles les cuisiniers déménageaient leur matériel : la diffusion de la cuisine roulante a fait disparaître, peu après, le mot avec la chose. Parfois on ne discerne aucune raison valable de telle ou telle défaveur : le porc

1. Il y a réglementairement le T. C. 1 et le T. C. 2, deux types de « train de combat ».

en conserve s'appela *jambe de boche* à la fin de 1914, puis l'expression tomba à peu près dans l'oubli.

La prolongation de la guerre a apporté plus de précision avec plus de richesse dans le vocabulaire, en permettant au soldat de discerner, — et de dénommer différemment, — les diverses espèces de projectiles, d'explosifs, etc. « En 1915, remarque un correspondant (α 32), toute fusée était appelée projecteur : il a fallu du temps pour dissocier les deux sens. » Un sous-lieutenant d'artillerie (C 7) m'explique que l'ancienne expression « tir en enfilade » ne pouvait plus subsister avec la trajectoire presque verticale des nouveaux obus, spécialement quand il s'agit de prendre les tranchées par derrière : on a dit alors, dans ce cas, *tir en biseau* (1915-1916).

Le vocabulaire de nos soldats est remarquable par sa diversité. Certains mots sont spéciaux, à l'arrière, à telle ou telle région ; d'autres, plus nombreux, sur le front, varient suivant les secteurs : les abris s'appellent tour à tour *cagnas, guitounes, gourbis*[1] ; les gros obus, *marmites,*

1. Un fantassin (M 17) précise que son corps, en contact avec l'infanterie coloniale, a appelé les abris *gourbis* dans l'Artois en 1915, et *cagnas* dans la Somme en 1916.

sacs à charbon, ou *gros noirs* ; la viande, *autobus, barbaque, rognure de taxis*. Beaucoup de termes enfin, par la force des choses, sont particuliers, comme nous le verrons plus loin (chap. VII), à l'artillerie, au service automobile, aux hôpitaux, aux bureaux.

Certains mots sont encore plus localisés, et leur valeur peut différer du tout au tout suivant les corps. *Druide* a désigné les aumôniers en Lorraine en 1915 (P 12), et les officiers du service forestier à Mézières-en-Santerre à la fin de 1916 (M 7). Dans le même secteur, la compagnie 22/3 du génie appelait *crapouillots* les projectiles des engins de tranchées, tandis que sa voisine, la 22/1, nommait ainsi les obus du canon allemand de 77, ce qui occasionna souvent des méprises (T 3)[1].

En général, *Fritz* désigne le soldat allemand, plus spécialement le fusilier : ainsi, en Artois (septembre-décembre 1915, T 3), *Fritz* le fantassin s'opposait à *Ernest* l'artilleur ; mais en juin

1. Le même correspondant me signale que beaucoup de mots se sont succédé dans son corps pour désigner les engins de tranchée : *assortiments, bouteilles, calendriers*, etc. Dans la 8e division d'infanterie (1917) on appelait *zeppelins* les projectiles envoyés par les lance-bombes allemands de 7 cm. 5 (α 42).

1915 Fritz s'est appliqué, toujours en Artois, à l'artilleur du 77 (α 17), ailleurs il a désigné le tireur de mitrailleuse et la mitrailleuse elle-même (T 1), tandis que l'artilleur allemand a été baptisé *Otto* (α 17) ou *Michel* (S 8).

D'une façon plus générale, *tacot,* eau-de-vie, est un terme de coloniaux, auxquels ceux-ci ont tenu longtemps ainsi que certains contingents du Nord (prof. M.), en face de *niôle* (*gnôle*), adopté d'emblée par l'infanterie, les sapeurs, etc. (T 3); *cric* est devenu archaïque (T 1). *Parpin* et *perle* ont remplacé *marmite* en 1917 dans le secteur 37 (L 8).

Il n'est pas sans intérêt de savoir que le canon de 75 était appelé *Julot* par les fantassins en Artois en mai 1915 (α 17), et qu'il était nommé, le mois suivant, le *râleur* à Hébuterne (α 32). Les *mirabelles* ont désigné les shrapnells en Lorraine en 1914 (P 12), les *meubles* les sabots en Champagne en 1915 (F 1), le *rocabi* l'eau-de-vie au 41e territorial (M 3). Parmi les mots rares, un permissionnaire de Vincennes m'a signalé *cycliste,* qui s'appliquait dans sa compagnie aux soldats portant lorgnon ; les artilleurs ont été les *gros frères* en Champagne en 1916 (α 17),

tandis que le même mot évoquait ailleurs les cuirassiers. Les coloniaux ont surnommé les zouaves *modistes* : ce nom, devenu courant à l'armée d'Orient, aurait fait son apparition dans la métropole en Alsace, en août 1915 (M 2). Une division de coloniaux a été baptisée en Lorraine, en 1915, *Kaol et Lion Noir* (P 12).

Voici encore quelques précisions fournies par mes correspondants. L'*armoire à glace* était l'écurie au 1er génie, avril 1917 (M 7) ; les *colis-postaux,* les gros obus, le *varech* le tabac de troupe, et *mitrailler,* écosser les haricots, en Champagne, 1916 (α 17). Les *marchands de fil blanc* ont désigné les gendarmes dans la bouche de corps africains (Pont-Sainte-Maxence, oct. 1916, M 2). Dans la Marne, la *crèche* baptise l'isolateur servant de lit (1916, α 17), et le *hanneton* l'aéroplane (1917, α 17). Sur la Somme, le 86e d'artillerie lourde appelait *pétaradeux* le motocycliste (6e groupe, M 6), et l'infanterie voisine opposait les *berlingots,* poux des tranchées allemandes, aux *parigots,* leurs congénères des tranchées françaises (oct. 1916, R 3).

Le *phonard,* qui vient de « téléphoniste » par l'intermédiaire de *téléphonard,* est courant

en juin 1916 parmi les artilleurs de Verdun (P 5). A l'hôpital de Bastia, dans l'hiver 1916-17, on englobait les avariés sous le nom de *sénateurs* et de *députés*, suivant la plus ou moins grande gravité de leur état (V 3). Et le mot *charognard* prenait une singulière allure quand on l'entendait en Artois, entre deux attaques, dans la bouche du vaillant commandant R..., stigmatisant ceux des officiers de l'arrière qui recueillaient sans droit les avancements et les faveurs (mai 1915).

Certaines expressions sont tout à fait localisées : malgré leur diffusion restreinte, elles valent d'être notées lorsque nous possédons leur acte de naissance : on saisit ainsi sur le vif les procédés de génération des mots. Un commandant sévère dont le nom se terminait en *-in* fut surnommé *Rigadin* par ses hommes : bientôt, dans le corps entier, on appela *rigadins* tous les commandants (α 27) ; dans le même secteur, un hangar lointain ayant été baptisé *Tombouctou*, tous les hangars ne tardèrent pas à devenir des *tombouctous*. Quelques locutions de ce genre datent du temps de paix : au 148e de ligne, en garnison à Givet, les troupiers reje-

taient plaisamment sur Méhul (dont la statue orne la ville) la responsabilité de tout méfait qui leur était imputé ; dans beaucoup de casernes du 6e corps, où l'expression fit fortune, *méhul* ne tarda pas à devenir synonyme de « personne » (P 7).

Ici le mot ne se sépare pas de l'anecdote, gaie, banale ou héroïque. En Argonne, au cours de l'hiver 1914-1915, on procédait, comme dans les autres secteurs, à la vaccination antityphique. Ce jour-là, les soldats vaccinés ne devaient prendre aucune nourriture ; on leur remettait seulement un paquet d'antipyrine pour prévenir la fièvre. Il n'en fallut pas plus pour que l'antipyrine devînt, pendant quelque temps, le *repas froid* (R 7).

Dans un camp d'instruction près de Nyons, en 1916, une salamandre tomba un jour dans les feuillées sans pouvoir en sortir : ce fut la curiosité du moment. Désormais, quand un homme du 28e chasseurs allait satisfaire un besoin naturel, on disait : « il va voir la salamandre » (x 12). — Au 82e d'artillerie lourde, les anciens ont appelé *canadiens* les jeunes engagés de la classe 1918, difficiles à instruire,

parce qu'ils avaient reçu l'année précédente un lot de chevaux canadiens qui s'étaient montrés rebelles au dressage (L 12).

Pourquoi sur la Somme, depuis novembre 1916, le fusil-mitrailleur a-t-il été appelé *nibé* dans certains corps ? C'était au cours d'une attaque ; des hommes tombaient. Sur l'ordre d'un caporal, un soldat du Midi ramasse le fusil-mitrailleur d'un camarade mort, et qui était obstrué de boue. « Ce *nibé*-là ne veut pas marcher ! » s'écrie-t-il en essayant en vain de faire jouer l'arme. D'où avait-il tiré ce mot jailli soudain sur ses lèvres ? Création spontanée ? réminiscence inconsciente d'un vieux mot patois oublié ? Le soldat l'ignorait sans doute lui-même. En tout cas « nibé » fit fortune (α 25).

*
* *

Pour apprécier la diffusion des mots comme pour retrouver leurs foyers de rayonnement, il est bon de noter les expressions en usage dans les corps de troupes régionaux tant que les contingents sont restés homogènes. A ce propos un officier d'état-major (D 12) me rappelle que le

recrutement régional a cessé de fonctionner en principe dès la deuxième année de guerre : les contingents ont été mélangés à partir du milieu de 1915, époque où les groupes de divisions de réserve ont été dissous pour être remplacés par des formations hétérogènes : d'où une fusion des divers éléments provinciaux, qui a grandement contribué à l'unification relative du langage. Néanmoins les observations ont pu porter sur la première année de guerre ou sur les corps qui sont restés relativement homogènes, comme certains bataillons d'alpins, la plupart des formations territoriales, etc. A noter encore que, dans chaque corps, les hommes d'une même région, lorsqu'ils sont suffisamment nombreux, se groupent ensemble et conservent ainsi un lexique commun.

Le langage des Parisiens s'oppose plus spécialement à celui des paysans, Midi à part : c'est celui qui se renouvelle le plus fréquemment, riche en formations multiples, créations de circonstance vite en faveur et tôt abandonnées. Le paysan au contraire crée lentement, mais il tient à ses mots et il n'en change pas volontiers. Le Parisien est plus léger, éternel gavroche prêt à

plaisanter de tout et de lui-même dans les circonstances les plus graves, ayant toujours sur les lèvres le mot qui fait rire et qui soutient le moral ; le paysan, plus grave, a des expressions plus dures ou plus macabres : il appelle les gendarmes *enfants de chœur de Deibler* ou *hirondelles de potence* (Normands, Éparges 1916, R 3), la médaille militaire ou la croix de guerre *course à la mort* ou *croix de bois* (Berrichons, Apremont 1915, R 3[1]) en raison des dangers à courir pour la mériter.

Celui-là, qui manie sa langue avec dextérité, multiplie les ellipses, abrège les mots dans sa hâte d'aller au but, et s'amuse à les déformer tout exprès, comme un enfant démolit et reconstruit un jouet familier : toutes les altérations essentiellement argotiques, du type *chassebi* (chasseur) ou *fromegi* (fromage[2]), sont d'origine parisienne et non campagnarde. — Celui-ci, qui a appris, plus ou moins superficiellement, le bon français par l'école, est sujet aux attractions

1. Quelques-unes de ces expressions ont pu être créées à Paris, où elles ont fait place à d'autres ; mais il est remarquable qu'elles aient été adoptées et conservées parmi les contingents ruraux.
2. Ci-après, chap. VI.

homonymiques et aux jeux inconscients de l'étymologie populaire[1] : il dira, par exemple, *opéré* pour « repéré » (219e, L 12 ; Auvergnats, D 1) ou *barbouillé* pour *barbelé* (Orléanais, R 3), *miscope* pour *périscope* (Vendéens, α 32).

L'un aura des métaphores empruntées aux sports ou aux objets de la ville : c'est lui qui a créé *tomber sur un bec de gaz* (échouer), *rognure de taxi* (viande), et tant d'autres expressions imagées plus anciennes qui figurent dans le vieux fonds d'argot parisien. L'autre demande ses images à la vie des champs : seul un campagnard pouvait appeler les gendarmes *fauvettes à têtes bleues* (Orléanais, Argonne 1916, R 3), un avion de chasse *bruant* (contingent du Nord, α 24), une perforeuse de sape *pigeon ramier* (Normands, tranchée de Calonne 1917, R 3) ou la cuisine roulante *batteuse* (Landais, M 13). Soyons également assurés, malgré l'absence d'indication précise, que ce ne sont pas des Parisiens qui ont appelé l'avion *frelon*, ou *cagoule* le masque protecteur contre les gaz : car le Parisien ignore ce qu'est un frelon et il n'a plus aucun souvenir du costume monacal.

1. Ci-après, chap. VI.

Parmi les expressions qui me sont signalées comme usitées dans les contingents parisiens, il en est d'antérieures à la guerre qui ont obtenu un succès considérable, telles que *mare* (assez), *système D, chassebi* (chasseur), se *grouiller* (se dépêcher), ou qui se sont répandues dans d'autres corps sans acquérir une aussi grande extension, tels *gaille* (cheval), *cosse* (paresse), *piôle* (chambre), *boule de suif* (homme gras)[1]. Des termes plus rares méritent d'être notés, par exemple les nombreux synonymes du vin relevés parmi les Parisiens de la 23e S. M. A. (*x* 8) : *coltar* (c.-à-d. coaltar), *coloro, rouginet, roule tout debout, rouquin, — pousse au crime* (eau-de-vie, spécialement parisien : A 6, D 9, P 5), — *tête de rat* (tête d'homme qui sort d'un trou de créneau, M 13), et des expressions amusantes, qui portent bien leur marque de fabrique : *Journal de Suzette* (« Bulletin des Armées », pour indiquer qu'il était fait *ad usum delphini*), *parigots* et *berlingots* (poux allemands et français), *embocher* (embrocher le Boche avec sa propre baïonnette), *lâchons tout !* ou *valse lente !* pour

1. Signalées notamment par B 14, M 13 et R 3.

« montons à l'assaut ! » (R 3). Le Parisien sait aussi s'indigner quand il le faut, et c'est lui qui a décoché aux fuyards devant l'ennemi l'épithète de *joueurs de misérables.*

Une autre distinction s'impose : entre le Nord et le Midi. Le Méridional est plus imaginatif que l'homme du Nord ; ses créations sont plus nombreuses et plus vives ; par certains côtés il se rapproche du Parisien (mais il ne pratique guère les déformations des mots). Nombre de ses créations, que nous retrouverons au chapitre suivant, ont obtenu un succès mérité. Comme termes localisés, dont quelques-uns viennent du patois, citons *balès,* soldat brave, héros (23e, 27e et 67e bataillons d'alpins, Sud-Est, A 1, α 23) ; *crustillons,* éclats d'obus, proprement « petits croûtes » (Niçois, Marne 1916, α 17) ; *ça raille,* il importe peu (α 19)[1] ; *pélauds,* sous (Drôme, B 14) ; *faire péter l'arquebuse,* travailler énergiquement, *décharger le panier,* jeter ses bombes (en parlant d'un avion), *territorial,* avion à allure lourde (Landais, M 13).

Quelques termes paraissent spécialement

1. Mistral (*Trésor du félibrige*) donne, comme terme languedocien, *rai,* « en effet », « c'est facile ».

lyonnais, comme *poquer* (sentir mauvais) ou *tarin* (nez) (B 14[1]).

Au point de vue de la diffusion des mots, il est intéressant de remarquer que le parisien *bâche* (casquette de civil) a été adopté par les Lyonnais (B 14), tandis que le lyonnais *gaspard* (rat[2]) m'est signalé comme usité par les Lillois (Éparges 1916, R 3).

*
* *

Les créations littéraires ne sont pas en faveur auprès des combattants : cependant ceux-ci arrivent à les adopter, avec bien d'autres mots que l'avant emprunte à l'arrière.

Le type est la célèbre *rosalie* (baïonnette), qui a particulièrement le don d'irriter de nombreux « poilus ». Pour l'origine du mot, aucun doute : c'est une création du chansonnier Théodore Botrel, qui a voulu donner un pendant à l'antique Durandal, et qui a lancé le mot dans une chanson publiée par le *Bulletin des Armées*,

1. Signalons aussi, du XVIIIe corps, *chipestère* eau-de-vie, *chipesternic* eau-de-vie supérieure (α 38).
2. Ci-après, p. 102.

le 4 novembre 1914. Le succès du mot parmi les civils a nui à sa propagation dans maint secteur du front. Et pourtant, n'en déplaise à ses détracteurs, il a fait son chemin, car il était de bonne frappe et il correspondait bien à une tendance de tous les langages populaires d'occident[1]. Pour prouver à ceux de mes correspondants qui le nient qu'en 1917 le mot était bien vivant au front, j'ai relevé les noms de tous ceux qui me l'ont envoyé dans leurs listes : on verra, en se reportant au tableau des abréviations, qu'il ne s'agit ni d'embusqués ni de « civelots », mais d'authentiques combattants[2].

Bluets, lancé par Lucien Descaves dans le *Journal* en janvier 1916, pour désigner les jeunes « bleus » de la classe 1917, a eu moins de vogue. Il m'est adressé par un seul correspondant (D 2). Il semble bien que le mot n'ait pas pris racine dans l'armée. D'ailleurs les « bluets » de la classe 17 ont cessé au bout d'un an d'être

1. Sans rappeler *Joyeuse* et *Durandal,* nous avons ici *Oscar* (le fusil), *Julot* (le canon de 75) et surtout *Joséphine* (baïonnette). L'argot militaire allemand a *Laura, Minna* (fusil), *Bertha, Emma* (canon), etc.

2. A 8, A 9, A 10, B 6, B 12, D 8, G 2 (qui précise l'avoir entendu dire par ses hommes), M 3, M 5, S 6, S 7, S 8, α 7, α 17. C'est de beaucoup le nom qui m'a été signalé le plus souvent pour désigner la baïonnette.

les « bleus », et leurs successeurs, de la classe 18, ont reçu d'autres surnoms (p. ex. *biquets* ou *canadiens*).

Tels mots ont été soupçonnés de littérature, alors qu'ils étaient de formation populaire. *Bouchers noirs* et *diables bleus* ont paru suspects, parce qu'on les a trouvés trop jolis : oublie-t-on que le peuple est notre grand maître de langage et que ses créations sont autrement pittoresques que celles des grammairiens ? *Bouchers noirs* (artilleurs), très usité au début de la campagne, est-il de formation française, ou est-ce la traduction d'un mot allemand créé pour exprimer les ravages causés par notre canon de 75 ? La question reste en suspens comme pour *diables bleus* et *tigres bleus*. Toujours peut-on affirmer que ces mots, dès le début, ont été trop rapidement en vogue dans l'armée pour que l'hypothèse d'une création journalistique soit admissible[1]. J'ajoute qu'un de mes correspondants (T 3) a entendu appeler les coloniaux *blaue Metzger* (bouchers bleus) par un prisonnier allemand, et que j'ai relevé des expressions analogues dans

1. Le témoignage de T 3 est particulièrement caractéristique à cet égard.

une brochure d'argot militaire allemand, *Der feldgraue Büchmann,* que m'a prêtée un officier interprète[1].

Dans d'autres cas, par contre, le journal a été le propagateur irrécusable. C'est lui qui a lancé *Tommie* pour désigner l'Anglais (quelque peu répandu au front, D 8), et qui a ressuscité l'ancien mot populaire *Bougres* pour désigner les Bulgares : *Bougre* m'est donné par un combattant de l'armée d'Orient (L 5), à côté des populaires *Bulg, Boulg, Bubuls*[2] que m'ont envoyés d'autres soldats du même front. On le voit, malgré l'antipathie qu'éprouve le soldat pour les écrivains de l'arrière, qu'il considère en bloc comme des « bourreurs de crâne », il arrive inconsciemment à adopter des mots mis en circulation par les journaux[3].

Le facteur intellectuel et livresque agit aussi, comme dans tout langage populaire. par l'apport

1. Ci-dessus, p. 1, n. 2.
2. Altérations de *Bulgare* (v. chap. VI) ou de *Boulgare* (prononcé à l'orientale ou à l'italienne).
3. On m'a signalé aussi quelques expressions lancées par les journaux et devenues classiques, qu'on répète ironiquement sur le front, parfois avec une variante plaisante, comme « le rouleau russe », « on les grignote », « on les aura... les pieds gelés » (au lieu de : ... les Boches), etc. (M 3).

de divers mots, qui sont parfois mal compris ou déformés, soit parmi les ruraux, soit surtout parmi les troupes coloniales. Dans le premier cas, citons *faire une décision,* avoir une discussion amicale, et, dans le second, *scientifique,* qui, chez certains corps africains, est arrivé à signifier : « ça m'est égal » (P 9). Les mots, au cours de leurs voyages, reçoivent parfois de terribles entorses.

CHAPITRE IV

LES EMPRUNTS

Aucun langage ne tire toutes ses richesses de son propre fonds : il emprunte toujours peu ou prou à ses voisins. L'argot militaire, lui aussi, offre des alluvions de provenance variée : du provençal, de l'italien, de l'arabe... et même du « boche ».

Des termes savoureux, venus de nos lointaines provinces, sont restés intacts, ou plus souvent se sont transformés en chemin, avant d'être refondus dans le grand creuset de la capitale ou de l'armée.

*
* *

Lyon a fourni quelques mots pittoresques à

l'argot de la guerre: leur histoire mérite d'être contée.

Le plus répandu est le nom de l'eau-de-vie, la *gnôle* ou *niôle*. Il paraît que ce terme avait déjà gagné la Normandie avant la guerre. Mais son origine n'est pas douteuse: il y a au moins un demi-siècle que l'alcool a reçu à Lyon[1] ce surnom métaphorique. Dans les patois franco-provençaux (Lyonnais, Savoie, Suisse romande), *niôla,* descendant du latin *nebula,* désigne le brouillard ou les nuages. Si l'on ne saisit pas à première vue le rapport de sens, il suffit de rappeler que nous nommons *gris* un homme ivre, et surtout que les Vaux de Vire disaient déjà « charmer la brouee » (proprement: charmer le brouillard), au sens de « boire un coup », spécialement le matin, — à l'heure du brouillard, — pour se donner du ton. L'eau-de-vie peut donc également, suivant les conceptions populaires, chasser la brume ou créer le brouillard devant les yeux: tout dépend sans doute du tempérament et de la dose! En tout cas, la filiation

1. De Lyon le mot avait gagné les environs avec son sens argotique : on me signale qu'il était usité déjà au lycée de Bourg en 1894.

du mot est limpide, et il est préférable, conformément à l'étymologie, d'écrire *niôle,* bien que la prononciation ait généralement mouillé l'*n*.

Gaspard a eu moins de succès, mais il est encore assez fréquent pour désigner le rat dans les tranchées. Il y a longtemps que ce surnom est connu à Lyon. Dans son *Guignol lyonnais*[1], M. Tancrède de Visan relevait cette phrase du *Déménagement,* pièce lyonnaise classique : « Il m'ā flanqué à la *cave*; j'ai passé la nuit avec *Gaspard.* » Les salles basses, dites les *caves,* de l'hôtel de ville de Lyon ont longtemps servi de prison municipale. La tradition veut qu'un détenu politique ait élevé jadis dans ces « caves » un superbe rat qui venait manger dans sa main et que les prisonniers avaient appelé *Gaspard* (V 5). En se vulgarisant dans l'armée, le mot a perdu sa valeur originaire, devenant un véritable nom commun : ce n'est plus *Gaspard,* mais *un gaspard* que disent les soldats.

Une des nombreuses variantes de la chaussure, *grọle*[2], est un vieux mot de la région lyon-

1. Lyon, 1910 (Bibliothèque régionaliste).
2. Ne pas confondre ce mot féminin (qui a primitivement *ô* long fermé) avec *grole,* masculin (*o* bref ouvert), abréviation parisienne de *grelot* (voir p. 176).

naise (on écrit souvent *grolle*) ; on lui a fait un dérivé synonyme *grolon,* qui, par assourdissement de la voyelle atone, devient souvent *grelon.* Ces mots paraissent avoir pris une certaine extension dans l'armée. Au contraire le *gône,* qui est à peu près le gavroche lyonnais, est resté localisé au sens de soldat (B 16) : pour un Lyonnais, le « gône » n'était-il pas le « poilu » par excellence ?

Si nous remontons vers le Nord, nous rencontrons un ancien provincialisme champenois, *jubine* (jument), que l'*Atlas linguistique de la France,* de MM. Gilliéron et Edmont, signale en quelques points de l'Ile-de-France et de la Champagne occidentale[1], et qui figure dans notre enquête.

Le Nord a vulgarisé sa *bistouille,* mélange d'eau-de-vie et de café, jusqu'à Menton, d'où elle nous revient avec l'acception simplifiée « eau-de-vie » (B 6). Chaque province apporte sa caractéristique : la Bretagne[2] a donné à

1. Carte *jument,* aux points 128, 227 et 230 (régions de Sézanne, Condé-en-Brie et Argenteuil).

2. D'autres mots bretons sont répandus dans les contingents originaires de Bretagne ; mais c'est là un phénomène purement régional (L 12).

l'armée son *biniou* qui, d'après le nom d'un instrument très spécial, a désigné d'abord dans la flotte, où les Bretons sont nombreux, le clairon et le matelot-clairon, et, depuis la guerre, tout instrument de musique (spécialement à vent) dans de nombreux secteurs de l'armée de terre.

*
* *

Le contingent linguistique de l'Ouest (Maine, Anjou, Touraine, Poitou), sans être nombreux, est particulièrement intéressant. Il compte quelques-uns des mots les plus en vogue et les plus curieux, comme *bourrin, maous,* et, en seconde ligne, *tambouille.*

Bourrin, qui est, de beaucoup, le terme le plus usité pour désigner le cheval, existait dans ce sens, avant la guerre, comme argot de caserne, spécialement en faveur dans la cavalerie et l'artillerie. Le rapport qu'on a établi avec le terme de cavalerie *bourrer,* « tirer » à la main, a contribué à son succès. Mais il ne doit rien à ce mot, car il est simplement, à l'origine, une variante de *bourrique*[1], qui désignait l'âne dans

1. Un correspondant (L 10) a même entendu *bourrin* au

la région charentaise (M 12, R 1) et vendéenne (M 15); Verrier et Onillon le citent avec la même acception dans leur *Glossaire des patois et parlers de l'Anjou,* J. Rougé dans son *Parler tourangeau* (de Loches)[1].

Le mot a d'abord désigné à l'armée les ânes (W 1), et les mulets, spécialement en Tunisie (dès 1895, C 4) et dans le Midi : ainsi à Montauban, au 17e escadron du train en 1907 (L 7), à Toulouse en 1907-1908, il s'appliquait au mulet porte-mitrailleuse. La « bourrique » devait fatalement évoquer le mauvais cheval, la rosse[2] : c'est le sens qu'on lui donnait déjà avant la guerre en Vendée (M 15) et dans certaines garnisons normandes (cheval têtu, rosse, mot de cavalerie dès 1892, N 2).

Le sens « cheval », débarrassé de toute valeur péjorative, n'apparaît que dans les premières années du XIXe siècle. On le relève (F 3) dans la région de Lille, où il a produit le dérivé *bourriner,* travailler comme un cheval; au 4e cui-

féminin, alors qu'il ne s'agissait pas d'une jument. Il existe aussi à l'armée la variante plus rare *bourri,* cheval (R 4).

1. On me signale aussi *bourrin* comme un mot de l'ancien patois de l'Yveline (région de Mantes) (A 8).

2. L'argot militaire suisse-allemand appelle, de même, le cheval *Esel* (proprement : âne).

rassiers (Cambrai, recrutement du Nord), il avait évincé les synonymes plus anciens *carcan, canard* et *canasson*. On me le signale, sans localisation, dans la cavalerie en 1905 comme terme nouveau (B 15), en 1906-1907 au 2e régiment d'artillerie de campagne (recrutement du Sud-Est), en 1910 au 1er dragons à Joigny (D 4), en 1912-1914 à Verdun, et, à la même époque, dans divers régiments de cavalerie recrutés en Brie, en Champagne, en Avallonnais (D 13) : ce dernier correspondant ajoute que les Parisiens disaient plutôt *canard* ou *carcan*, et les soldats du Nord, *bourdon*. Tout le IXe corps (Tours), un des principaux foyers d'expansion du mot, disait naturellement *bourrin* (C 8).

Depuis la guerre, *bourrin* a été adopté par l'infanterie, tandis que la cavalerie semble désormais préférer *bourdon* (M 15). Ce dernier est une étymologie populaire de *bourdin*, qui, dans le parler de la Sarthe, est l'équivalent, par le sens, du *bourrin* angevin et vendéen (R 1). N'oublions pas que l'Ouest est une des régions où se pratique l'élevage du cheval, ainsi que de l'âne et du mulet.

Si l'on disait à brûle-pourpoint que *maous* est

le même mot que *Mathilde,* qui ne crierait au paradoxe? Les deux mots paraissent presque aussi éloignés l'un de l'autre que l'espagnol *alfana* du latin *equus* d'où le bon Ménage voulait le faire dériver. Et pourtant la chaîne des intermédiaires rend très plausible l'existence de ce doublet, quoique le sens paraisse s'y opposer *à priori* autant que la forme : une fois de plus, le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Remontons pas à pas les étapes parcourues par le mot, qui a bien changé sur la route. Ce superlatif, devenu assez élastique depuis la guerre, signifiait uniquement, à l'origine, grand et gros, surtout gros. Le mot n'est point parisien, mais il avait commencé à pénétrer à Paris avant 1914 (M 7), bien qu'il y fût assez peu répandu. Ce n'est pas faire preuve de témérité que de le reconnaître dans l'angevin *mahou,* lourd, signalé dans le Glossaire déjà cité de Verrier et Onillon (à Saint-Aubin-de-Luigné, près Angers), aussi bien que dans le picard *mahousse* (vieille femme, truie), allégué aussi à juste titre par M. Sainéan (*op. cit.,* pp. 36 et 151), et qui est visiblement une forme féminisée du même radical.

La clef du mot est dans l'Ouest. *Mahou* n'est

lui-même, en effet, qu'une variante de *mahaud,* connu dans le Maine, l'Anjou, etc., avec les acceptions « lourdaud, nigaud », etc., et qui est en outre le sobriquet collectif des Bretons : il nous a été donné dans ce dernier sens au cours de notre enquête (*maôt*). Très judicieusement, MM. Verrier et Onillon, dans leur article « mahaud », estiment que le mot, en Anjou, a dû désigner l'oie au xve siècle (on comprend très bien ensuite la métaphore qui a conduit à « lourdaud »): ils relèvent, à l'appui, une inscription de cette époque sur une peinture du château de Plessis-Bourré, représentant un homme assis qui tient une oie sur ses genoux :

> Je cous le cul à *Mahault*
> Pour ce qu'esle a parlé trop hault.
> Vos aultres qui cy regardez,
> Gardez-vous bien de trop parler,
> Car l'on dist que trop parler nuipt,
> Et à la fois trop gratter cuyst.

Aucun doute n'est possible quant à l'interprétation. Et il semble qu'avec l'oie nous sommes fort loin de Mathilde. Au contraire, nous touchons au but. Remarquons que *Mahault,* sans article, a ici la valeur d'un nom propre, d'un surnom donné à l'animal comme tous ceux du *Roman de la Rose* (Ysengrin le loup, Renard

le goupil, — qui est devenu nom commun, etc.). Or *Mahault* ou *Mahaut,* variante picarde, angevine, etc., du francien *Maheut,* est, avec ce dernier, la forme populaire, très régulière, de *Mathilde*, comme *Brunehaut* de *Brunehilde*.

La *tambouille*, cuisine, nous retiendra moins longtemps. Le mot, avec la valeur primitive « ragoût » et surtout « ragoût grossier », est assez répandu dans l'Ouest, voire dans le Midi. Mais ici encore c'est l'Anjou qui tient le mot de l'énigme étymologique, d'ailleurs très simple : « tambouille » est une altération de *pot-en-bouille,* comme l'ont compris MM. Verrier et Onillon, qui possèdent les deux variantes dans leur Glossaire. Le mot complet porte en lui-même son explication. La région parisienne l'a abrégé anciennement en *pot-bouille,* qui est le titre d'un roman de Zola, et que la langue populaire de la capitale a altéré en *popouille,* toujours avec la même acception.

Zigouiller avait un relent crapuleux quand le malfaiteur « zigouillait le pante » (le bourgeois) ; beaucoup lui trouvent une autre allure, depuis que le poilu « zigouille » le Boche. Le mot appartenait bien au vocabulaire des apaches con-

temporains, quoiqu'il n'ait jamais figuré dans l'ancien argot des malfaiteurs, mais il était devenu courant parmi le peuple de Paris. On en retrouve l'antécédent, comme M. Sainéan l'a montré, dans nos patois de l'Ouest : *zigouiller* en Poitou, *zigâiller* (et *sigâiller*) en Anjou, signifie couper en déchiquetant, avec un mauvais outil ; d'où couper la gorge et tuer. Mais l'Ouest n'a servi ici que d'intermédiaire : il ne figure que comme une étape dans le voyage du mot. Si l'on veut avoir le berceau, il faut descendre encore au Sud et le demander au Midi, d'où le terme, comme tant d'autres, est remonté en se déformant : cet ancêtre, c'est la *sego,* — la scie (ou la faux à blé), — d'où est dérivé le verbe *segalha* (en orthographe félibréenne) ou *segoïa,* signifiant « mal scier »... Inutile de souligner le réalisme brutal de la métaphore. — *Zigouiller* était déjà employé en 1895 à Madagascar par les troupes coloniales, qui comptent beaucoup de Méridionnaux (M 11).

* * *

Le Midi, dont la race vive et imaginative

frappe tant de créations d'un relief pittoresque, a toujours fourni beaucoup au Nord. Comme anciens mots relatés par notre enquête, relevons au passage: *costaud,* venu par l'argot des malfaiteurs (proprement : gaillard qui a de fortes côtes); *fayots,* haricots, vieux mot de caserne et de collège, de la même racine que *flageolet,* son dérivé[1]; *fadé,* mot populaire, proprement « bien servi par les fées (*fado*) »[2]; *hostau* (ou *houstau*, *ostau*), maison, que l'argot des malfaiteurs avait appliqué à la prison; le peuple, retrouvant par un hasard curieux la valeur sémantique d'un doublet savant, a donné ce nom à l'hôpital, qu'il considère comme la prison du malade pauvre; l'armée connaît les deux sens, suivant les corps[3].

Voilà longtemps que les soldats du Midi sont appelés les *mocos* par leurs camarades, d'après l'expression patoise *coum'aco* (comme ça), abrégée souvent en *m'aco* ou *m'oco,* et qui revient

1. Le provençal *faïou,* anciennement *faiol,* ancêtre de *fayot* (qu'on devrait écrire *fayô* ou *faïô*), vient du bas latin *fabeolus,* dérivé de *faba,* fève, haricot. *Flageolet* est un dérivé de la forme italienne *fagiuolo* (même sens et même origine) : l'*l* qui suit l'*f* est due à l'influence de *flageolet,* instrument de musique, qui est un tout autre mot.
2. Pour le sens, voir chap. v, p. 137.
3. Le sens « prison » est répandu depuis 1899 (D 12).

fréquemment sur leurs lèvres. Le succès de cette locution est encore attesté par un de nos correspondants (D 9), qui nous signale sa pénétration dans l'armée avec une toute autre valeur: *comaco,* bien, confortable, — rappelant, pour l'évolution du sens, notre « comme il faut » (une personne *comme il faut*). Toute expression familière peut devenir le surnom de ceux qui l'emploient. La guerre a fait un sort au juron familier des Béarnais et des Landais, *hil de pute* ou *hidepute* (proprement : fils de courtisane), sobriquet désignant ces contingents dans la bouche de soldats ou de civils qui ignorent totalement sa valeur originaire.

La locution *en pagaye* (prononcer : *paga-ye*), en désordre, commençait à se répandre à Paris avant la guerre. Elle a eu du succès au moment de la retraite de 1914 ; je l'ai entendue répéter plusieurs fois, en 1916, à Interlaken, par deux soldats lorrains, appartenant à des régiments différents, et qui avaient été faits prisonniers (puis hospitalisés en Suisse) après un mois de campagne : *pagaye* signifiait pour eux « débandade » aussi bien que « désordre ». *En pagaio* est à l'origine un terme de marine provençal,

dont les sens, d'après Mistral, sont « précipitamment, pêle-mêle, en désordre » ; le sens originaire de *pagaio* est « aviron ».

L'histoire de *panard* est intéressante. Par quelle filière a passé le provençal *panard*, boiteux, pour arriver au sens de « pied », seul connu et très usité dans la tranchée? La transformation s'est opérée dans la cavalerie. On a d'abord appelé *panard* le cheval qui avait les pieds tournés en dehors (N 2) ou en dedans (P 2), puis les pieds de ce cheval. De là à « pied de cheval » il n'y avait qu'un pas, vite franchi, et le pied de l'animal est devenu à son tour le pied de l'homme. Ce dernier sens a été introduit à la caserne de Bourges, en 1910-1912, par un soldat originaire de Béziers; il était usité dans la cavalerie dès 1904, au 17e d'infanterie à Toulouse en 1907 (G 4), chez les cuirassiers de Cambrai en 1914 (L 6). Au sens « pied de cheval », le mot était connu à Paris avant la guerre, selon plusieurs témoignages.

Le mot provençal qui a obtenu le plus de vogue à l'armée est incontestablement *pastis*[1].

1. On écrit parfois *pastisse* (parce que l'*s* final se prononce). Le mot est masculin.

C'est un terme d'argot toulonnais et marseillais, qui signifie « ennui », « chose désagréable », avec une valeur fort énergique : le sens primitif du mot (*pastitz*) en ancien provençal, et qui a subsisté en mainte contrée, était « pâté » ; il s'est déprécié par la suite jusqu'à « râclure de pétrin », d'où son emploi figuré. Un payeur aux armées (P 10) a noté que dans sa région le mot avait été apporté en 1915 par les Provençaux du 163e d'infanterie ; il fut vite adopté parmi les autres régiments de la division et rendu populaire par une chanson du médecin-major Bonifay, originaire du Var.

Tatane (pied) est-il d'origine civile ou militaire ? La question reste en suspens. S'il était connu avant la guerre, à Paris, il y était, en tout cas, fort peu répandu : à Ménilmontant, ce sont les soldats venus en permission qui ont apporté le mot du front, au début de 1916. On peut le soupçonner d'être une altération de *tartane* (« bateau » désigne depuis longtemps une grande chaussure et un grand pied) ; s'il en est ainsi, il porte en lui-même la signature de son origine : la Provence, pays des tartanes. Mais il reste un doute, d'autant qu'on me signale à Châ-

tel-Gérard (Yonne) un cordonnier qui se surnomme depuis longtemps le *tatane* (V 2).

Si *tatane* est douteux, par contre *gabian,* cou (assez rare), et *miôle,* mulet (très répandu) sont d'origine provençale assurée. Le *gabian,* en provençal, est le goéland (qui a un gros cou).

*
* *

L'italien avait fourni jadis beaucoup de mots à l'argot des malfaiteurs : on retrouve ici *nase,* nez (it. *naso*) dans son dérivé *nasin,* et *prose,* postérieur (de l'argot romain). La langue populaire avait emprunté *mariole*, déluré, et *patate,* pomme de terre, qui est peut-être venu à Paris par la voie de l'armée. Il n'y a guère à signaler comme terme nouveau que *pignate,* obus (it. *pignatta,* marmite), qui a été emprunté par l'armée d'Orient aux contingents italiens (L 5) ; encore le mot existait-il déjà dans la marine au sens de chaudière (x 33). Les troupes d'Orient ont également repris le terme traditionnel « macaroni » pour désigner les Italiens, mais en le prononçant, d'après l'oreille, à l'italienne : *macarone* (D 10).

L'Espagne, à qui nous sommes redevables de très vieux termes militaires[1], a exporté quelques autres mots, plus récemment, par la voie de l'Algérie, où les Espagnols sont nombreux, à Alger et surtout en Oranie : en linguistique le plus court chemin n'est pas toujours le plus direct. *Moukère,* femme de mauvaise vie, est depuis longtemps connu à Paris. *Douro,* écu de cinq francs, a été vulgarisé à l'armée d'Orient par les troupes africaines ; le mot est venu sur notre front où, changé en *doro* par étymologie populaire, il a désigné naturellement la pièce d'or (A 8). On m'a signalé enfin *moutchiachou,* enfant (S 8 : je respecte l'orthographe, pour montrer qu'il ne s'agit pas d'une création littéraire), qui est le décalque de l'espagnol *muchacho,* entendu et non lu : le mot doit être très localisé et provient sans doute du Sud-Ouest.

Les Anglais, nos compagnons de lutte en France, n'ont pas fourni un apport important, à cause de la difficulté d'intercompréhension. Et encore plusieurs de ces emprunts sont-ils antérieurs à la guerre, tel *bizness,* travail, affaire,

1. Ci-dessus, p. 32-33.

depuis longtemps populaire à Paris où il est venu par la langue parlée (ang. *business*), comme aussi certains termes de boxe, qui ont pris un sens nouveau : *souinger,* bombarder (originairement : donner un *swing*) ; *uppercut,* eau-de-vie (désignant d'abord un autre « coup » de boxe), qui a été transmis par l'écriture. Emprunt visuel aussi est *rider* (prononcé *ridèr*), qui a le sens « chic », en premier lieu dans le langage du cavalier : le *rider* est le cavalier anglais, donc le cavalier chic ; le mot avait pénétré dans le peuple de Paris au sens « pardessus », d'après le nom donné à certains manteaux (de cavalerie, à l'origine) par les magasins de confections. — Comme vrais mots de la guerre, on ne peut citer que quelques termes empruntés dans le voisinage des troupes anglaises, tels que *horse,* altéré presque aussitôt en *ours* (P 12) ; *go,* ça va ! (L 1 ; angl. « allez ! »), *come on* (viens), quelque peu usité en Artois (W 2), enfin les célèbres *tanks,* qui désignent les auto-mitrailleuses ou les auto-camions blindés (T 3), et, par dérivation, les voitures à viande (P 12).

De l'allemand sont venus quelques mots anciens, qui ont suivi diverses voies. *Estourbir,*

tuer, de la forme participiale *gestorben,* mort (suisse-allemand *storbe*), est venu, comme *mouise*[1], par l'intermédiaire de l'argot des malfaiteurs. Le *chlof* (sommeil, puis lit, de *schlaf,* prononcé *schlof* dans la région rhénane) paraît dater de l'invasion de 1814-1815, car on le trouve dans divers patois, jusque dans le Centre. D'autres sont, au moins à l'origine, des mots de caserne importés en général par des sous-officiers alsaciens, et qui ont ensuite passé dans le peuple. L'un d'eux, qui ne figure pas dans notre enquête, paraît avoir cessé d'être en faveur dans l'armée : c'est *frichti* (repas, fricot), dans lequel il est facile de reconnaître le *frühstück* (petit déjeuner), avec la prononciation de l'Allemagne du Sud. Est par contre toujours usité le *flingot* (et surtout son abrégé récent, le *flingue*), qui représente la *flinte* allemande, agrémentée d'une terminaison argotique.

La guerre a ajouté quelques expressions qui ont franchi les tranchées ou qui ont été vulgarisées par les prisonniers. D'abord des termes employés plaisamment, comme *faire camarade,* se

1. Ci-dessus, p. 45.

rendre, — les soldats allemands, lorsqu'ils se rendent, lèvent les bras en criant : *kamerad!* — ou *capout,* tué, de l'allemand *kaput,* véritable mot passe-partout, qui signifie tour à tour « fini, abîmé, cassé, tué », et qui est à l'origine notre terme *capot* du jeu de piquet. *Fritz,* prénom fréquent, désigne en général le soldat allemand. Un autre mot à succès est le *minenwerfer* (lance-mines ou lance-bombes), tantôt abrégé en *minène* (il peut désigner la torpille aérienne), tantôt déformé par d'amusantes étymologies populaires en *mine de chemin de fer* ou *mine à faire peur.*

Les autres emprunts paraissent plus localisés : tels *delicatessen,* qui désigne plaisamment le pain rôti à l'huile (en allemand le mot s'applique à la charcuterie et aux viandes froides) ; *kess,* fromage (all. *kaese*) ; probablement *nixe,* bernique (all. *nichts,* rien), et le curieux *pique,* cheval, qui représente le suisse-allemand *bigger,* rosse (prononcé *pikk'r*), quelque peu répandu dans la Suisse française sous la forme *pikre*[1] : ce dernier mot a dû être apporté par des contingents jurassiens.

1. L'argot de Gumefens (Gruyère) a *pikre,* cheval (Cf. A. Dauzat, *Les argots franco-provençaux,* p. 152).

Beaucoup de mots allemands sont particuliers à nos prisonniers : nous les retrouverons plus loin [1].

*
* *

Avec l'importance toujours plus grande prise par les troupes algériennes, l'arabe est devenu une des sources importantes de notre argot militaire.

Divers mots populaires ont été vulgarisés dans la métropole par les soldats d'Afrique ou par les marchands algériens. L'un des plus anciens est *lascar,* qui se disait au lycée Louis-le-Grand avant 1870 (C 1) : ce nom du gaillard déluré représente l'*askar,* mercenaire arabe (les Italiens ont formé des contingents d'*ascari*). Voilà plus de vingt ans que le peuple de Paris dit, par métaphore, *faire la nouba* (faire la fête), sans se douter que la *noubah* est à l'origine la musique des turcos. Enfin *clebs* ou *cleps,* chien, qui concurrence, depuis le début du siècle, le traditionnel *cabot,* représente l'arabe *kelb* : dans l'armée, comme le montre notre enquête, la forme ori-

1. Ci-après, chap. VII, *in fine.*

ginaire *kelb* existe concurremment, même dans des régiments métropolitains[1]. Si la métathèse *kelb* > *kleb* s'explique aisément, l'addition de l'*s* finale est plus obscure[2].

Les deux mots arabes que la guerre aura le plus contribué à vulgariser sont le *caoua,* café, et le *toubib,* médecin-major (arabe *tbib,* médecin, primitivement « sorcier »). Ils n'étaient pas nouveaux dans l'armée métropolitaine, mais ils étaient localisés parmi certains corps, spécialement dans l'Est. Dès 1888 on disait *cavoua* à Nancy (x 5). Depuis la guerre, le mot a détrôné en grande partie le classique *jus*; il s'est altéré à l'occasion en *caouar.*

Toubib, parfois *tubib,* plus généralement *toubi,* voire *tobi,* était déjà en usage en 1870, mais seulement parmi les soldats de l'armée d'Afrique (C 1); en 1879, il désignait déjà le médecin-major au 31e d'artillerie (W 3). Un autre correspondant (D 12) l'a entendu, pour la première fois dans la région lyonnaise, en 1905, à la caserne de Belley, au mess des sous-officiers

1. D 2, 98e infanterie ; M 10, 226e infanterie.
2. On peut rapprocher *maous* (angevin *mahou*) ; mais ici ce doit être une forme féminine, qu'atteste le picard *mahousse* (Cf. p. 107).

(qui n'étaient pas des soldats d'Afrique) : le mot, dont l'emploi était alors très restreint, est devenu usuel dans les États-Majors depuis la guerre. Au XXe corps, en 1908-1909, *toubib* était déjà courant, tout au moins aux 8e et 39e d'artillerie (M 7). Dans les hôpitaux militaires en général le mot n'a été répandu que depuis 1914 ou 1915 (α 4).

Un autre terme devenu très en vogue et qui est bien, en France, un néologisme de la guerre, c'est la *guitoune,* abri de tranchée, rival de *cagna* (que nous verrons bientôt), et qui a peu à peu réduit son aîné *gourbi* à la portion congrue. Les deux mots, à l'origine, n'étaient pas synonymes. *Gourbi,* anciennement acclimaté par l'armée d'Afrique, désignait en Algérie une maison de terre : de là à « abri de campagne » l'écart n'était pas très grand. Au contraire *kîtoun* en arabe est la tente de campement. Le mot s'appliquait à la tente-abri au Maroc et en Algérie ; en 1900, les officiers commandaient : « Alignez les guitounes » (S 7). Les troupes algériennes ont gardé ce sens. Un soldat des Pyrénées-Orientales, en traitement dans un hôpital du Midi après avoir combattu sur le front français, dis-

tinguait nettement la *guitoune,* toile de tente, du *gourbi* ou de la *cagna,* abri de tranchée (M 5, début de 1917). Mais c'est ce dernier sens qui s'est imposé parmi les troupes de la métropole.

Le *bled* est assez répandu. C'est à l'origine le pays inculte et désert, la brousse marocaine. L'acception la plus fréquente qu'il a prise en France, c'est celle du terrain « neutre » qui sépare nos tranchées de celles de l'ennemi ; il désigne aussi, conformément à son origine, le terrain vague, sans villages, sans organisation. En revanche, l'arabe *khoubz,* pain, altéré en *croubs, croups, croums* [1], ne paraît guère être sorti des troupes africaines.

D'autres termes, indigènes ou exotiques, ont subi l'influence de mots arabes avec lesquels ils se sont croisés en Algérie ou au Maroc. *Cabir,* capitaine, ramène visiblement à *kbir,* grand ; *kébour,* képi, que divers corps métropolitains ont adopté comme le mot précédent, a subi, au cours de ses déformations, l'attraction de *chebour,* éperon. Il est vraisemblable aussi que le

1. Remarquer le groupe *cr* par lequel on a cherché à rendre le *k* aspiré (*kh*).

sens de *raide,* malade, doit quelque chose à l'arabe *mrid* (même sens).

Les autres mots arabes, en plus grand nombre, sont spéciaux aux corps africains, à l'armée d'Orient, quelques-uns aux États-Majors : nous les retrouverons avec ces argots particuliers (chapitre VII).

De même la plupart des termes exotiques (soudanais, annamites, etc.) sont localisés parmi les troupes coloniales[1] et à l'armée d'Orient. Un seul a obtenu ses lettres de naturalisation, c'est la *cagna*[2], qui désignait en Annam la paillotte indigène, et qui, par la même évolution que *gourbi,* s'est appliqué à l'abri de campagne dès l'expédition du Tonkin. A côté, on peut citer *congaye,* femme indigène, ou femme en général, dans quelques unités sur notre front, et *tchouk-tchouk* (ou *tchou-tchou, tiou-tiou*) désignant le riz.

1. Comme la série annamite : *qué-bat* bouteille, *qué-hô* veste, etc. — Les mots serbes, de leur côté, n'ont pas dépassé le cercle de l'armée d'Orient (chap. VII), sauf quelques-uns que l'hivernage des corps serbes a répandus dans le Midi (ci-dessus, p. 13).

2. On a signalé (*Revue de l'enseignement primaire,* 16 janvier 1916) un ancien mot parisien *cagnar* (de la famille *acagnarder*) qui désignait jadis des abris le long du petit bras de la Seine sous l'ancien Hôtel-Dieu ; Alphonse Daudet a aussi parlé d'un « *cagnard* entre deux roches » dans les *Lettres de mon moulin.* Mais il n'y a là qu'une quasi-homonymie de hasard. — *Cagna* est parfois masculin.

CHAPITRE V

LES CHANGEMENTS DE SENS
L'IRONIE, LA MÉTAPHORE

Les changements de sens créent incessamment des mots nouveaux. Mais ceux-ci n'apparaissent pas toujours, surtout au début, à l'état isolé. Le mot est étroitement solidaire de son entourage. Souvent la formation nouvelle, l'image, la comparaison, se présente comme un membre de phrase, voire comme une phrase entière, telle la locution populaire, dont on trouve les échos dans notre enquête, et qui a eu beaucoup de succès, avec quelques variantes, dans le peuple parisien : (ne) *t'occupe pas du chapeau de la gamine, je paie les rubans* (ou : *laisse flotter les rubans* ; ou : *pousse la voiture*).

L'image était amusante ; mais n'était-ce pas

une circonlocution bien longue pour dire tout simplement : ne te tourmente pas ? Les variations du second membre, qui disparaît à l'occasion, le prouvent déjà. Soyons assurés que la langue ne s'en tiendra pas là et qu'on dira bientôt, si ce n'est déjà fait : (ne) *t'occupe pas du chapeau.* C'est le rôle de l'ellipse.

L'ellipse est en effet, parmi les instruments qui procèdent au renouvellement du langage, la grande émondeuse qui ampute les végétations trop luxuriantes, qui taille, rogne et allège la parole, en lui rendant à chaque pas la concision nerveuse qu'elle risque de perdre, en condensant dans un ou deux mots toute la pensée éparse à travers une locution. Tous les organes de la phrase, quelle que soit leur position, risquent d'être fauchés dans cette œuvre d'épuration salutaire.

D'un groupe nominal, — substantif et adjectif, substantif et complément, — le second terme peut s'effacer ; le nom resté seul se charge du sens nouveau que lui avait conféré son déterminant, restreignant, étendant ou modifiant d'une façon quelconque l'acception primitive. Le fait se produit quand le nom est plus fréquemment

employé dans le sens modifié que dans le sens primitif; alors la précision apportée par l'épithète ou le complément devient inutile et disparaît.

Dans un régiment exposé à un bombardement continu, on a sans cesse à la bouche les arrivées et les départs d'obus : bientôt on dit *arrivée* ou *départ* tout court, et on abrège de même *décoction* (d'obus), car les vraies décoctions sont rares sur le front. Au 32e d'artillerie à Fontainebleau, le *saucisson à pattes,* désignation plaisante du cheval, s'est raccourci en *saucisson* [1], parce que ce saucisson métaphorique revenait plus souvent que le véritable dans la conversation des soldats. Comment la torpille aérienne, pour des soldats de l'armée de terre, ne serait-elle pas devenue la torpille par excellence ?

Signalons encore la pittoresque expression *avoir les foies,* avoir peur, étudiée jadis au point de vue médico-populaire par le Dr Gilbert dans la *Chronique médicale.* La locution complète était *avoir les foies blancs* (ou *verts*), presque disparue aujourd'hui, avec la variante plaisante, toujours en usage à Paris, *avoir les*

1. Altéré ensuite en *suçon* dans le même régiment (cf. le chapitre suivant).

foies tricolores : elle est intéressante comme preuve de l'ancienne croyance à la pluralité du foie, et surtout parce qu'elle attribue à la peur une action sur la couleur du foie par une sécrétion de bile importante et anormale.

Mais le phénomène inverse (suppression du mot déterminé) est beaucoup plus fréquent, tout au moins pour le nom accompagné d'un adjectif. Car l'épithète, loin d'être accessoire, est au contraire la partie essentielle et créatrice de l'expression nouvelle ; c'est elle qui amène la métaphore neuve, l'image frappante entée sur une vieille souche : le porte-greffe s'ampute et le nouvel arbre sort du bourgeon rapporté. Ainsi s'explique la longue théorie des adjectifs substantivés, chers aux langages populaires et surtout aux argots. Dans tous ces mots, l'ellipse est presque contemporaine de l'expression originaire : *curieux* (observateur), *dur* (train), *graisseux* (cuisinier), *luisante* (baïonnette), *miaulant* (obus), *roulante* (cuisine roulante), etc. : nous les retrouverons bientôt avec la métaphore.

Le nom est-il suivi d'un complément, la disparition du premier terme est plus rare, car elle suppose une brusque interversion dans le rôle du

second terme : tel « maréchal des logis » réduit à *logis*. La réduction va de soi dans des expressions comme « le 75 » pour « le canon de 75 ». Parfois la coupure, suivant les milieux, s'est exercée sur le premier ou le second terme de la même locution. Mandat-poste se dit ici *cheval*, là (plus rarement) *renfort* : il est facile de reconstituer l'expression complète « cheval de renfort », métaphore bien frappée sans le secours de laquelle « cheval » serait incompréhensible.

Plus encore avec les expressions verbales, l'ellipse a pour résultat de rejeter dans l'ombre les origines de la locution raccourcie, qui deviennent souvent énigmatiques lorsque l'acte de naissance du mot s'est égaré. On peut d'autant plus être induit en erreur que le peuple, très conscient de ce phénomène, refait souvent après coup et de chic l'expression complète, pour donner une explication de son crû à un terme devenu obscur : car l'élément sous entendu ne tarde pas à ne plus être entendu du tout.

Un phénomène classique du langage populaire et argotique est la suppression pure et simple du complément du verbe, ou son remplacement par un pronom.

Le premier procédé est le moins fréquent; il peut s'appliquer également au complément direct ou indirect. *Repousser* (sentir mauvais) a été d'abord « repousser du goulot ». *Gonfler le mou* est devenu un synonyme de *bourrer le crâne,* l'image du gonflement évoquant à merveille l'idée d'exagération: on l'a réduit à *gonfler,* d'où le dériver *gonfleur.* Comment pourrait-on comprendre *attiger* sans « attiger la cabane » et un autre synonyme, *bousculer,* si nous ne possédions l'expression complète *bousculer le pot de fleurs,* avec d'autres métaphores horticoles de même valeur, telles que *jardiner* ou *charrier*[1] *dans les bégonias?* Cette dernière locution signifie à l'origine « passer le chariot » dans les fleurs, c'est-à-dire abîmer les corbeilles ou les plates-bandes : *abîmer* ayant pris lui-même l'acception « exagérer » (ainsi qu'écorcher, égratigner, etc.), la valeur de ces termes de jardinage apparaît très claire. Il était fatal que *charrier,* devenu d'un usage rare dans sa signification primitive, vînt rapidement à

1. *Cherrer* est une variante phonétique provinciale : le peuple de Paris, qui emploie indifféremment l'une ou l'autre, a bien conscience qu'il s'agit du même mot.

s'employer seul avec le sens de la locution complète. Plus ancienne et bien connue, l'expression « prendre quelque chose pour son rhume » (être réprimandé, être frappé, etc. — à l'armée : être bombardé) est arrivée à perdre tour à tour ses deux compléments, dont le souvenir, toutefois, n'est pas encore aboli.

L'ellipse la plus en faveur, que la guerre a encore développée, remplace le long complément par une brève particule qui précède le mot : *en bourrer une* (bourrer une pipe), *les avoir retournés* (avoir les bras retournés, c'est-à-dire être paresseux), *se les caler* (se caler les joues, c'est-à-dire bien manger), *ne pas s'en faire* (ne pas se faire de bile), — un des mots à succès popularisés par la guerre, — *en jouer* (jouer un air, c'est-à-dire se sauver), autant d'expressions concises et savoureuses, où la métaphore frappe l'image que l'ellipse met en perspective.

Selon le mot supprimé, un même verbe peut revêtir des sens très différents, dont l'écart ne sera marqué que par une différence de particule ou par la survivance d'un complément sans signification personnelle. Pourquoi *s'en mettre* veut-il dire manger, *les mettre* se sauver et *en*

mettre travailler dur ? Rétablissez là « s'en mettre plein la lampe » (c'est-à-dire l'estomac), ici « mettre les cannes » (c'est-à-dire les jambes), et en dernier « en mettre un coup », et l'énigme se trouve aussitôt résolue. Mais quel casse-tête pour les chercheurs si les clefs de ces divers assemblages étaient perdues ! N'arrive-t-on pas à exprimer des contraires avec le même mot, comme *en avoir* ou *en avoir dans le buffet,* terme laudatif qui sous-entend le courage, et *en avoir dans le ventre,* expression péjorative d'après le crime que le ventre est supposé recéler ? Bizarreries des images populaires.

L'élimination d'un nom au profit de son épithète, ou *vice versa,* ne se produit souvent que dans une expression verbale qui précise le sens. *Cinq* isolé n'a pas revêtu un sens nouveau ; le mot, au contraire, en sous-entendant doigts, est devenu métaphorique dans les ellipses : *serrer les cinq* (serrer la main), *en mettre cinq* (donner une gifle). On dit, pour « avoir faim », *avoir la dent* ou *avoir les crocs,* par ellipse de l'adjectif *aiguisé* : la métaphore est claire ; mais, pour qu'elle se produise, il faut que le verbe « avoir » régisse le mot. Une nouvelle étape serait néces-

saire pour rendre « dent » ou « crocs » synonyme parfait de « faim ».

L'histoire du langage prouve que de tout temps les négations se sont formées par ellipse de la particule ancienne, qui disparaît après avoir communiqué sa valeur primitive à un mot quelconque, destiné à l'origine à la renforcer. Le synonyme populaire de *rien*, qui signifiait à l'origine « quelque chose », est aujourd'hui *dalle*, employé exclusivement, pendant longtemps, sous la forme restrictive : *je (n')y vois que dalle,* — la dalle étant le symbole plaisant de l'objet invisible, comme la tringle de l'objet introuvable.

*
* *

Sur le terrain purement sémantique, un des caractères essentiels de tout argot, et qui le distingue des patois, c'est l'ironie, qui préside à de multiples créations. Elle revêt plusieurs aspects.

Voici d'abord les appellations plaisantes, les termes facétieux[1]. Beaucoup, créations éphé-

1. Pour les appellations plaisantes par traduction d'initiales, voir ci-après, p. 190.

mères, ne survivent pas aux circonstances accidentelles qui les ont fait naître; quelques-unes plaisent et prennent racine. Nombre de métaphores éclosent ainsi; mais souvent, entre maints essais, un seul arrive à faire fortune. La mitrailleuse a reçu, par exemple, plusieurs surnoms, qui semblent tous localisés: *machine à coudre, à découdre, à signer les permissions, secoue-paletot,* etc. Parmi les tâtonnements on a rencontré enfin le mot à succès: *machine à secouer le paletot,* qui a fait le tour des secteurs.

Il y a çà et là de jolies trouvailles : la *mitrailleuse à haricots* (cuisine roulante), les *périscopes* (yeux), les pieds *frigorifiés* (gelés), les *mies de pain mécaniques* (poux); d'autres plus gauches et qui ne sont pas nés viables, comme *remonte-moi le moral* pour désigner le vin.

Le jeu de mots a tôt fait d'arriver à la rescousse. Comme l'étymologie populaire, que nous verrons au chapitre suivant, il altère parfois la forme des mots; mais il en diffère foncièrement en ce sens qu'il est un amusement conscient de demi-lettrés, tandis que l'étymologie populaire est l'opération, inconsciente par excellence, des cerveaux illettrés.

Veut-on quelques exemples? Le peuple dit depuis longtemps *se poêler,* se tordre de rire, parce qu'il a pensé à la poêle dont le métal se tord ; mais il suffit d'écrire *poiler* (ô orthographe !) pour qu'on ne comprenne plus. Ici le riz est appelé *poudre,* d'après la poudre de riz. Du moment que le soldat combattant était le poilu, l'embusqué devait fatalement devenir l'*épilé*. On m'a signalé dans un sens analogue *assiettes plates,* désignant « tous ceux, civils ou militaires, qui ne vont pas au front, parce que les assiettes n'ont pas de poils, elles viennent souvent de Limoges, elles se serrent dans un buffet ou ailleurs, et plates parce qu'elles ne se creusent pas la tête pour être utiles à quelque chose » (*z* 26). Tant de choses dans deux petits mots! s'exclamerait M. Jourdain : voilà une langue encore plus concise que le turc de Molière. Evidemment les créateurs du terme n'y ont pas mis tant d'esprit ; mais, en le retournant sous toutes ses faces, il est facile, après coup, dans les tranchées aussi bien que dans le salon de Philaminte, de lui faire dire plus de choses qu'il n'est gros.

Le calembour se rencontre dans le mot lui-

même ou dans l'explication qu'on en donne. A côté de la *mitrailleuse à haricots,* il faut placer la *mitrailleuse à pissenlits,* sabre pacifique de l'infirmier qui soigne les malades (sujets à certaines incontinences). Les poux étant les *gaus,* ils deviennent vite « la famille Gautier ». Le féroce « bois de la Gruerie », pour désigner certaines infirmières, n'a pas besoin d'explication. A l'armée d'Orient, où combattent côte à côte des contingents de toutes les nations, les petits pois sont appelés *highlanders,* ou les highlanders *petits pois,* parce que tous les deux sont écossés (Écossais). On appelle *beurre* un « type » (entendez: un homme); ignorez-vous donc l'annonce célèbre : « le Tip remplace le beurre »? Toutes ces expressions sont localisées. D'autres jeux de mots, qui ont pour résultat d'altérer la forme des termes, seront passés en revue au chapitre suivant.

Un des moyens les plus fréquents de l'ironie, celui qui produit les effets les plus drôles, c'est de provoquer un contraste violent par la disproportion entre l'objet et sa désignation (généralement métaphorique). Une propriété, souvent un défaut de l'objet est démesurément grossi :

le nez (trop grand) devient un *coupe vent*, l'allumette une *bûche*, les cheveux (gros et durs) des *douilles*, ancien mot populaire, le macaroni *kilomètre*, la brouette *taxi*. La réduction exagérée est moins fréquente et s'accompagne presque toujours d'une autre idée, comme dans *cure-dents* (baïonnette) ou *perle* (gros obus). Le vulgaire peut être désigné par l'élégant (*escarpins*, brodequins), le dangereux par l'inoffensif (*valise diplomatique*, gros obus), le malodorant par le parfumé (*boîtes à parfum*, pieds) et, d'une façon générale, une idée quelconque par son contraire (*être cité*, être puni ; *être cafardé*, être l'objet de faveurs). C'est ainsi que l'expression populaire *être fadé*, originairement « être favorisé par les fées » (du provençal *fado*), après avoir signifié d'abord « être bien servi », a fini, par suite d'un emploi ironique répété, par vouloir dire « être mal servi, volé ». On voit que dans le langage les contraires se touchent.

Autre caractère des argots, bien défini par M. Niceforo[1] : « Tout ce qui est abstrait doit

1. Le *Génie de l'argot*, p. 81.

se matérialiser ; tout ce qui est matériel et animé doit se matérialiser davantage, se dégrader et se déprécier, en descendant d'un degré ou de plusieurs degrés. » Le ravalement le plus fréquent, dans tous les argots, est celui de l'homme à l'animal, qu'il s'agisse des parties du corps, de l'équipement, de la nourriture. Les bras sont anciennement des *abatis,* les jambes des *fumerons,* les pieds des *paturons,* puis des *panards* : ce dernier mot a désigné d'abord le pied du cheval[1]. La *crèche* s'applique à la chambre, le *harnais* à l'équipement, la *croûte des chevaux de luxe* au mess des sous-officiers. Les parties du corps peuvent aussi emprunter leur nom aux objets inanimés : le *bide,* vieux mot populaire pour « ventre », est une réduction de « bidon »; le *buffet* (plus anciennement le « coffre ») désigne le tronc ou la poitrine ; l'estomac s'appelle *lampe* ou *lampion* ; la tête a reçu toutes sortes de noms de fruits[2]. Le latin *testa* signifiait lui-même « petit pot », et *le tronc* de l'homme vient du tronc de l'arbre.

Les formations péjoratives remplissent un des

1. Ci-dessus, p. 113.
2. Ci-après, p. 151.

rayons les mieux garnis. Pour beaucoup de termes, on peut distinguer trois opérations successives : un objet (ou une série d'objets) de mauvaise qualité est désigné d'après son défaut ; l'appellation s'étend ensuite à tous les objets de même espèce, bons ou mauvais ; enfin le mot se dépouille de sa valeur péjorative et devient un synonyme parfait du mot employé par la langue courante. La première étape manque souvent : ce sont les deux dernières opérations qui sont essentiellement argotiques.

L'ironie dépréciative s'acharne sur certains objets ou sujets qui ne méritent pas toujours ses traits. Même en temps de paix la nourriture est l'objet de plaintes, plus d'une fois justifiées, du soldat : ici les mots les plus malmenés sont la viande, réputée dure (*pneu, rognure de taxis*, etc., etc.), aussi bien que le pain (*meule, pierre à affuter*, etc.) et les haricots, accusés du même défaut et qu'on a baptisés *shrapnells*, tandis qu'on apprécie toujours les bons *fayots* préparés par un « cuistot » expert. Au contraire, les pommes de terre, le café, et surtout le vin et l'eau-de-vie échappent presque complètement à de telles appellations. Il ne faut pas considérer

comme péjoratifs des mots tels que *picrate* ou *roule par terre,* qui rendent seulement hommage à la force, toujours prisée, de la boisson : aux camarades à ne point en faire abus et à ne pas transformer la « niôle » en *pousse au crime.*

Le cheval, que le cavalier aime comme un camarade, — que d'anecdotes touchantes à ce sujet ! — donne souvent, par contre, du fil à retordre à son maître, pour le pansage, le dressage, etc. Comme le soldat n'est pas toujours patient, il gronde, peste, jure, et c'est alors que jaillissent les virulents surnoms généreusement octroyés à la plus noble conquête de l'homme, tels « bourrique » (*bourrin, bourdon*)[1], *carcan* et son dérivé *carcagnat, trois-pattes, saucisson à pattes, bout de bois, cagneux*[2], *têtard* (c'est-à-dire grosse tête), voire des noms d'oiseaux et même de poisson (*canard* et *canasson, pélican, hareng,* etc.). Qui aime bien injurie bien, pourrait-on dire à l'armée.

Il faut ramener aussi à leurs justes proportions les termes qui désignent les brancardiers, *bras*

1. Ci-dessus, p. 104-106.
2. *Cogne* doit être une altération de l'ancien *cagne* (proprement : chienne, mot méridional).

cassés (c'est-à-dire paresseux), *bras de nouilles* (c'est-à-dire bras sans forces), ou les infirmiers (*infirmes*): au blessé qui attend sur le champ de bataille l'impatience est légitime, et on ne saurait s'étonner si elle s'exprime parfois en termes un peu vifs[1].

Tous les objets y passent: la chaussure, qui ne résiste pas à l'humidité des tranchées, est la *pompe* ou le *bois l'eau,* l'auto la *tinette* ou le *tacot* (proprement: mauvaise auto), la bicyclette le *clou,* la montre la *patraque,* le lit le *pucier* (c'est-à-dire rempli de puces); écrire devient *gribouiller.* Nombre de mots, comme *barbaque* (viande), *bourdon, bourrin* (cheval), ainsi que *Boche,* ont perdu, par l'usure, leur valeur péjorative originaire.

En cherchant l'énergie pour exprimer le dégoût ou la réprobation, le soldat a recours plus d'une fois au terme grossier, tel *mouscaille* (primitivement « excrément ») pour désigner la boue dans laquelle on s'empêtre, tel *gros-cul* pour stigmatiser le tabac de cantine. Mais l'argot militaire pratique aussi l'euphémisme, à travers

1. Pour les péjoratifs relatifs au paysan, à la femme, au journal, voir p. 168 à 172.

lequel peut se glisser encore l'ironie : le *cinéma* ou la *casba* évoque discrètement les maisons closes ; nous avons vu « la salamandre »[1] ; *téléphoner à Guillaume* est également synonyme d'« aller aux feuillées ». Enfin « voler », — le mot est bien gros, n'est-ce pas plutôt « chiper » ? — engendre quelques euphémismes charmants qui semblent plaider eux-mêmes les circonstances atténuantes, comme *payer le prix courant* (qui a donné un reçu ?), *secouer une chemise* (l'objet est tombé tout seul !), *emprunter* (on voulait le rendre !) et surtout le délicieux *tomber faible sur*... La chair est faible, le soldat aussi : il ne faudrait pas être tenté !

*
* *

La métaphore est le facteur le plus important parmi tous ceux qui président au renouvellement du langage ; nous l'avons déjà rencontrée mainte fois, chemin faisant. Elle débute volontiers par le rôle modeste d'un surnom ou d'une appellation plaisante.

1. Ci-dessus, p. 88.

Un objet sera désigné par le nom d'une qualité ou d'un défaut, — ou d'un autre objet possédant une qualité ou un défaut similaire. Dans la première catégorie rentrent les innombrables adjectifs substantivés[1], qui évoquent une propriété essentielle, comme *couvrante* couverture, *fendard* pantalon (c'est-à-dire fendu), *luisante* (baïonnette), *raide* (fusil), — ou une particularité accessoire, comme *graisseux* (cuisinier), *miaulant* (obus), *puant* (fromage). Ils font allusion tantôt à une qualité (*bouillante* soupe, *flambante* allumette, *sèche* cigarette), plus souvent à un défaut : *bancal* sabre, *cagneux* cheval, *panard* pied (proprement : pied tordu[2]), *souffrante* allumette, etc. Un même mot est susceptible de désigner deux objets apparentés, comme *pétoire* (fusil ou canon, qui « pètent » l'un et l'autre), — ou même très différents, surtout si la propriété peut recevoir une valeur figurée : ainsi le *baveux* signifie ici le savon, là le journal. Un même objet, suivant telle ou telle

1. Plus rarement le substantif est devenu adjectif (cf. le français « rose ») : *pèpère*, homme gros, puis gros ; *tarte*, chose laide, puis laid ; *ballot*, etc. L'adjectif peut ensuite, comme *pèpère*, devenir adverbe.

2. Ci-dessus, p. 113.

particularité, est même amené à recevoir des désignations contraires : ainsi le pantalon sera aussi bien appelé le *collant* que le *largeau*.

Deux qualités, les plus apparentes, appellent surtout la métaphore : la forme et la couleur. L'une ou l'autre similitude rapproche, grâce à l'association des idées, des objets par ailleurs très différents. L'analogie de forme a créé la *saucisse* (ballon captif allongé), les *punaises* (lentilles), la *pêche* (bombe d'avion), le *gigot* (revolver), la *raquette* ou *tortue* (grenade à manche), le *pistolet* (urinal), la *mandoline* (bassin pour malades), la *baraque*, chevron (en forme de toit), etc.[1]. La couleur a donné *boîte à cirage* (artilleur, d'après l'ancien uniforme), *pernod* (obus à fumée verte), *rouginet, rouquin, gros bleu* (vin, dont la couleur tire sur le rouge ou le bleu), etc.

Mais bien d'autres propriétés entrent en jeu. L'idée « brillant » fait appeler *phares* les yeux, comparés depuis longtemps par le peuple à de petites mires (*mirettes*). L'avion reçoit le nom de divers animaux, ailés comme lui : *bruant*,

1. Voir aussi plus haut, p. 72, les noms du casque de tranchée.

frelon, hanneton, etc.; volent aussi les balles (*abeilles*) comme les projectiles à ailettes (*tourterelles*). Le tireur perché dans un arbre a évoqué aussitôt le perroquet. La robe du prêtre a créé le *bédouin*, comme la jupe du zouave la *blanchisseuse* ou la *modiste*. Le toucher peut exprimer la vue : *piger*, regarder (primitivement : prendre). La similitude de cri ou de bruit a donné divers noms de canons, comme *aboyeur, miaulant, roquet*, etc.

Le concret sert à désigner l'abstrait. L'idée d'exagération et, par suite, de mensonge, est représentée, comme dans toutes les langues, par l'image d'enflure : *gonfler le mou* procède de la même association d'idées qu'une expression très littéraire comme « style ampoulé » ; *bourrer le crâne*, qui a eu tant de succès, est encore plus expressif : il suppose en outre une ellipse (la locution complète serait quelque chose comme « bourrer le crâne de fariboles »). L'ennui est symbolisé par la couleur noire : le *noir* équivaut aux « papillons noirs » du poète.

Quelques-unes de ces métaphores ont une énergie remarquable, comme *feuser* (c'est-à-dire fuser) ou *sauter*, faire vite ; *foire d'empoi-*

gne, vieux terme populaire pour désigner l'endroit imaginaire où un objet a été volé ; *tomber sur un bec de gaz* (par ellipse : tomber sur un bec), synonyme, assez ancien et imagé, d'échouer, dont le sens primitif, usé dans la langue courante, n'était pas moins fort ; *visser,* vocable traditionnel de caserne pour « punir », qui symbolise la fermeture inexorable de la prison, etc.

Il est plus rare qu'un objet ou un individu soit désigné par un terme abstrait : c'est une opération justiciable de la métonymie, que nous verrons bientôt. La langue populaire cherche plutôt à animer les objets inertes : ainsi le soldat appellera son sac le *fainéant.*

Certaines images sont assez complexes : toute l'armée dit *monter* aux tranchées (ou en première ligne) et *descendre* à l'arrière ou au repos. Est-ce sous l'influence de l'image du « front », qui est un sommet du corps ? Je ne crois pas que le langage populaire file aussi bien la métaphore : je suppose plutôt qu'on a voulu associer l'idée d'effort contenue dans la montée et le poste de combat, comme l'idée de détente évoquée par la descente et par le retour au repos.

Les images sont empruntées naturellement aux objets et aux faits de la vie courante. Là où le marin exprimait l'insuccès par l'échouage du navire sur un écueil, Gavroche a traduit la même idée par le heurt contre un bec de gaz. La diffusion des sports a multiplié dans le peuple, puis dans l'armée, les métaphores tirées du cyclisme, de l'automobilisme, de la boxe, comme *pneu* pour caractériser une viande coriace; *bécane* pour surnommer une mitrailleuse; *f... un coup de pompe,* se maquiller les mollets avec ses bandes; *faire un virage,* tomber d'un lit; être *souingé* (angl. *swing*), être bombardé; *uppercut,* eau-de-vie, etc. La voie de *rocade,* ligne parallèle au front, vient du jeu d'échecs, où « roquer » consiste à intervertir la place de la tour et du roi; l'expression populaire *aller à dame,* tomber, est empruntée au jeu de dames.

Le téléphone a subi divers avatars. Dans les conseils de guerre du front, des soldats sont souvent accusés d'avoir *téléphoné*: c'est un méfait qui consiste à entrer en conversation avec un tonneau plein, à l'aide d'un petit trou et d'un tuyau de caoutchouc permettant d'aspirer subrepticement le vin sans limitation de ration. Il

s'agit de toute autre chose, on l'a vu, quand on « téléphone à Guillaume »[1].

Les mots populaires d'avant-guerre ont souvent pris à l'armée un sens militaire voisin. Les noms ou surnoms de l'agent de police sont devenus ceux du gendarme qui, en temps de paix, est presque inconnu à Paris (*cogne, tige, vache*); ceux du chapeau melon se sont appliqués au casque de tranchée (*blockhaus, cloche, melon*), ceux du pardessus à la capote ou à la vareuse (*pardosse, pelure*). Le *bêcheur*, qui était le procureur de la République, devient le commissaire rapporteur au conseil de guerre; la *turne* (logement) va de soi pour le cantonnement; le *pétoire*, mauvais revolver de l'apache, s'ennoblit au sens de fusil ou canon, tout comme *sonner*[2] au sens de bombarder.

Les mots de guerre sont susceptibles eux-mêmes de revêtir un sens métaphorique. *Barbelé* (alcool), mieux encore que son devancier « fil de fer », exprime la raideur de l'eau-de-vie qui râcle la gorge. Le *crapouillot* désigne dans certains secteurs le bidon agrandi par l'explosion

1. Ci-dessus, p. 142.
2. Ci-dessus, p. 44.

d'une cartouche qu'on a fait éclater à l'intérieur: ingénieux procédé du soldat pour augmenter sa ration de « pinard ». La *fourragère* s'applique dans certains secteurs à l'avion de réglage pour les tirs d'artillerie.

L'oubli de l'image créatrice du mot, que les grammairiens ont appelé catachrèse, est le dernier acte de la formation métaphorique. Que l'objet perde la propriété qui lui a valu son nom, celui-ci, s'il est suffisamment implanté dans l'esprit, n'en subsistera pas moins. Les trous des tranchées par où l'on tire sont restés des *créneaux,* bien qu'ils aient perdu leur forme primitive d'échancrure en U (D 2). Les dragons sont demeurés jusqu'à ce jour des *citrouillards,* quoique leur ancien uniforme vert à plastron orangé soit sorti, depuis longtemps, de la mémoire.

Le mot a si bien dépouillé sa valeur originaire pour épouser complètement le nouveau sens qu'on aboutit mainte fois à des contradictions de termes qui ne sont plus senties. On peut ainsi parler d'un homme *pâle* des jambes, — lisez: malade... — quand ses jambes, en fait de pâleur, ont une blessure ou un ulcère. Une femme cor-

pulente sera dite *pèpère,* sans qu'on pense à la paternité exprimée à l'origine par le mot. Après avoir « charrié (ou cherré) daus les bégonias » on « charrie dans le camembert ». Et personne ne songera à s'étonner du cavalier qui « l'a eu sec » parce que son cheval lui a fait prendre un bain dans la rivière (L 10), tant l'expression « l'avoir sec » est devenue le succédané parfait, mais plus énergique, d' « être ennuyé ». Le *vosgien*[1] arrive, de son côté, à désigner le lard d'Amérique.

Il ne faut pas quitter la métaphore sans parler de la dérivation synonymique, qui est une caractéristique des argots. Dès qu'un mot a revêtu un sens métaphorique, tous les synonymes originaires de la nouvelle appellation sont susceptibles de recevoir le même sens. Le combat, c'est le « feu », — ce sera ensuite le *rifle*; la viande en conserve est d'abord le *singe,* puis le *gorille*; le *caporal* le *cabot,* puis le *clebs* (terme plus récent, désignant aussi le chien); le mandat le *cheval,* puis l'*ours,* nouveau nom du cheval; les souliers, des *bateaux,* puis des *péni-*

1. Voir p. 154.

ches, des *torpilleurs*, des *bateaux-mouches*; le spleen, le *cafard*, puis le *bourdon*; dormir, *en écraser*, puis *en écrabouiller*. Ainsi s'expliquent les nombreuses métaphores horticoles pour « exagérer » (charrier, jardiner, piétiner...).

L'exemple le plus remarquable est celui de la tête, qui après avoir été désignée par poire ou citron, a reçu tour à tour tous les noms de fruits, même ceux dont la forme est la plus éloignée, comme *fraise* ou *cassis*, à côté de *pêche*, *pomme*, etc. Il est difficile d'indiquer quels sont, parmi ces synonymes, ceux qui étaient en usage avant la guerre, en dehors des plus répandus: en tout cas, quiconque connaissait le sens métaphorique de « citron » ou de « poire » aurait compris sans difficulté « recevoir un *gnon* ou un *pain* (ún coup) sur la *fraise* ». Telle est précisément la raison d'être, — et l'avantage, — de la dérivation synonymique: ses créations sont intelligibles d'avance à tous ceux qui possèdent la clef de la série. En revanche, elle suppose une réflexion créatrice et une mobilité du langage inconnues l'une et l'autre aux anciens parlers populaires et spécialement aux patois, où la

métaphore n'engendre point un enchaînement synonymique.

*
* *

On range ordinairement sous les rubriques de la métonymie et de la synecdoque divers changements de sens qui reposent tous, comme la métaphore, sur l'association des idées, mais qui, au lieu d'une similitude d'image, mettent en jeu des rapports d'une autre nature.

L'association de contiguïté est une des plus fréquentes. Le contenant, dans toutes les langues, peut s'appliquer au contenu et vice-versa. La *jaffe* (soupe) arrive à désigner la gamelle, comme la *jatte* la soupe[1]. L'une des confusions les plus curieuses s'est produite entre les noms du pied et de la chaussure : les *ribouis* (chaussures) me sont signalés une fois au sens de « pied » (B 16); les *ripatons,* par contre, qui désignent anciennement les pieds en argot parisien, s'appliquent plus spécialement aux brodequins dans les tranchées ; *trottinet,* de

1. Pour ces deux mots il a pu aussi s'opérer une confusion réciproque.

même signification originaire, a ici les deux sens.

La *chech,* à l'armée d'Orient, est le couvre-nuque (adapté à la chéchia). Le même mot arrive à désigner un engin et son projectile, celui-ci d'après celui-là (*crapouillot*) ou l'inverse (*zimboum*), l'artilleur et son canon (*Julot*), la mitrailleuse et son servant (*Fritz*), le clairon et l'homme qui en joue (*biniou*) suivant l'exemple du français.

L'individu est nommé, à l'occasion, d'après le mets qu'il mange, l'objet dont il se sert habituellement ou avec lequel il est en contact constant. Les tirailleurs algériens sont dits ainsi *couscouss,* comme, depuis longtemps, les Italiens *macaronis.* L'infirmier est le *clyso* ou le *copahu,* le pharmacien le *copahu* ou le *péca* (ipéca), le dentiste le *chicot,* le soldat du train le *cambouis. Tire-fiacre* désigne la viande de cheval après le cheval lui-même, et *taxi* dénomme le saucisson de cheval, par ellipse de l'animal qui tire le taximètre. Le *portrait* est la figure (reproduite sur le portrait), le *papelard* la lettre (écrite sur le papier); le pied est dit *gruyère,* parce qu'il est censé produire du fromage par la sueur.

Un objet ou une action peut recevoir son appellation d'après le résultat qu'il produit : nous entrons dans le domaine des abstractions. De même que l'image qui crée la métaphore évoque souvent une propriété d'ordre secondaire, le résultat envisagé ici peut être aussi bien accidentel qu'essentiel. La *dingue* est la fièvre paludéenne (qui rend *dingot*, c'est-à-dire toqué), le *roulis* le train ou le tramway (qui donne le roulis), la *pirouette* la torpille aérienne (qui fait la pirouette), le *chlof* le lit (où a lieu le sommeil, *chlof*); inutile d'expliquer les *péteux* ou *musiciens* (haricots), qui ne datent pas d'hier. On arrive ainsi à désigner des objets ou des individus par des termes très abstraits : la « course à la mort » est la médaille militaire, parce qu'il faut courir à la mort pour l'obtenir; l'adjudant, qui fait des excès de zèle, devient l' « excès de zèle » personnifié.

L'objet peut tirer son nom de son pays d'origine, ou du pays où il est communément en usage. Le *vosgien* s'applique au lard, soit qu'il vienne des Vosges, soit qu'on l'y consomme fréquemment, soit enfin que le lard vosgien soit réputé de qualité supérieure. Le *lingue* (couteau),

anciennement *lingre*, était à l'origine le couteau de Langres. Le français a beaucoup de formations de ce genre (baïonnette, cachemire, indienne, etc.).

Les verbes sont sujets au même phénomène. *Balancer* (puis *ballotter*) arrive au sens de jeter, parce qu'on balance le bras avant de lancer un objet au loin : ici la cause est prise pour l'effet. Le contraire se produit lorsqu'on dit *refroidir* pour tuer, *se tordre* ou *se bidonner* (proprement : se tenir le ventre) pour « rire ». Il y a lieu d'hésiter pour *descendre*, tuer, car on peut tuer l'homme debout, ou le jeter préalablement à terre. Une transposition curieuse du sujet actif au sujet passif s'observe dans *renifler*, puer : l'homme (ou la chose) qui sent mauvais fait renifler le passant. Le cavalier qui tombe « ramasse un crottin » (ou un bouchon[1]) : résultat accidentel, plaisamment supposé, pour désigner le fait principal.

Ne quittons pas les verbes sans dire un mot des verbes neutres qui deviennent actifs. Le fait est fréquent dans le Midi, où on dit en français,

1. Comme le cycliste « ramasse la pelle ».

d'après le patois, « se bouger », « tomber quelque chose ». Il est ici restreint à quelques mots, où la transformation est due à l'ellipse du verbe « faire ». Le processus est évident pour les verbes signifiant « mourir » qui passent au sens de tuer, comme *claboter* et surtout *disparaître*. Il faut expliquer de même l'expression populaire *filer* (ou refiler) quelque chose, au sens de « donner » : en français « passer », devenu synonyme du précédent (valeur de l'ancien « bailler ») a suivi le même chemin.

Signalons enfin les dérivés verbaux, moins nombreux que les adjectifs substantivés. Les appellations de la cuisine et du cuisinier ont été tirées à plusieurs reprises du verbe « cuire », depuis le latin *coquina*. La dérivation argotique a créé jadis *cuistot* et *cuistance*, anciens mots de caserne, employés également par les gens de maison. Dans certains secteurs on a créé *cuisot* (cuisinier), ailleurs *roustance* (cuisine), mot ironique d'après « roustir », brûler. Les substantifs verbaux, réduits au radical du verbe, sont souvent très énergiques et ne se séparent guère de la locution qui leur a donné naissance : tels « avoir du *cran* », un des meilleurs mots de la

guerre (dérivé de « crâner »), « attraper la *crève* », beaucoup plus ancien, et la « foire d'*empoigne* », déjà citée[1].

*
* *

Les noms propres méritent d'être traités à part.

Beaucoup de noms propres servent à créer des noms communs. Un prénom peut s'appliquer à une catégorie d'hommes déterminée : *Jean le Gouin* désigne le marin[2], *Julot* l'artilleur du canon de 75, *Fritz* le canonnier ou la mitrailleuse allemande, et plus généralement le soldat allemand. De l'homme, on l'a vu, on passe à l'engin qu'il manie.

Mais, si l'on peut expliquer ainsi *fritz*, mitrailleuse allemande, et *julot*, canon de 75 (celui-ci a peut-être suivi la voie inverse), on ne saurait rendre compte de la même manière des nombreux prénoms féminins qui désignent le canon, le fusil ou la baïonnette dans l'argot militaire des armées françaises ou étrangères[3]. C'est en

1. P. 145-146.
2. Ci-après, p. 227.
3. Ci-dessus, p. 96.

réalité une conception inconsciente et animiste du soldat, qui octroie une individualité, voire une certaine vie au fusil, et surtout au canon, qui consomme, s'use et meurt comme un animal. L'engin est son défenseur, à l'instar du navire, que le marin fait solennellement baptiser, et qui protège son équipage contre les flots. Les canons ont reçu des noms propres, eux aussi, pendant la guerre, — prénoms rappelant une femme aimée, ou appellation guerrière comme « Terreur des Boches », « Jupiter », « La Revanche » ; les avions, ces vaisseaux de l'air, ont subi la même loi, et l'autorité militaire a régularisé, au début de 1917, les désignations par escadrille.

Le champ des prénoms est d'ailleurs plus vaste : à côté d'*oscar* fusil, de *joséphine* baïonnette (et de la plus célèbre *rosalie*, créée par Théodore Botrel [1]), nous trouvons encore *marguerite* femme (prénom généralisé), *bénard* (altération de Bernard) pantalon, *dominique* (terme de marine) boîte qui contient la paie de l'équipage, *marie-jeanne* bidon (variante de dame-jeanne) : plusieurs de ces mots doivent leur ori-

1. Ci-dessus, p. 95.

gine à des circonstances qui nous échappent, à des anecdotes dont le souvenir n'a pas été conservé. Certains sont dus au hasard de l'altération et du jeu de mots, comme *azor*, havresac, déformation d'*as* [de carreau], ou « la famille Gautier », amplification de *gau*, pou.

D'autres rappellent un personnage fameux, l'ancien dompteur Bidel (*bidel*, capitaine d'armes, terme de marine), ou l'abatteur de chevaux Macquard resté légendaire à Paris (*macquard*, cheval... bon à aller chez Macquard).

Les firmes connues par leur publicité, — c'est là un phénomène récent, — ont donné lieu à diverses créations : *bibendum* et *bergougnan* (deux marques de pneumatiques), viande dure ; *pernod* (ancienne marque d'absinthe), obus à fumée verte ; *caïffa* (marque de café), chasseur d'Afrique ; *lion noir* (marque de cirage), Sénégalais ; *star* (marque de rasoir), rasoir. La métaphore, on le voit, arrive souvent à la rescousse.

Enfin des noms de peuples sont susceptibles d'évoquer certains mots ou autres objets : *bulgares* (haricots), *jambe de Boche* (porc conservé), etc.

A un autre point de vue, on observera com-

ment le langage populaire forme ou déforme les noms des peuples, qui, pour les combattants, sont synthétisés par les soldats.

L'Allemand est le *Boche*, mot de l'arrière [1] ; le soldat allemand est généralement *Fritz*, parfois le *Pointu*, d'après son casque ; l'artilleur allemand est appelé aussi tantôt *Michel* (S 8), tantôt *Ernest* (T 3), tantôt *Otto* (α 17, juin 1915, Artois), d'après d'autres prénoms également répandus parmi nos adversaires. Les Anglais sont les *Angliches*, ancien mot populaire (de l'anglais *english*), les *Tommies*, terme mis en circulation par les journaux, ou les *Kakis*, création nouvelle d'après la couleur des uniformes britanniques. Les Russes sont dits *Rousskis*, *Russkis* ou *Rousses* par les soldats qui ont été en contact avec eux (Orient, Champagne, camps d'Allemagne), sur le modèle du mot « Russe » en langue russe. Les Bulgares sont les *Bubuls* (altération du mot français), les *Bougres* (nom médiéval remis en honneur par les journaux) ou les *Boulg'*, abréviation du mot prononcé à l'orientale. Les Serbes sont les *Serbos* (comme

1. Ci-dessus, p. 52 et suiv.

les Grecs les *Grécos*), ou les *Dobros* d'après un mot serbe, *dobro*, bon, qui revient fréquemment dans la conversation. Aux Italiens on a conservé le traditionnel *Macaroni* (prononcé parfois en Orient *macarone* à l'italienne), à côté de l'abréviation *Talien*, d'origine serbe.

Le peuple parisien a abrégé depuis longtemps « Arbicot », déformation d' « Arabe », en *Bicots* (fils des anciens *Arbis*), dénomination sous laquelle sont englobés non seulement les Arabes et Berbères de l'Afrique du Nord, mais parfois aussi les Sénégalais. On les appelle également *Sidis*, terme populaire avant la guerre, et qui désignait surtout les marchands ambulants de tapis et cacahouètes (on sait que *sidi*, en arabe, correspond à peu près à « Monsieur »). L'agilité des Annamites les a fait surnommer *Chats*, la couleur des Soudanais, *Cirages* ou *Lions Noirs*. Les Sénégalais sont dits aussi *Toumanés*, d'après un prénon indigène.

Voici enfin les noms des lieux. Rien n'est plus symptomatique, pour confronter la mentalité des deux armées, des deux races, que d'opposer les noms donnés par les Allemands et par nos soldats aux endroits près desquels se sont livrés

des combats acharnés. Les appellations allemandes, c'est le Vallon des Morts, le Bois des Veuves, et bien d'autres qui évoquent le romantisme macabre des ballades de Bürger. Notre esprit est plus gai, plus gaulois : il voit ici les « tranchées des Satyres » ; il surnomma un hôpital parisien la Bouteille de champagne, parce qu'il hébergea confortablement les évacués de la grande offensive champenoise. Il ne faudrait cependant pas exagérer l'opposition. Nos soldats ont désigné aussi à Verdun leur « Ravin de la Mort », officiellement Ravin de la Passerelle (au sud de la cote 304, D 12).

Le jeu de mots arrive vite sur les lèvres des nôtres. Rencontrent-ils, en Alsace, des noms aux consonances rauques et insolites, rebelles à la prononciation, ils auront tôt fait de leur tailler un vêtement à la française. Ainsi le fameux *Hartmannsweiler* est devenu, dans la bouche des soldats qui l'ont conquis et défendu, l'*Armand Fallières*. Notre moderne Polybe, qui trouva l'appellation jolie, mais un peu familière, en fit le Vieil Armand.

Les appellations de forêts les plus expressives, comme le « Bois en hache », la « Brosse à dents »,

la « Main de Massiges », ont été forgées par les officiers du service topographique, car « l'analogie de formes qui a créé ces noms n'existe que pour le cartographe ou l'aviateur » (C10). Ces désignations, rendues à juste titre populaires par les communiqués, ne sont pas adoptées, en général, par les soldats. Toutefois les groupes des canevas de tir, officiers et dessinateurs chargés de la préparation des cartes, ont parfois emprunté des noms en usage dans les secteurs, comme bois vert, bois noir, bois touffu, seules caractéristiques appréciables pour l'observateur placé au ras du sol. Bois ou ravins ont aussi reçu du commandement des appellations destinées à commémorer des actes d'héroïsme.

Quels qu'ils soient, aviateurs, cartographes ou simples « poilus » ont eu, comme tous ceux de leur race, le sens du pittoresque, du détail précis et vu, de la ligne et de la silhouette. Ils ont refait à leur façon la nomenclature géographique d'une partie de la « doulce France », dont ils ont disputé chaque pouce de terrain. Nos premiers ancêtres n'ont pas agi autrement quand ils donnèrent leurs noms à nos rivières et à nos montagnes ; et, si le sens de la plupart de ces

mots s'est effacé au cours de l'histoire, le savant a souvent eu la joie de les retrouver à la lueur de l'étymologie.

*
* *

Cette rapide exploration à travers les sens des mots peut-elle conduire à une vue d'ensemble plus haute ? Du langage parlé à l'armée, et dont les changements sémantiques dévoilent les ressorts les plus intimes, se dégage-t-il des conclusions qui mettent en relief la mentalité du soldat ? Un peu de psychologie n'est pas interdite entre deux pages de linguistique.

Sujet attrayant, mais singulièrement délicat. Si l'on ne veut pas perdre pied et s'égarer dans les nuages, il est prudent de s'en tenir à certaines constatations précises, comme celles que nous avons faites à propos de la nourriture [1].

D'une façon générale, à la guerre, et surtout dans une guerre aussi longue, où les périodes d'immobilité et d'attente l'emportent de beaucoup sur les combats, les questions matérielles tiennent une importance considérable dans la

1. P. 139.

vie militaire. Il faut avoir été privé d'une foule de petites commodités ou de ressources primordiales pour les apprécier à leur juste valeur. L'alpiniste harassé, qui a passé une nuit ou deux à la belle étoile et qui s'est contenté de provisions froides mangées sur le pouce, comprend à son retour, autrement que le citadin invétéré, ce que représentent un bon lit et un bon repas. Que dire alors du soldat, habitué à ses aises, sinon au confort, dans la vie civile, et qui vit pendant des semaines, des mois, des années, dans la boue, la pluie, le froid, la neige, sous la menace perpétuelle du bombardement ? Voilà qui permet de comprendre la joie de se désaltérer et de faire bonne chère, l'importance accordée au « pinard », à la « niôle » qui remonte, au « perlot » (tabac) qui tue l'ennui ; voilà qui permet d'excuser certains excès chez ceux qui connaissent la faim et la vraie soif, inconnues au civil, l'angoisse de ne pas boire et de ne pas manger, quand les tirs de barrage arrêtent le ravitaillement.

Les petites joies comme les récriminations des combattants sont inscrites sur certains mots qui font image. Le *sourire*, qui dénomme le vaguemestre, est un des plus beaux mots que je

sache : il évoque, avec le porteur du courrier impatiemment attendu, le sourire du foyer et des êtres chers pour lesquels on endure tant de souffrances, et aussi, — pourquoi pas ? — le *renfort* (mandat) qui contribue à soutenir le moral du soldat. Un physique déprimé ne saurait donner le « cran » ; et c'est à juste titre que le vin, voire l'eau-de-vie (pourtant traîtresse), est appelé le *moral,* car, pour l'instant du moins, l'un comme l'autre donne un coup de fouet au corps, et à l'âme par ricochet. Ce n'est pas non plus un hasard si le mot le plus fréquemment cité est un des noms du tabac (*perlot*). En revanche nous avons vu [1] quels mets étaient l'objet des principales critiques. Le soldat français est raisonneur, frondeur, et ce n'est pas pour rien que les héros d'Austerlitz et de la Moskowa ont été immortalisés sous le nom de *grognards*. Le soldat qui ne grognerait pas ne serait pas le soldat français.

L'ironie, qu'on rencontre à chaque pas dans l'argot de la guerre, a sa valeur psychologique. M. Henri Mercier, qui a étudié l'argot militaire

1. P. 139.

de la Suisse romande depuis 1914, au cours des périodes de mobilisation par lesquelles ont passé les divers contingents, l'a noté avec beaucoup de précision :

« C'est un symptôme très curieux de « voir celui-ci [le soldat] « blaguer » tout ce qui l'entoure, pour se cacher à lui-même l'indicible mélancolie qui l'étreint et dont il ne veut à aucun prix être la victime. Le fait est qu'il trouve dans cette « blague » un précieux stimulant qui lui permet de trouver moins pénibles les fatigues de la marche, ou moins fastidieux l'accomplissement du service... Pour donner le change, la plupart prennent alors les choses « à la blague ». Tel qui aurait envie de pleurer prend des airs de rodomont et lance des galéjades à rendre jaloux un Tarasconais [1]. »

S'il en est ainsi dans une armée mobilisée en temps de paix, l'ironie chez le combattant, exposé aux pires dangers et aux pires souffrances, devient un véritable héroïsme, l'héroïsme du langage, mais un héroïsme souriant et français, l'héroïsme

1. *Aus Leben und Sprache des Schweizer Soldaten,* publication bilingue de la Société suisse des traditions populaires, Bâle, 1916, pp. 67 et 66.

qui se plaisante et qui veut se nier. Cette bonne humeur, stimulant plus sûr et plus durable que le « *pinard* » ou la « *niôle* », apparaît à chaque tournant du chemin. Sont-ce des troupes démoralisées qui auraient nommé *gugusse* le canon, *cure-dents* la baïonnette ou *seaux hygiéniques* les énormes « marmites » des obusiers ennemis? Les hommes qui ont nommé le combat un *casse-croûte,* ou qui ont eu le courage de plaisanter sur le supplice horrible des pieds gelés, baptisés pieds *frigorifiés,* appartiennent bien au pays de Cyrano. C'est dans l'enfer de Verdun, au printemps de 1916, qu'a été lancée la *mitrailleuse à haricots* (B 3). Ceux-là sont les mots héroïques, qui ont leur panache rouge, et qui laissent bien loin derrière eux les soi-disant « mots historiques » souvent créés de toutes pièces par un chroniqueur ingénieux.

Le soldat affecte de mépriser la femme : il pense avant tout aux femmes peu recommandables qui ont toujours suivi les armées, et il y a beaucoup de pose verbale, — pour la galerie des camarades, — dans ces appellations : c'est souvent le plus sentimental qui, pour paraître dédaigneux, emploiera les rudes vocables de *grognasse,*

moukère, poupée ou *rombière.* Les mœurs faciles de certaines infirmières les ont fait surnommer *toupies, marquises*[1], etc., et le sophisme de la généralisation, bien connu des philosophes, est venu à la rescousse.

De tout temps se sont produites des frictions entre le soldat en campagne et le paysan, qui reçoit les sobriquets savoureux de *croquegi* (altération de « croquant »), *écrase-mottes, pedzouille*[2], *terreux, vire-bouse.* Celui-là accuse celui-ci de l'exploiter et celui-ci riposte que le soldat est pillard. Les griefs réciproques peuvent être vrais dans certains cas, mais il ne faut pas conclure, une fois de plus, du particulier au général.

Il est incontestable que la guerre développe chez le combattant le besoin d'appropriation : on rencontre, dans la zone des armées, tant de choses sans maître ! et puis ne faut-il pas manger, boire et se chauffer à tout prix, — voire sans prix ? Voilà pourquoi les synonymes de

1. Ce mot ne doit pas donner l'illusion d'un compliment : c'est l'amplification de l'ancien *marque,* courtisane (d'après la marque légale que portaient les courtisanes au moyen âge). On a vu *bois de la Gruerie* (p. 136); P. N. est une abréviation encore plus verte ; d'autres sont plus aimables (voir p. 193).

2. Ancienne altération du provençal *pezouil,* pou.

« dérober » sont aussi nombreux. Aux euphémismes cités plus haut[1], ajoutons quelques termes énergiques comme *se faire les crochets* (sur...), *se casser les poignets* (sur...), prendre à la *foire d'empoigne*, terme ancien, *razzier*, bien militaire, *rouper* (plus anciennement « roupiner »), *étouffer, ratatiner, balayer*... Il y a les mots vantards ou brutaux, ceux qui cherchent à se cacher (*étouffer*), comme aussi ceux qui excusent (*emprunter, tomber faible sur*...), ou qui atténuent (*chaparder, chipoter*) : tout un petit coin curieux de psychologie militaire.

Entre gendarmes et soldats les rapports sont souvent tendus. Le rôle de Pandore est particulièrement ingrat en temps de guerre, qu'il s'agisse de vérifier les papiers, de faire attendre le permissionnaire impatient, de mettre fin à une ripaille trop bruyante, d'arrêter des délinquants et des retardataires coupables parfois de peccadilles. Puis le gendarme, qui a autorité sur le soldat, garde vis-à-vis de celui-ci l'infériorité du non-combattant. Et le soldat se venge, bien bénévolement somme toute, en décochant les épithètes

1. P. 142.

virulentes et souvent savoureuses qui soulagent sa mauvaise humeur : *bourres* (c'est-à-dire qui bourrent de coups de poing), *bourriques*, *charpentiers de Poincaré*, *enfants de chœur de Deibler*, *hirondelles de potence*, sans compter tous les sobriquets parisiens des agents de police (*cognes*, *tiges*, *vaches*...) et quelques appellations moins courroucées et plus ironiques, comme *guignols* ou *collégiens*.

Ce qui caractérise enfin et surtout le soldat français de la guerre actuelle, c'est son antipathie foncière à l'égard des vantards, des menteurs, de tous ceux qu'il a si joliment baptisés les « bourreurs de crâne ». Aucune langue n'est aussi riche en synonymes pour étiqueter toutes les nuances, qui vont de l'exagération et de la vantardise à la tromperie : *abîmer*, *attiger*, *charrier*, *cherrer*, et leurs variantes, *écorcher*, *égratigner*, *bourrer le crâne*, *gonfler le mou*, *baver dans les fils de fer*, *jardiner*, *piétiner la bordure*, et tant d'autres qu'on trouvera au Vocabulaire. Parmi les « bourreurs de crâne », les journaux figurent en première ligne, quoique le « poilu » les réclame, les attende avec impatience et se jette sur leurs nouvelles : le journal,

qui était déjà le *canard* à Paris, est appelé plus rudement le *menteur*, parfois le *baveux* ; ses informations sont des *bobards* (blagues). Rien d'étonnant, par suite, si le « Bulletin des Armées » a été appelé familièrement le *Petit menteur* ou le *Journal de Suzette*.

Remarquons enfin que le langage du soldat ne contient aucun terme d'injure ou d'insulte vis-à-vis de l'ennemi [1] : les combattants se respectent entre eux. La haine se porte sur les dirigeants adverses, et avant tout sur le kaiser [2].

1. Même comme plaisanterie on ne peut relever que *jambe de boche* (viande de porc) : encore est-ce un mot localisé, qui ne fut usité qu'au début de la guerre.

2. Comme l'atteste l'expression « téléphoner à Guillaume » (p. 142) et « papier pour écrire à Guillaume » (Voir au Vocabulaire, à *Guillaume*).

CHAPITRE VI

LES CHANGEMENTS DE FORME
ALTÉRATIONS
ET ABRÉVIATIONS DE MOTS

Les changements dans la forme des mots revêtent une importance particulière en argot, où l'altération, plus ou moins consciente, est un des faits caractéristiques.

Une première série de ces transformations est commune à tous les parlers : c'est l'étymologie populaire, assez mal désignée, car le nom pourrait faire croire qu'il s'agit d'une opération consciente de l'esprit. C'est au contraire la forme la plus spontanée de l'attraction homonymique, par laquelle un mot isolé est rattaché, à l'aide d'une déformation plus ou moins grande, à tel ou tel mot plus connu dont la forme est voisine,

sinon le sens. A l'armée apparaît ce phénomène, surtout, comme nous l'avons déjà noté, parmi les contingents ruraux peu ou point lettrés. Parmi les contingents urbains ou d'un niveau intellectuel supérieur, l'opération devient consciente et relève du jeu de mots : il est parfois difficile de tracer une ligne de démarcation entre les deux groupes.

Dans certains cas, on ne peut concevoir aucun doute : ce sont de véritables « étymologies populaires » inconscientes que *barbouillé* pour (fil de fer) barbelé, *opérer* pour repérer, *secouade* pour escouade. La double valeur d'*ours*, « prison » et « cheval », est due à l'altération indépendante, là de *houste* (abrégé de *houstau*), ici de l'anglais *horse*. Les mots dialectaux ou argotiques subissent un sort analogue : le sarthois *bourdin*[1] est devenu *bourdon, blase* (nez) est le plus ancien *blair* influencé par *nase* (même sens), *grignolet* (pain) est le traditionnel *brignolet* qui a fait penser à « grignoter ». Le passage de *haut-de-vase,* qui n'était plus compris, à *hovas* suppose quelques connaissances géographiques.

1. Ci-dessus, p. 106.

Il est difficile de savoir si *mine à faire peur* ou *mine de chemin de fer* pour *minenwerfer* ne sont pas des jeux de mots : toutefois la première expression vient d'un contingent rural où l'on a noté aussi *opérer* pour repérer (219e d'infanterie, Vendéens, L 12) ; le second a été entendu en Artois en 1915 (α 17). Quant aux *terribles toriaux* (territoriaux), il est possible que cette amusante altération soit venue d'abord inconsciemment sur les lèvres de quelques illettrés, mais elle a été propagée avec la pleine connaissance du calembour; on a dit ensuite les *terribles*, par abréviation, ou, par nouveau changement, les *terribles taureaux*. Cette double altération successive est bien dans l'ordre du langage populaire, qui tend d'abord à expliquer une partie d'un mot, quitte à éclaircir plus tard le résidu : le *laudanum*, dans le peuple, est d'abord et généralement devenu l'*eau d'anum*, bien qu' « anum » n'eût aucun sens; ce n'est qu'ensuite et sporadiquement que l'on a dit *l'eau d'ânon*.

Purement inconscientes, et ceci sans exceptions, les altérations qui dérivent du libre jeu des lois phonétiques, et auxquelles l'écriture et la tradi-

tion font obstacle dans les langues littéraires. La consonne sonore devenue finale tend à s'assourdir comme au moyen âge : le passage de *piv(e)* (vin) à *pif,* donné par un correspondant (B 9), est exactement le même phénomène que le changement du latin *brev(e)* en *bref.* Fait analogue quand la sonore se trouve en contact avec une consonne sourde : c'est ainsi que *griveton,* soldat, dérivé du vieux mot de jargon *grive,* guerre, est devenu *grifton,* qu'on écrit *griffeton* parce qu'on a cru y voir la « griffe ».

Une abréviation intéressante est celle de *grelots* en *groles,* dans l'expression métaphorique « avoir les grelots (ou : les groles) », avoir peur. Par l'amputation de la dernière syllabe[1], l'*e* muet devenait tonique, ce qui est impossible en français, quoi qu'en disent certains phonéticiens : le peuple de Paris nous en administre la preuve, puisqu'il change en *o* le premier *e* muet de l'imprononçable *grele.* Il est remarquable que la voyelle de remplacement, qui doit être le son le plus voisin, soit un *o* et non un *eu* ouvert. Il est vrai que l'*o* bref ouvert parisien est voisin

1. Voir p. 187.

de l'*eu* ouvert : nos oreilles ne s'en rendent pas compte, tant par l'accoutumance que par l'association d'idées entre le son et la lettre ; mais les étrangers entendent « joli », « poli », à peu près comme *jeuh*, *peuli* [1]. Le hasard a amené ce *grole* (masculin) à une rencontre avec *grole* (féminin), mot de la région lyonnaise désignant la chaussure et que la guerre a répandu dans l'armée : la prononciation primitive est *grôle*, mais pour certains contingents les deux mots sont de parfaits homonymes (G 10). Le peuple parisien a gardé nettement la conscience que *grole* (masculin) est l'abrégé de « grelot ».

Les altérations morphologiques ne laissent pas d'être assez variées. Le pluriel *bonhommes* (soldats) a été popularisé par les écrivains de la guerre ; il est bien dans la tradition de la langue, où « bonshommes » constitue une survivance archaïque : dès qu'un composé est agglutiné au point de donner l'impression d'un mot simple, nettement distinct de ses éléments, il constitue une unité que le langage ne saurait plus dissocier.

1. Voir un autre exemple, p. 133 (*lopé*).

Beaucoup de patois, à l'exemple du français qui disait jadis « un châtel, des châteaux » comme « un cheval, des chevaux », ont refait le singulier des noms sur le modèle du pluriel, ou *vice versa* : c'est encore un fait inconscient, conforme aux tendances naturelles du langage qui aspire à la simplification des formes. Mais les quelques formations de ce genre que nous rencontrons ici sont, — on nous l'indique d'ailleurs (C 6). — des créations plaisantes[1]. On a dit un *boyal* pour « un boyau », sur le modèle de « cheval, chevaux », mais le mot, comme quelques autres analogues, n'a pas vécu, tant il heurtait la conscience linguistique. Au contraire *costal* a eu quelque succès, car le mot, importé de Provence, n'est pas aussi profondément acclimaté parmi la flore indigène. Il faut expliquer de même la variante *matal*, qui nous est donnée à côté de *matau* ou *matot*, abréviation de « matelot ».

J'ai signalé ailleurs[2] comment les contractions phonétiques pouvaient provoquer des per-

1. Tout au plus pourrait-on admettre qu'on a généralisé la bévue d'un illettré qui aurait prêté à rire : encore les patois agissent-ils plutôt en sens inverse en disant un *chevau* et non un *boyal*.
2. *La langue française d'aujourd'hui*, p. 44.

turbations dans la conjugaison, comment « décolleter », par exemple, prononcé *décolter*, avait amené un présent « je me décolte » jusque dans la bonne société. Nous avons ici quelques formations populaires du même genre : *becqueter*, manger, *piqueter*, boire (d'où *piqueton*, vin) et se *manier*, se remuer, qu'il faut bien écrire *becter*, *picter*, *magner*, puisqu'ils se conjuguent : *je becte*, *je picte* ou *magne-toi*. Contraction du mot dans le premier cas et, dans le second, absorption de l'*i* en hiatus qui a produit un *n* mouillé [1] : autant de phénomènes dont on peut trouver l'exacte contre partie dans le français primitif, quand on a dit « je parle » au lieu de « je parole », sur le modèle du pluriel « parlons » et de l'infinitif « parler ». L'analogie tend sans cesse à unifier les formes que la phonétique a séparées.

*
* *

Les altérations proprement argotiques se présentent au contraire comme des déformations

1. Ce dernier fait s'est produit pour *niôle* : c'est pourquoi on écrit généralement *gnôle*.

conscientes dans leur tendance générale, sinon dans le choix des moyens. Elles se présentent sous plusieurs aspects.

Tantôt le mot est allongé à l'aide d'une finale qui, différant en ceci des suffixes ordinaires, n'ajoute aucune valeur nouvelle au sens. Assez anciens *canasson*, cheval (tiré de « canard »), *civelot*, civil (terme de caserne), *ciboulot*, tête (de « ciboule »), *galetose*, gamelle (de « galette ») ; plus récents *filocher*, de « filer » au sens « passer, donner », *lattoche*, chaussure (de « latte », qui a depuis longtemps le même sens), *pékenot*, civil (de l'ancien « pékin »), *Gréco*, *Serbo*, etc.

L'allongement revêt parfois le caractère d'une amplification. On connaît l'expression française « être pris sans vert », d'après une ancienne solennité locale (ou peut-être un jeu) où chacun devait arborer un rameau de verdure. Le peuple l'a abrégée en : « être vert ». On dit aujourd'hui à l'armée (et à Paris) « être verdure ».

Plus souvent la finale du mot est amputée et remplacée par une autre terminaison. Ces transformations, avec le temps, deviennent de plus en plus violentes ; la résection remonte de place en

place, comme sur le bras d'un blessé menacé de gangrène : ainsi « fromage » est devenu tour à tour *fromegi*, peu altéré, *frometon* encore reconnaissable, et *frogome* qui ne conserve plus que sa première syllabe. Les exemples ne manquent pas : *al(le)broque* allumette, *boscot* bossu (ancien), *curetot* curé, *fantoche* fantaisie, *fusinguette* jambe (de « fuseau »), *pacson* (ancien) et *paquebust* (plus récent) paquet, *tranchemar* et *tranchecaille* tranchée.

Quelques finales sont particulièrement en faveur, comme *oche*, *ot* ou *o* (*musico*, musicien...) et *mar*, qui eut une grande vogue dans le courant du XIXe siècle (*épicemar*, épicier). — Le *-gi* de *fromegi* (où le *g* était dû à « fromage ») se retrouve dans l'altération *croquegi* (de « croquant »). C'est par une semblable analogie que s'est formé en français le suffixe *-erie* d'après les mots à radical terminé par *er* : on a coupé bouch-erie au lieu de boucher-ie, et on a formé ainsi gendarm-erie (et le peuple *mair-erie*, *pharmac-erie*). — *Chassebi*, chasseur, était primitivement *chassebif* (A 1) et ne désignait que les chasseurs à pied : le mot est formé des deux abréviations *chass'*,

biff', de « chasseur » et *biffin* (fantassin) ; par analogie la finale *bi* a formé *cagibi,* abri de tranchée (d'après « cage »)[1].

Il importe de connaître la valeur primitive du mot, si l'on ne veut pas s'exposer à des erreurs. *Artiflot* est synonyme d'artilleur, et cependant il n'est pas la déformation de ce mot, mais bien celle d' « artificier », car il désignait encore en 1899 dans l'artillerie le grade d'artificier (W 1). La terminaison de *burlingue*, bureau, provient de *carlingue,* ancien terme de marine, puis cage de l'avion. *Cibiche,* cigarette, mot ancien, a provoqué *chocolbiche,* chocolat, plus récent : l'histoire de cette finale reste à écrire.

Au cours des altérations, le mot tombe fréquemment dans une attraction homonymique. J'ai montré ailleurs [2] comment les argots franco-provençaux, lorsqu'ils ont altéré « bouche », ont donné dans « boucle », « boule » ou « bourre ». C'est ainsi que, dans le peuple, « culotte » est devenue *culbute,* et, à la caserne, « adjudant » *adjupète* (sous l'influence de « péter »), tandis

1. Le mot existait avant la guerre, dans l'argot des couturiers, pour désigner la pièce où attendent les mannequins (D 2).
2. *Les argots franco-provençaux*, p. 77.

que « caporal » abrégé n'a pas pu rester « capo » mais a été attiré par *cabot,* chien, et a subi parfois une nouvelle attraction (*nabot*). *Civelot* devient chez quelques-uns *ciblot* ; « mûr », ivre, a passé à *muraille,* bien qu'il n'y ait, dans les deux cas, aucun rapport de sens. La parenté sémantique, on le voit, si elle peut favoriser l'attraction, n'en est pas la condition indispensable : la forme prime le sens.

Beaucoup de termes bizarres s'éclairent à la lueur de ce principe. *Chambouler,* c'est « chambarder » influencé par rouler ; *se dégrouiller,* « se débrouiller » contaminé par « grouiller » ; *capiston,* « capitaine » avec la contagion de « piston ». Les déformations de « capitaine » sont intéressantes et constituent la contre-partie, sur le terrain de la forme, des dérivations par rayonnement et par enchaînement si clairement mises en lumière par Arsène Darmesteter. D'un côté, « capitaine » altéré en *capiston* (terme traditionnel de caserne) est réduit à *piston* : le mot influençant a fini par éliminer l'influencé après avoir revêtu son sens ; avec changement de suffixe, *piston* devient à son tour *pistard,* à allure péjorative. D'autre part « capitaine » peut être

raccourci en *pitaine,* terme des écoles militaires. En sens contraire, la finale une fois coupée, le mot, en Afrique, rencontre une homonymie arabe, et nous avons ainsi *cabir* (d'après *kbir,* grand).

La contamination, — ainsi désigne-t-on le croisement des mots, — est une explication commode, mais qu'on ne doit accepter qu'à bon escient lorsque la certitude s'impose. Gardons-nous d'en abuser, à l'instar de certains linguistes allemands qui en ont fait le *deus ex machinâ* de toutes les étymologies difficiles ; des savants de valeur, comme M. Meyer-Lübke, n'ont pas toujours échappé à sa tentation. Allons-nous expliquer, par exemple, *morbac,* pou de corps, par *morpion* + *barbaque,* suivant la formule allemande ? Il suffit de rappeler que l'ancienne forme du mot est *morbec,* pour que l'hypothèse s'écroule et qu'il en surgisse une autre, « mords-bec ». — D'autres éléments peuvent aussi entrer en jeu. Dira-t-on que *boulonner,* travailler, représente *boulot,* travail, influencé par « boulon » ? Cela ne suffit pas : il faut montrer en outre que la dérivation normale, *bouloter,* était ici im-

possible, car ce mot, qui préexistait, avait déjà pris la place avec le sens « manger »[1].

*
* *

L'abréviation, ou amputation d'une ou de plusieurs syllabes, affecte le début ou la fin du mot.

Le premier cas est le moins fréquent. On peut citer cependant les mots populaires *gnon*, coup, issue d' « oignon » (d'après la tumeur causée par le coup : comparer « marron » et « bleu »), *Bicot* (*Arbicot*, altération d' « Arabe »), *Boche* issu d'*Al(le)boche* comme on l'a vu[2], certaines altérations de « capitaine » (*pitaine*, *piston*, *pistard*) et *phonard*, téléphoniste. La voyelle initiale, comme le montrent les trois premiers mots, facilite l'aphérèse ; *piston*, nous venons de le voir, procède d'une attraction homonymique. Quant à *phonard*, je ne pense pas que le mot ait été influencé par les dérivés de la racine « phon- », dont aucun n'est connu du peuple (phonétique, phonation, etc.) ; mais il est remar-

1. De même à côté de chemisière, chocolatière, etc., on dit « bonbonneuse », ouvrière en bonbons, parce que « bonbonnière » était préalablement retenu par un autre sens.
2. P. 56.

quable que la langue courante anglo-américaine (*'phone,* téléphone) ait dégagé aussi exactement, par résection, la racine principale du mot.

Plus fréquent, le raccourcissement de la finale peut se renforcer par un redoublement de l'initiale : *bibi* soldat (de biffin), *Bubul* Bulgare, *coco* commandant, *titi* tirailleur, et peut-être *cracra* sale (crasse ?) ; le redoublement peut être accompagné d'une abréviation de l'initiale, comme dans *bobosse* fantassin (de *fantabosse*). Le redoublement est le procédé classique du langage enfantin (*pèpère*) ; il est fréquent chez les peuples sauvages ou primitifs [1] ; les Indo-Européens l'ont connu autrefois, comme l'atteste par exemple le parfait grec, où la répétition de la racine avait pour but de renforcer l'idée. Du parler enfantin le procédé a passé dans le langage populaire moderne pour de nombreux prénoms (*Gugusse* Auguste, *Nénesse* Ernest, etc.) [2].

L'abréviation pure et simple de la finale est un phénomène des plus fréquents dans le français populaire contemporain : j'en ai expliqué

1. Voir par exemple, dans nos listes, le soudanais *tata* abri, ou l'annamite *tchouk-tchouk*, riz.
2. En italien le redoublement s'opère après amputation de l'initiale : *Peppino* de *Giuseppino*, etc.

ailleurs [1] l'origine par la suppression (sorte d'ellipse) d'un des deux termes des composés dont les éléments étaient encore distincts, tel « piano-forte » réduit à « piano » ; puis la voyelle *o*, qui évoquait à l'oreille trois suffixes particulièrement prolifiques (*-ot, -eau, -aud*), a provoqué la coupure dans tous les composés gréco-latins que les progrès de la civilisation moderne ont vulgarisés : tels « automobile », « vélocipède »... abrégés en *auto*, *vélo*... Je ne sache pas qu'une autre hypothèse ait été proposée.

Quoi qu'il en soit, le procédé a pris de nos jours une grande extension ; il a gagné la caserne, puis l'armée en campagne. Très anciens sont *colo*, plus souvent *colon*, par attraction homonymique (colonel), sans doute *géné* (général) qui est plus rare, et sans conteste la *distribe*, distribution, spécialement de vivres, la *perme*, permission, et le *rab*, « rabiot » (ce qui reste à se partager après une distribution de vivres), également chers, quoiqu'à degrés et à titres divers, au « poilu » de la guerre plus encore qu'au soldat du temps de paix. Sans qu'on puisse affir-

1. *La langue française d'aujourd'hui*, pp. 63-64.

mer s'ils datent tous des hostilités, l'*auxi* (auxiliaire), le *maca* (macaroni), la *mitraille* (mitrailleuse) et le *page* (lit, de « pageot »), le *sauce* (saucisson) sont tout au moins de diffusion plus récente. Depuis la guerre, *flingue*, au témoignage de tous, a gagné sur son antécédent *flingot*. Les mots étrangers, tout comme les termes français et argotiques, sont sujets, une fois acclimatés, à semblable accident : témoin *chech*, de « chéchia ».

Plus rarement, le raccourcissement des mots s'opère par une amputation interne, telle que *baton* pour bataillon. Un correspondant (B 4) suppose qu'il s'agit d'une abréviation de l'écriture passée dans le langage (bat^{on}) et il se pourrait qu'il eût raison, à moins qu'on ne fût en présence, une fois de plus, d'une déformation avec attraction homonymique.

* * *

Les abréviations qui reposent sur l'écriture représentent en tout cas un élément de plus en plus important, quoique de date récente, dans les formations nouvelles du langage contempo-

rain : on les retrouve dans toutes les langues d'Europe[1]. Elles remontent à peine à une trentaine d'années, car elles se sont développées, sauf erreur, avec les désignations des sociétés sportives[2], — aux noms souvent interminables, — d'après les initiales des mots composants : U. V. F. (Union vélocipédique de France), T. C. F. (Touring-Club de France). Le procédé a gagné rapidement les associations ouvrières (C. G. T., Confédération Générale du Travail), etc., et les États-Majors de l'armée, qui en ont usé et abusé, surtout depuis la guerre. Déjà en 1910, au Maroc, il était en faveur auprès du général Moynier, au point de rendre officielle des désignations comme A. G. T. D. C., arrière-garde tactique du Dar-Chaffaï.

Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des abréviations officielles, mais à noter seulement celles qui se sont popularisées dans l'armée au point de changer de sens ou de donner lieu à des parodies. L'officier-adjoint, qui signe « P. O. (par ordre), le chef de groupe », est appelé lui-

1. *La philosophie du langage*, p. 87.
2. Il y avait des désignations antérieures, isolées, comme P.-L.-M. (Compagnie du chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée).

même le P. O. A l'Allemagne a été emprunté le sobriquet de « pain *kaka* » (pain allemand), qu'une homonymie de hasard a rendu populaire : il est dû aux deux initiales *k. k.* qui précèdent le mot *brot* (pain) pour désigner chez nos ennemis le « pain de guerre impérial » : *k. k. brot* doit se lire *kaiserliches Kriegs-Brot.* Mais les lettres ont été lues avec leur valeur alphabétique, et l'assonance était trop réjouissante pour qu'on allât chercher ailleurs. En Allemagne ce pain est appelé généralement « pain kappa », d'après une initiale grecque qui a été aussi accolée au nom du pain.

Le soldat français, né frondeur, n'a pas tardé à plaisanter l'abus des initiales dans l'armée, en leur découvrant des traductions facétieuses : il avait été précédé de loin par Gavroche qui expliquait naguère P. L. M. par « Pour les malheureux ». La traduction qui a obtenu le plus de succès dans les tranchées est celle d'A. L. G. P., officiellement « artillerie lourde à grande portée », mais, pour le poilu, « artillerie de luxe pour gens pistonnés ».

Voici d'autres exemples : D. E. S. (division des étapes et services), des embusqués sérieux ;

D. M. A. P. (dépôt du matériel automobile et du personnel), destruction du matériel, abrutissement du personnel, ou : défense de marcher à pied ; G. C. (gardes des communications), garde-crottes ; G. V. C. (gardes des voies et communications), garanti vieux cochon ; G. B. D. (groupe de brancardiers divisionnaires), gueule de bois (α36, par interversion d'initiale) ; G. A. N. (groupe des armées du Nord), groupe des animaux nuisibles ; P. et CV. (parcs et convois), petite et caractéristique vitesse ; R. V. F. (ravitaillement de viande fraîche), réserve des vaches françaises ; R. G. A. L. (réserve générale d'artillerie lourde), réserve générale d'embusqués loufoques ; S. B. M. (secours aux blessés militaires), société du bistouri mondain ; S. R. A. (service de repérage des avions), sans risque aucun ; T. P. A. A. (trésor et postes aux armées), très peu à l'avant, ou : toujours peur à l'arrière ; T. R. (train régimentaire), taverne rurale.

Parfois une traduction plaisante engendre un terme nouveau : ainsi G. B. D., qu'on vient de voir, est expliqué aussi par « marchands de pipes », d'après les initiales identiques d'une

marque de pipes. Ou encore la consonnance des lettres, ou de certaines d'entre elles, d'après leur valeur alphabétique, peut évoquer une homonymie (comme pour le pain K. K.) : R. V. F. a donné lieu aussi à « Hervé frères ».

Le soldat ne s'est pas arrêté en si bon chemin de plaisanterie. Non content de traduire, avec plus ou moins d'esprit, les initiales officielles, il en a forgé lui-même, avec l'explication de son crû. Les plus anciens essais de ce genre sont antérieurs à la guerre. On a commencé par une seule initiale, plus évocatrice et plus aisément compréhensible, avec le célèbre « système D », — « système débrouille » ou plus rudement « système démerde », qui caractérise à merveille le caractère débrouillard du soldat français, en temps de paix comme en temps de guerre. La traduction publique se superpose à l'occasion à la traduction secrète. Au Maroc, en 1910, un général était très fier d'avoir été surnommé par ses subordonnés le P. G. M., qu'on lui expliquait par « le plus grand manitou » ; mais on traduisait en petit comité : « le ponte à la gueule moche ».

Les infirmières ont été désignées par P. C. R.

(poule de la Croix-Rouge), P. P. C. R. (petites poules de la Croix-Rouge) et P. P. B. (petites poules blanches) ; on sait que « poule » a pris la valeur de « femme » dans le langage populaire. Il faudrait être Brantôme pour traduire dans leur verdeur les B. M. C., institution supposée de campagne, « dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais », m'écrit un correspondant [1], ou les P. N., qui désignent les infirmières. Une des créations de ce genre qui ont le plus de succès dans les tranchées, c'est P. C. D. F., les « pauvres c... du front » ; une variante moins répandue est B. C. D. F. les « bons ... ». Signalons encore N. P. S. F., « ne pas s'en faire », ou des fantaisies localisées comme L. P. Q. F. L. T. D. A., « le pante qui fume le tabac des autres » : il y en a toujours un dans chaque escouade, ajoute l'envoyeur. Nous touchons ici au rébus. Une variante consiste à résumer dans les initiales les lettres ou consonances caractéristiques du mot, comme E. B. K., embusqué.

L'altération ou l'abréviation peut aussi porter

1. D'après un autre (α 42), il s'agit d'une explication facétieuse d'initiales désignant les « boulangeries militaires de campagne ».

sur des expressions numérales, sur des chiffres. Voilà bien longtemps que les facteurs des bagages dans les gares de Paris, appelant le cocher du client par son numéro, criaient « le 71-42 ! » pour « le 7142 ». A l'armée, suivant un usage qui a commencé avant la guerre, on appelle couramment le 7-9 (sept neuf) le 79e régiment, ou le 21 le canon de 210. A remarquer aussi la substitution du cardinal à l'ordinal, fréquente dans la langue populaire, qui a développé sur ce point les tendances du français classique (Charles deux pour Charles deuxième)[1]. L'ellipse broche sur le tout, et on appelle ainsi le 3-49 (trois quarante-neuf) le troisième bataillon du 49e régiment. Ces divers changements sont provoqués par le désir de réduire les longueurs inutiles de la parole : besoin impérieux dans les langages contemporains, et qui domine tous les phénomènes d'abréviation.

*
* *

Une série de déformations doit être classée

1. Les typographes disent « la une », « la deux », pour la 1re ou la 2e page ; dans le langage du théâtre, « le un », « le deux », signifient le premier, le second acte.

à part : celle qui est offerte par l'argot des bouchers de la Villette, ou *loucherbem*. Cet argot, qui a pénétré profondément le langage des malfaiteurs contemporains, a laissé seulement quelques traces dans l'argot actuel de la guerre.

Le procédé, essentiellement cryptologique, consiste, on le sait, à remplacer par *l* la consonne initiale, qui est rejetée à la fin des mots et suivie d'une terminaison quelconque (généralement *é* ou *em*) : ainsi « boucher » deviendra *l-oucher-b-em* prononcer : *louchébèm*). Altération propre aux langages secrets, que nos anciens argots ignoraient, éminemment réfléchie et d'un maniement délicat, du moins à l'origine, elle peut à son tour subir de nouvelles transformations, de sens ou de forme, cette fois plus ou moins inconscientes, dès que le mot, livré à la grande circulation, est sorti du milieu qui l'a créé. Ainsi les malfaiteurs ont abrégé les formes régulières *larantequé* (quarante), *linvé* (vingt) en *larante, linve,* en les spécialisant au sens de « pièce de quarante sous », « pièce de vingt sous » (un *linve,* un *larante*).

Le langage du soldat nous offre quelques mots réguliers de « loucherbem », transmis évidem-

ment par certains contingents parisiens : *lacsé,* sac ; *lageopem,* lit (déformation de « pageot » : on voit que les mots d'argot eux-mêmes sont sujets à l'opération) ; *lopé,* peu : le changement d'*eu* en *o* rappelle celui de « grelot » abrégé en *grole* [1]. Par contre *urécoque,* curé, a perdu son *l* initial. Tous ces mots paraissent localisés : aucun d'eux ne nous est signalé par plus d'un correspondant. Le succès est allé aux formations d'un autre genre.

1. Ci-dessus, p. 176.

CHAPITRE VII

LES ARGOTS SPÉCIAUX

Chaque arme, chaque service ayant son organisation, sa tactique, ses occupations, ses objets particuliers, sans parler de certaines traditions plus ou moins vivaces, il est fatal que le langage varie suivant les formations multiples qui constituent l'armée française. Si nous prenons pour type le vocabulaire de l'infanterie, qui constitue de beaucoup la masse la plus nombreuse, dans les tranchées, les cantonnements à l'arrière du front et les dépôts, nous rangerons dans les argots spéciaux tous les mots et expressions propres aux autres corps.

Bien des éléments entrent en jeu pour favoriser la diversité du lexique. Celle-ci augmentera en raison de la spécialisation de l'arme ou de

son isolement des autres unités : elle sera plus grande, par exemple, dans l'aviation que dans la cavalerie ou l'artillerie ; les marins parlent un argot tout autre que l'armée de terre ; au bout d'une longue captivité, les prisonniers ont adopté de nombreuses expressions inconnues ailleurs. Enfin le recrutement et le théâtre des opérations peuvent constituer des facteurs primordiaux : les troupes algériennes, par exemple (indigènes à part), ont leur langage spécial tout comme l'armée d'Orient ; mais le premier est ancien dans la majeure partie de ses éléments, tandis que le second s'est développé par l'adoption de nombreux éléments au contact de populations étrangères.

*
* *

La cavalerie offre des termes expressifs qui lui sont propres [1]. C'est elle, de compte à demi avec l'artillerie, qui a transmis *bourrin* (cheval) au reste de l'armée. Tout ce qui est relatif au

1. Sources principales : D 5 du 4e chasseurs d'Afrique, D 9 du 29e dragons, H 3 du 5e hussards, K du 3e chasseurs à cheval.

cheval est exprimé ici par un vocabulaire très riche. De nombreux synonymes imagés évoquent la chute du cavalier : « faire le poulain », « ramasser un crottin (ou : un bouchon, une gamelle) », « mettre pied à terre sans commandement », etc. On plaisante également le cavalier chaussé d'étriers trop courts, et qui monte « à l'arabe », « à la jockey ». Le cavalier ne galope pas, il *poulope*, — mot obscur qui repose peut-être sur une onomatopée. Il a gardé des mots d'ancien français comme « houseau », botte (encore usité en Normandie et employé par Maupassant), et de vieux termes militaires spéciaux, tel *roupane*, tunique, représentant l'espagnol *rope* (manteau). Au figuré, il « fait du dressage » avec les jeunes recrues, qu'il sait « prendre sur le mors de bride », — entendez : mâter.

L'artillerie [1] a des termes communs avec la cavalerie et avec les services automobiles : elle possède en effet des chevaux et des tracteurs automobiles, tout au moins dans l'artillerie lourde, la « lourde » suivant l'ellipse devenue

1. Sources principales : A 6, H 1, L 10, R 4, α 24 (ce dernier nous a donné surtout des mots particuliers aux contingents du Nord).

officielle. Elle met aussi en œuvre des termes propres ou des acceptions spéciales. L'avion de réglage est appelé par les artilleurs, pour lesquels il a une importance primordiale, *caisse à biscuits*, *caisse d'emballage*, — ailleurs *fourragère*. Il est remarquable que *guitoune*, au sens « d'abri de tranchée », ne nous ait jamais été donné par des artilleurs, lesquels disent de préférence *gourbi* ou *cagna* : l'abri des artilleurs est plus profond, plus stable que celui du fantassin, et s'associe plus difficilement à l'idée de la tente de campagne.

Pour l'infanterie, nous l'avons vu, on « monte » aux tranchées, on « descend » au repos ; dans l'artillerie, les deux termes ont pris un sens plus spécial : « monter » signifie « aller de l'échelon du combat à la batterie de tir », « descendre », aller de la batterie à l'échelon, quelle que soit la disposition du terrain, même si la batterie est à un niveau plus bas que l'échelon. C'est sans doute un souvenir de l'époque, — peu éloignée, — où les batteries occupaient toujours les emplacements dominants, ce qui constitue peut-être encore la majorité des cas (L 10).

D'autres expressions sont plus localisées ou plus instables. Un aspirant (L 14) a constaté pen-

dant son séjour à Fontainebleau qu'au 32e d'artillerie le cheval s'était appelé successivement *saucisson à pattes, saucisson* (par ellipse), puis *suçon,* par contraction, dit-il, mais contraction sûrement influencée par une attraction homonymique : *sauç'sson,* qui n'avait aucun sens par lui-même, est immédiatement tombé dans « suçon » (comme il aurait aussi bien pu échouer dans « soisson »). Voici, en regard, des mots qui semblent particuliers aux artilleurs du Nord : *battinse* tartine, *bruant* avion de chasse (signifie « hanneton » en patois), *cliquebite* chose terminée (α 24).

Les automobilistes militaires [1], qui n'ont fait que développer le vocabulaire des automobilistes civils, nous offrent des exemples classiques de termes spécialisés. Chez eux tous les mots signifiant « voiture » arrivent à désigner l'automobile, qui est à leurs yeux la voiture par excellence. De même que le chauffeur civil parle de sa « voiture », le mobilisé l'appellera *bagnole, chignole,* etc., tous mots qui désignent un véhicule ordinaire dans les autres corps ; employant des péjo-

1. Sources principales : L 7, α 27 (voir aussi T 4).

ratifs, anciens ou récents, il la nommera aussi *tacot* ou *tinette*. Quelques créations, comme le *chatouillard*(accélérateur... que l'on chatouille), ne manquent pas de pittoresque. Le *coco*, pour l'automobiliste, n'est pas le commandant, mais le benzol ; les deux mots n'ont rien à voir ensemble : il ne s'agit pas ici d'un redoublement, mais d'une comparaison avec le breuvage des marchands de coco.

C'est le hasard par contre, semble-t-il, qui a fait de *star*, rasoir, un terme propre aux automobilistes (d'après une marque de rasoirs bien connue) : toutefois on peut noter que le rasoir est plus en usage dans ce corps, où tous les soirs on revient au repos ou dans un cantonnement confortable, que parmi les soldats des tranchées, chez qui cet instrument de toilette ne saurait tenir un grand rôle. Par le jeu de la dérivation synonymique[1], *star* n'a pas tardé à prendre le sens figuré symbolisé par le rasoir.

*
* *

Nouveau point de contact, qui permet de con-

1. Ci-dessus, p. 150.

tinuer l'enchaînement, entre l'automobilisme et l'aviation[1], par l'essence, les moteurs et les accessoires.

C'est de l'automobilisme que vient *gazer*, faire de la vitesse, dont l'acception métaphorique a acquis une grande vogue dans toute l'armée. L'origine de l'expression est claire : il s'agit de l'échappement du gaz, qui s'accélère avec la vitesse, et dont la régularité dénote un bon fonctionnement de l'appareil. D'où, au figuré, *ça gaze*, ça va bien. En personnalisant le verbe, et en précisant la métaphore, on arrive à la valeur « partir en permission ou au repos », le suprême et légitime désir du soldat : le changement de construction ne fait que rappeler le passage ancien d' « il m'en souvient », seul correct jadis, à « je m'en souviens ». — Une autre métaphore, plus concrète, de *gazer*, « émettre des gaz », a conduit au sens « fumer », aussi localisé que le précédent est répandu.

Dans l'ensemble, l'aviateur a un langage très personnel, créé par les conditions toutes spéciales de sa vie aérienne comme aussi par les

1. Sources principales : L 13, D 12 et α 19.

particularités de son appareil. Divers termes de son vocabulaire sont antérieurs à la guerre, mais on peut les considérer comme des néologismes, si l'on songe qu'en 1914 les plus anciens avaient à peine cinq ans d'existence.

L'avion est dit *coucou,* — mot qui s'est appliqué jadis aux diligences, — *caisse à savon,* — un des jeunes doyens de ce vocabulaire et qui date des premiers meetings d'aviation (1909), *cage à poules,* usité surtout dans l'infanterie, et *cercueil-volant,* une des rares formations macabres de l'armée. Le vol et l'atterrissage donnent lieu aux images les plus hardies : tel plane « comme un fer à repasser » ou atterrit « comme un poisson dans un cent de clous » ; le virtuose, au contraire, l'*as* (terme emprunté à la cavalerie) [1] « se pose à terre comme une fleur » ou « effleure la marguerite », tandis que le maladroit « bigorne à terre », « se met en boule » (ou en pylône), « se retourne les pinceaux », — entendez : arrive les jambes en l'air, — ou plus prosaïquement « casse du bois », autrement dit abîme son aéroplane.

1. Ci-dessus, p. 37.

La partie de l'avion où l'on s'assied est la *carlingue,* ancien terme de marine : le roi de l'air prend son bien de tous côtés. Le gouvernail est le *manche à balai* ; le mécanicien ne pouvait rester le « mécano » terre à terre : une image expressive en a fait *bec dans l'huile.* Quant à l'essence, c'est la *sauce* de l'aviateur. Le ciel et les nuages n'ont plus le même aspect que pour le terrien : la brume devient le *coton* dans lequel on est enveloppé par-dessous comme par-dessus, et les nuages forment le *plafond* mobile du ciel, qui s'élève avec la colonne barométrique. Il faut la position élevée d'un aviateur pour que la mitrailleuse se transforme en *pétard à fesses.* Ici « revenir sur cinq pattes » prendra la valeur spéciale : revenir avec cinq cylindres intacts (et trois abîmés, — sous-entendu).

Par sa verdeur primesautière, qui puise sa sève au meilleur de l'argot parisien, le langage de l'aviation, le plus récent et le plus dégagé des traditions, est un des plus originaux parmi les argots spéciaux de la guerre.

*
* *

Télégraphistes et téléphonistes emploient

divers termes particuliers à leur service[1]. Incorporés dans le génie, ils ont en commun nombre de termes avec les sapeurs. L'onomatopée se joint à la métaphore. Nous retrouvons celle-là dans le *couineur,* appel téléphonique vibré, qui est arrivé à désigner le téléphone (*couinard*), et dans *manicrac,* pittoresque altération de « manivelle » combinée avec « crac ! ».

Des métaphores bien spéciales sont *cocotier,* isolateur pour câbles télégraphiques, et, dans la bouche des télégraphistes de l'avant, *hauts-de-vase,* altéré en *hovas,* par quoi l'on désigne les conducteurs, mécaniciens, menuisiers, etc., qui restent toujours à l'arrière et qu'on accuse de faire peu de travail. Dans le domaine des altérations, *cafouiller* se rattache à « bafouiller », sous l'influence du vieux préfixe *ca-*, d'origine obscure, mais toujours présent à la conscience populaire : le nouveau mot a pris le sens assez élastique, mais bien téléphonique, de « brouiller une installation », « mal donner une communication ». Ici encore le militaire

1. Sources principales : B 4, G 5.

a plus d'une fois emprunté au lexique professionnel du civil.

*
* *

Les officiers, plus encore les États-Majors, ont en commun beaucoup de termes peu ou point connus des soldats[1]. Leur provenance est diverse.

Les uns sont des réminiscences des Écoles militaires, qui possèdent chacune un argot très caractérisque[2], apparenté aux argots scolaires. L'abréviation y abonde, doublée à l'occasion d'un changement de sens, d'une spécialisation : l'*amphi* est l'exposé verbal (originairement : qu'on fait dans l'amphithéâtre) ; le *fana*, le fanatique du métier militaire ; le *topo*, le croquis ou la carte (le mot a pris dans les professions libérales le sens d' « exposé »). Le *bahut* désigne Saint-Cyr, et, comme cette école est tout ce qu'il y a de mieux aux yeux de ses anciens élèves, les « types bahutés » prennent dans leur bouche le

1. Sources principales : D 12 (la plus importante), α 42.
2. Ils ont été étudiés dans des ouvrages spéciaux, notamment *le Langage de l'Ecole Polytechnique*, par M. Cohen (1908).

sens de « gens chics », « personnages d'importance ». Certaines métaphores sautent aux yeux : le *cosaque* (réputé balourd) symbolise l'officier maladroit, qui ne sait pas se débrouiller. D'autres, plus obscures, sont sujettes à discussion, comme *pompe,* travail de livre, études théoriques, qui s'oppose aux exercices physiques et aux travaux de campagne : le sens figuré a dû se créer d'abord pour le verbe (pomper), qui n'est pas mentionné ici, — lacune due sans doute au hasard.

Beaucoup d'officiers de l'active ayant fait tout ou partie de leur carrière aux colonies, il ne faut pas s'étonner de rencontrer quelques expressions d'origine arabe, sénégalaise, indochinoise, etc. *Tata*, abri, est soudanais. L'officier qui abuse de sa situation pour exploiter ses subordonnés ou pressurer l'indigène « fait suer le burnous », expression qui était d'abord usitée uniquement dans nos possessions de l'Afrique du Nord. Le 15 décembre 1916, à l'État-Major du général Mangin eut lieu une longue discussion sur la *barraca* arabe, cette chance orientale qui participe à la fatalité et à la conception du « jeteur de sorts ». On remarquait alors

que le général avait la « barraca » (D 12)... Mais la fée du désert est capricieuse.

Le langage des officiers, spécialement dans les États-Majors, est imprégné de termes techniques qui ne se popularisent point parmi la troupe. Nous n'avons pas à pénétrer dans le domaine des termes tactiques et autres, que nos correspondants, comprenant notre but, n'ont point fait figurer sur leurs listes, à de rares exceptions près. Ces exceptions ont en général leur raison d'être, qu'il s'agisse de termes rares, comme *barbette,* fortification de campagne (devenu « cours du génie » à Saint-Cyr), ou de changement d'emploi, tel *idoine* devenu substantif : on demande « un idoine », c'est-à-dire un homme compétent. *Camoufler,* déguiser, rendre invisible, correspondait si bien aux nécessités nouvelles de la guerre qu'il a été adopté par les soldats, spécialement dans l'artillerie, où on « camoufle » les pièces en les peignant de la couleur du terrain environnant.

Quelques expressions comme *cornard,* erreur de paperasserie, se rattachent plus particulièrement à l'argot des bureaux, sur lesquels malheureusement nos correspondants nous ont

fourni peu de détails : par l'intermédiaire du « Bulletin des Armées », notre enquête portait essentiellement sur le front, qui n'est pas le domaine de la paperasserie.

*
* *

Le vocabulaire propre aux hôpitaux de l'armée[1] n'était pas riche dans les premiers mois de la guerre. Les jeux du hasard et de la mobilisation avaient affecté aux postes d'infirmiers des auxiliaires de toutes les professions, hormis peut-être de celles où l'on apprend à soigner les malades. La plupart d'entre eux, n'ayant fait aucun service militaire en temps de paix, suivant la disposition en vigueur jusqu'en 1905, ignoraient même ou n'employaient pas les termes courants de caserne.

A l'hôpital mixte et à l'hôpital temporaire de Ch... (4e région) où je fus mobilisé à partir du 2 août 1914, seul les gradés avaient fait leur service, et ce furent eux qui mirent en circulation le *calot* (bonnet de police), le *jus* (café), le

1. Sources principales : D 1 (1914-15), R 5, W 1 (la plus importante) et α 4.

pageot (lit), le *polochon* (traversin) et quelques autres connus de tous, comme *bouffarde* (pipe) ou *patate* (pomme de terre). Les faubouriens de Paris apportaient l'argot populaire de la capitale (*bidoche, flotte,* etc.). Mais on gardait la plupart des termes courants ou officiels, à de rares ellipses près ; on disait : le major (médecin major), l'officier (officier d'administration), le sergent, le caporal, un chasseur, un infirmier, le cuisinier, la cuisine, le casernement, le réfectoire, le bassin et l'urinal (déformé parfois en « urinoir »), le vin, l'eau-de-vie, le pain, le fromage (août 1914). Les premiers blessés, appartenant à divers recrutements (surtout à l'Ouest et au Nord ; quelques Africains), avaient encore à ce moment le vocabulaire du temps de paix [1].

Par la suite les choses ont changé. La spécialisation des compétences, qu'il a été si difficile d'imposer à la bureaucratie militaire, a réintégré les infirmiers de profession dans les hôpitaux, où ils ont avantageusement remplacé les intellectuels qui, de leur côté, pouvaient rendre

1. J'ai noté *zigouiller* dans la bouche d'un blessé de l'Ouest.

d'autres services à la défense nationale. Ceux-ci ont introduit dans les formations sanitaires de l'armée le vocabulaire des hôpitaux civils, qui ne s'est guère transformé : la guerre n'a pas apporté ici, autant dire, d'éléments nouveaux.

Les abréviations sont nombreuses, étant donnée la longueur des termes médicaux[1]. Les malades affectés de fièvre typhoïde, de méningite cérébro-spinale, de syphilis, sont dits *typhos*, *méningos, syphilos*. *Clyso* joint la métonymie à l'amputation, en désignant l'infirmier (qui apporte le clysopompe). D'autres métonymies nous sont fournies par *copahu, péca* (abréviation d'ipéca), infirmier ou pharmacien (qui administre ou prépare l'ipéca, le copahu) ; *chicot*, dentiste (qui s'occupe des chicots).

Les métaphores sont relatives surtout à la forme de certains objets. Le *billard* d'hôpital (table d'opération) est tout différent du *billard* du front (espace entre les tranchées adverses). La cuvette destinée à recevoir les pansements usagés est appelée *haricot*, le seau hygiénique *bicy-*

1. Le langage des hôpitaux comporte aussi des abréviations par initiales qui ne figurent pas dans nos listes, comme *pégé* (P. G., paralytique général) ou *phithéta*, phtisique (des lettres grecques φθ).

clette, le bassin plat *mandoline* et l'urinal *pistolet*. Ce dernier terme est couramment employé aujourd'hui dans le monde commercial : on facture « un pistolet ». Mais le principal mot à succès des hôpitaux est le nom du pou, *toto*, que nous avons vu plus haut[1]. Quant à *potard*, pharmacien, il appartient depuis longtemps à la langue populaire et familière.

*
* *

Parmi les troupes d'Afrique, nous laissons de côté, bien entendu, les contingents indigènes, dont le langage usuel n'est pas le français. Restent les troupes de l'armée régulière formées par des soldats de nationalité française (d'Algérie ou de la métropole), les disciplinaires (« bat' d'Af' » ou « joyeux »), condamnés de droit commun, et la légion étrangère recrutée par engagements volontaires et dans laquelle les étrangers de toute nationalité entrent pour une forte proportion. L'élément arabe constitue le facteur le plus important du vocabulaire ; l'argot parisien, spé-

1. Ci-dessus, p. 64.

cialement l'argot des malfaiteurs, a été importé par les « joyeux », qui appartiennent pour la plupart aux grandes villes, surtout à Paris.

Nous ne saurions entrer dans le détail de ce vocabulaire complexe, dont un légionnaire (S 7) nous a donné, entre autres, un aperçu succinct. Il y a d'abord un contingent de mots d'arabe vulgaire (en dehors de ceux empruntés par l'armée de la métropole [1]), qui sont employés [2] par les légionnaires comme par tous les contingents africains : tels, par exemple, *barca* assez, *carbi* c'est vrai, *chouïa* [3] peu, *croups* pain, *crouïa* camarade, *fissa* (va) vite, *ouachta* où vas-tu, *stena* attends un peu, etc. Des mots annamites, répandus par les coloniaux, ont été adoptés par la légion étrangère : *naï* indigène, *qué-bat* bouteille, *qué-hô* bourgeron, *qué-quouane* pantalon, *qué-rop* verre à boire, et *congaïe,* femme indigène, puis « femme » tout court, qui a commencé à se répandre en dehors de son milieu

1. Ci-dessus, p. 120.
2. Quelques nuances de sens séparent parfois le mot arabe du mot argotique.
3. Les deux mots *chouïa barca,* associés ensemble, ont pénétré (par la chanson, croyons-nous) dans le langage populaire parisien, où on les emploie plaisamment avec un sens assez vague.

d'origine. La légion a enfin quelques mots spéciaux, les uns indigènes comme *maoulèn,* allez vite, qui s'applique aux compagnies montées dites « compagnies maoulèn », — d'autres plus obscurs, comme *tacot,* eau-de-vie [1].

*
* *

Le langage des troupes africaines apparaît surtout dans notre enquête comme un élément important du vocabulaire de l'armée d'Orient [2]. Celle-ci, en effet, a été composée en grande partie de troupes africaines et coloniales, jointes à des contingents métropolitains, qui à côté des Serbes, des Italiens, des corps britanniques les plus divers, puis des Grecs, ont combattu dans le pays le plus bigarré d'Europe au point de vue linguistique : la Macédoine. D'un tel croisement d'influences devait résulter un argot particulièrement hétéroclite.

Parmi les emprunts, à côté des termes arabes et coloniaux apportés par les contingents africains ou indo-chinois, figurent des mots grecs

1. Ci-dessus, p. 79.
2. Sources principales : D 5, D 10, G 8, M 15.

et serbes. Le grec et le serbe sont les deux langues que nos soldats ont entendues le plus fréquemment dans la région de Salonique. Les mots adoptés sont les termes d'un usage le plus fréquent et le plus nécessaire dans les rapports avec les indigènes.

Un correspondant nous a fait remarquer qu'en Orient les divers corps se mélangent peu et vivent assez isolés les uns des autres, à cause des montagnes (M 15). Cette condition paraît éminemment favorable à la formation d'argots localisés. Néanmoins les mêmes mots, à très peu près, se retrouvent dans les divers envois : à causes identiques, effets semblables, dans les divers secteurs. Mais surtout le va-et-vient entre l'avant et l'arrière et les mouvements stratégiques produisent, comme sur le front français, un perpétuel mélange.

Le mot grec le plus fréquent est *cala, calô,* qui a perdu son sens originaire « beau » pour signifier uniquement ici « bon, bien, » ; on a forgé « y a *calô* », c'est bon, à l'imitation des Africains qui disent en français « y a bon ». Voici, à côté, les noms des denrées indispensables au troupier : *psomi* ou *psoumi* pain,

crassi vin, *nero* eau, auxquels il faut joindre bien entendu l'eau-de-vie, *raki mastre*. Puis les formules de politesse, *kyrié* monsieur, *paracalô* s'il vous plaît. Les hasards de l'actualité et du jeu de mots ont fait appeler l'avion d'observation *calogeropoulos*, le soldat français ayant retrouvé, avec un peu de complaisance, la « cage à poules » dans le nom pompeux d'un des derniers et des plus falots premiers ministres du roi Constantin.

Le serbe est représenté par des mots analogues. Le plus fréquent est *dobro*, « bon », « bien », avec une valeur assez élastique, — si usité qu'il est arrivé à désigner les Serbes eux-mêmes (les *Dobros*). Nous retrouvons aussi l'eau (*voda*), « monsieur » (*gospodine*) et *fala*, merci. Mais le fait caractéristique ici, c'est le succès de la négation *néma* ou *niéma*, « rien », « il n'y a plus », « personne » ; on l'emploie aussi avec le substantif : *niéma perlot*, pas de tabac (S 7). Une négation internationale *ne* s'est formée, qui s'allie aussi bien au serbe qu'au grec : *ne calo, ne dobro*, pas bon, mauvais. Avec *aïdé !* allez ! nous aurons à peu près épuisé la liste des mots serbes.

Aux mots arabes déjà cités[1], ajoutons quelques locutions et termes comme *fatma* femme (d'après un prénom arabe), *arroua-mena*, viens ici, *balek* va-t'en, *moukala* revolver (arabe *mekah'la*, fusil), *chaouch*, sous-officier. L'annamite est principalement représenté par le riz (*tchouk-tchouk*), qui vient en grande partie de l'Indo-Chine. Le *naï* annamite (indigène) est arrivé à désigner tous les civils d'Orient (S 7). Les Sénégalais ont vulgarisé le couple *cagni* bon, *magni* mauvais. L'italien a donné *pignate*, obus, d'après une métaphore connue (it. *pignatta*, marmite) et la prononciation renouvelée de *macarone*, macaroni (surnom classique des Italiens). En cherchant bien, on trouverait peut-être aussi du turc. Un correspondant (D 10) m'assure que *piata*, gamelle, est un mot macédonien : je n'ai pu le vérifier.

Les créations spontanées sont encore plus intéressantes. Mainte métaphore porte sur elle sa marque d'origine. Il n'y a qu'en Orient que le soleil pouvait être appelé *mahomet*, l'aumônier *pope*, les haricots rouges (les seuls qu'on ait

1. P. 120 et 214.

en Macédoine) *bulgares.* Des mots arabes ont subi, sur la terre des Balkans, des changements imprévus : le *couscouss,* mets favori du Bédouin, s'applique au tirailleur algérien qui en fait son ordinaire ; *souk,* qui désigne le marché arabe, évoque ici les petits ânes réquisitionnés pour porter les cantines d'officiers ; le *marabout* (prêtre) est devenu la tente.

Combien d'autres images évoquent la vie spéciale de l'armée d'Orient ! La *dingue,* fièvre paludéenne (qui rend *dingot,* c'est-à-dire fou), nécessite de nombreux « torpillages » (injections de quinine). Nos troupes métropolitaines ignorent la *dentelle* (moustiquaire) comme la *cloche à melon* (casque colonial). En Macédoine, le blessé qui va être évacué dans quelques jours a « repéré le mulet » (ou le *miôle*), car l'évacuation dans les montagnes s'y fait à l'aide de mulets. Le corbeau ou la corneille est appelé *aéro grec,* d'après la couleur des avions helléniques. Le *cheval de boxe* (sous-officier) rappelle aux « joyeux » la terre d'Afrique et la sévère discipline des bataillons spéciaux.

*
* *

L'argot usité par nos prisonniers pendant leur captivité en Allemagne est représenté dans notre enquête par un correspondant (M 8) hospitalisé en Suisse en juin 1917, après avoir passé dans plusieurs camps (Gœttingen 18 mois, Wittenberg 2 mois, Soldau, Celles et Cassel). Nous avons joint une liste de mots relevés dans le « Journal du camp de Gœttingen » (γ)[1] qui avait ouvert à ce sujet, parmi ses lecteurs du camp, une enquête d'un tour humoristique qui rend quelques interprétations incertaines[2]. La note que M. L. Broche a fait paraître dans le *Journal des internés français en Suisse,* dont il était rédacteur en chef, n'a pas donné les résultats que nous avions escomptés. Des renseignements ont été enfin recueillis : dans deux autres lettres d'internés ; directement à Interlaken par nous-

1. Nous avons pu consulter la collection de ce journal dans la Bibliothèque de la guerre, fondée par M. et Mme Leblanc à qui nous adressons nos remerciements.
2. Nous avions écrit, pour plus ample information, à M. Léon Paillet, rédacteur en chef de ce journal, et interné en Suisse après sa captivité en Allemagne ; mais nous n'avons pas reçu de réponse.

même, au printemps de 1916, auprès de prisonniers hospitalisés en Suisse ; enfin dans quelques journaux divers publiés par nos prisonniers dans les camps allemands.

Le vocabulaire que nous avons recueilli donne le plus flagrant démenti aux théories trop absolues suivant lesquelles tout argot est un langage secret créé consciemment pour la défense du groupe. Ces théories, nous les avons toujours combattues, non qu'elles ne renferment pas une part de vérité, — la généralisation inverse serait également, quoiqu'à un degré moindre, inadéquate aux faits, — mais parce que l'argot, comme tout langage, est dans l'ensemble une formation collective, inconsciente dans ses moyens, soumise à divers facteurs psychologiques ou externes ne relevant pas de la volonté individuelle.

L'exemple actuel nous apporte une singulière confirmation. S'il est un cas où les conditions qui doivent provoquer un langage secret se trouvent réalisées, c'est assurément celui des prisonniers : voilà des hommes qui ont un intérêt majeur à converser entre eux sans être compris de leurs surveillants. Vous supposez sans doute qu'il vont composer un langage secret avec les

termes les plus difficilement compréhensibles de leurs patois respectifs, ou encore en déformant les mots français suivant un procédé malaisé à saisir ? Il n'en est rien. La caractéristique essentielle de l'argot des prisonniers français en Allemagne, c'est l'emploi de nombreux mots allemands. Comme « langage secret », il était difficile de trouver mieux pour ne pas être compris des geôliers !

Cela ne veut pas dire qu'il n'existe aucune expression destinée à rester secrète. J'en ai relevé une (et je n'affirmerais pas qu'elle fût la seule), mais c'est tout de même une proportion bien faible pour représenter l'élément cryptologique : c'est *vingt-deux*, terme conventionnel, usité déjà par les malfaiteurs du temps de Vidocq, pour donner l'éveil et annoncer l'approche d'un intrus, d'un importun, là de la police, ici d'un gardien. Le « Journal du camp de Goettingen » traduit avec humour : « formule magique qui éteint les incendies portatifs et les feux de cheminée », — entendez : les pipes et les cigarettes (allumées en contravention au règlement) lorsque le surveillant est signalé. Ce préservatif contre les indésirables a eu beaucoup de succès auprès

des prisonniers des autres nationalités, qui l'ont emprunté aux nôtres en l'adaptant à leur prononciation respective : les Anglais disent *vennt dou*, les Russes *vinta dou* (M 8).

C'est l'influence inéluctable du milieu ambiant qui a introduit des mots allemands dans le langage de nos prisonniers. Ce sont les plus fréquemment entendus qui sont adoptés, avec des déformations de prononciation plus ou moins variables suivant les individus : *gefangen* prisonnier, *arbeit*[1] travail, *krank* malade, *gut* bon, et surtout *nicht gut* pas bon, mauvais, *nicht* non[2], *brief* lettre, *kommando* groupe de prisonniers travaillant hors du camp (légère altération de sens), *caput* mort, tué, fini[3], *brot* pain, *kartoffel* pomme de terre. Le pain est dit aussi *kaka*, terme usité en France pour désigner le pain allemand. Toute la vie des prisonniers est en raccourci dans ces quelques mots. Et, pour compléter le tableau, cette simple phrase bien suggestive dans son laco-

1. Prononcé généralement *arbèt*.
2. Signifie « ne... pas » en allemand, où « non » se dit *nein*.
3. L'*u* est prononcé à l'allemande (*ou*) comme dans les mots similaires. Tous ces mots sont venus par l'oreille et non par l'écriture.

nisme : « La viande n'a pas de nom : on n'en voit jamais » (M 8).

Peu de mots ont été empruntés au langage des autres prisonniers alliés. Britannique, le bizarre composé anglo-allemand *half-mark*, « représentant l'unité monétaire » (γ). Russe, le nom des Russes eux-mêmes, *Rousskis*, qui servent d'ordonnances complaisants et bénévoles aux internés français, et auxquels ceux-ci donnent en échange, — les pauvres moujiks ne sont pas difficiles, — les mets immangeables (ils reviennent souvent) de leurs propres portions, ou leur totalité à l'arrivée des colis de France. Russe aussi, la négation *niet* (non), et *karacho* (bon), quelque peu altéré : ce sont des mots d'emprunt qu'on retrouve partout, comme nous l'avons vu pour l'armée d'Orient.

Il va de soi que les prisonniers ont conservé beaucoup de termes de l'argot parlé dans l'armée française au moment de leur capture. La grande majorité des captifs ayant été pris en 1914 pendant la retraite, les néologismes de la guerre ne sauraient être chez eux en usage. On retrouve surtout des termes anciens, d'argot parisien et militaire (*barbaque, cafard, flotte, plumard,*

γ ; *paxon, poussier,* M 8) ou en honneur au début de la guerre (*marmite, niôle, pèpère, pinard, poilu, vaseux,* γ ; *babille* M 8).

Emprunts à part, les créations nouvelles ne sont pas très nombreuses, mais elles méritent d'être signalées. La perfide « Gazette des Ardennes » était appelée le *grand menteur* par les prisonniers de 1914. Les baraques du camp sont les *pétaudières,* le lit le *dur* ; le *hareng* est défini plaisamment (γ) un « légume bien tendre », que nous n'avons pu identifier. Ici l'ironie péjorative a beau jeu. Le « jus » traditionnel (café) est précisé *jus de fèves* ; la *bassine* paraît désigner la gamelle : « principal article de ménage du prisonnier, destiné à tous les usages suivant les heures du jour ». L'actualité ne perd pas ses droits et traverse, grâce aux journaux, les palissades des camps : les prisons sont appelées *dardanelles* et les cachots *sous-marins.* Les heureux camarades désignés pour la Suisse sont dits *Suissards.*

« Boche » est abrégé en *Bô* [1] (jeu de mots iro-

1. Le correspondant, peu lettré (N 8) écrit *Beo* : faudrait-il lire *Béo* et serait-ce une abréviation d'initiales, B. O ? (Cf. p. 190.)

ironique avec « beau »?) Comme en France, la censure (il s'agit de la censure allemande)[1] est appelée Anastasie, mais avec une épithète (sans doute d'origine allemande) : « tante Anastasie » ; on sait que la Gazette de Voss (*Vossische Zeitung*) est depuis longtemps surnommée en Allemagne la « tante Voss ». Signalons enfin que les sobriquets appliqués aux prisonniers et aux surveillants sont partout nombreux : « Baracke », journal des Lillois du camp d'Amberg, parle (24 septembre 1916) du Détective, du Mikado, de Pétrograd et de la Princesse, sans préciser des individualités connues de tous. Contristons encore les théoriciens des « langages secrets » en rappelant que les journaux des camps de prisonniers sont revus de très près par la censure allemande, pour laquelle ces sobriquets n'avaient rien de mystérieux.

On sait que les prisonniers changent souvent de camp. Rien d'étonnant, par suite, si le langage diffère peu d'un camp à l'autre d'après les témoignages que nous avons reçus.

1. *L'Exilé*, organe des prisonniers du camp de Hammelburg, nº du 7 janvier 1917.

*
* *

Notre enquête se limitait au langage, déjà suffisamment varié, de l'armée de terre. Mais un groupe de correspondants en rade de Salonique nous ayant adressé une liste intéressante de mots en usage dans la marine, nous ne pouvions refuser de faire une place à l'argot des matelots.

Les emprunts nous offrent des mots bretons, comme on pouvait le prévoir, étant donnée l'importance de l'élément breton dans la flotte : le *biniou*, matelot-clairon, dont le nom a passé dans l'armée de terre pour désigner le clairon, et *Jean le Gouin*, proprement « Jean le Blanc » (d'après l'ancien uniforme de la marine), qui symbolise par un mot d'Armor nos courageux mathurins, et qui restera dans l'histoire à côté du poilu. La Normandie est représentée par *noroua* (proprement : nord-ouest), qui s'applique au vent du large dans le pays de Caux, et qui a pris ici un sens figuré : *consignes noroua,* « jusqu'à la gauche », traduit le correspondant qui semble manquer un peu de précision. L'Italie a donné *pignate,* chaudière (proprement « marmite ») et l'Angleterre *midship* (élève-offi-

cier). Tous les pays de marins, on le voit, ont fourni leur contingent.

Peu de déformations en dehors de *matal,* déjà vu, singulier plaisant refait d'après *matau* ou *matot,* abrégé de « matelot », et *gros cul* (cuirassé : abréviation avec jeu de mots). Par contre, les métaphores sont nombreuses et bien caractéristiques. La *peau de bouc* (cahier de punitions) évoque une très ancienne coutume. *Fermer les hublots* (fermer les yeux) est bien une expression de matelot, comme *castor* jeune marin, ou « aller à terre sous les jambes du maître coq » (être privé de sortie). L'argot terrien a fait un sort à deux locutions imagées : « mettre les voiles », se sauver, et « rentrer avec une marée », revenir en état d'ivresse, ou plus simplement « avoir une marée », être ivre. En revanche les *mille-pattes* (fusiliers) viennent de l'armée de terre.

Le phénomène inverse n'est pas moins fréquent, qui consiste à désigner les choses de la marine par les noms d'objets terrestres. Le hamac est appelé ainsi *bois de lit,* le col du marin *feuille de chou,* l'embarcation *pétrin,* la tempête *coup de tabac* et le charbonnier *bataille de confettis,* souvenir du carnaval niçois, par

antiphrase : car les confettis de la Côte d'Azur sont en plâtre et n'évoquent le charbonnier que par contraste.

Très expressifs le *bouchon gras* (mécanicien), le *pieds-noirs* (chauffeur), le *chou* (cuisinier), le *six-pieds* (officier mécanicien, d'après sa haute taille) et le *boscot* (maître de manœuvre), qui, courbé sur le gouvernail, fait figure d'éternel bossu, « boscot » étant la déformation de « bossu » dans l'argot populaire. Le quartier-maître chauffeur est dit le *bicot,* c'est-à-dire l'Arabe, sans doute par une opposition plaisante entre le costume blanc du Bédouin et ses habits noircis de charbon. Le capitaine d'armes, qui menait jadis ses hommes à la cravache, a pris le nom d'un dompteur célèbre, Bidel. Autre nom propre pour désigner un objet de la plus haute importance, la boîte renfermant la paye de l'équipage : malheureusement *dominique* ne s'éclaircit pas à première vue et repose, comme bien d'autres mots dont l'étymologie reste obscure, sur des circonstances passées qui nous échappent et qui ne nous ont pas toujours été conservées et transmises par la tradition.

LISTE DES CORRESPONDANTS

ET SOURCES DIVERSES[1]

avec, en regard, les abréviations employées dans le texte et à l'index.

INITIALES ou NOMS[2]	INDICATIONS DE CORPS, etc.	NOMBRE de MOTS FOURNIS	ABRÉVIATIONS
	1° NOMS CONNUS		
1. P. AC...	23e alpins (recrutement du Sud-Est).	24	A 1
2. E. AL...	»	16	A 2
3. PAUL AL...	aide-major, 44e artillerie.	1	A 3
4. B. D'AM...	lieutenant-colonel, 15e chasseurs à cheval.	1	A 4
5. D'AR...	lieutenant, 12e cuirassiers.	2	A 5
6. J. AR...	maréchal des logis, 82e artillerie lourde (recrutement surtout méridional).	10	A 6
7. AT...	»	10	A 7
8. VICTOR AU...	caporal, 18e infanterie.	63	A 8
9. ROGER AU...	sous-officier, 76e infanterie.	37	A 9
10. AZ...	(aux tranchées).	36	A 10
11. BA...	brigadier, 244e artillerie.	5	B 1
12. BA...	infanterie coloniale (Marseillais).	51	B 2

1. Les sources utilisées en dehors des correspondants de l'enquête sont désignées par un astérisque (il s'agit uniquement de mobilisés); les correspondants non mobilisés depuis la guerre, par deux astérisques.

2. Ayant promis l'anonymat à mes correspondants, je ne citerai que les noms de ceux qui m'ont autorisé à les nommer, ou dont les réponses ont été publiées dans une revue sous leur signature.

INITIALES ou NOMS	INDICATIONS DE CORPS, etc.	NOMBRE de MOTS FOURNIS	ABRÉVIATIONS
13. E. Be...	capitaine, ...e compagnie de mitrailleuses de position.	5	B 3
14. G. Be...	8e génie.	30	B 4
15. V. Be...	S. B. D., brancardier.	34	B 5
16. Félix Be...	sergent, Menton (au service des Serbes).	30	B 6
17. J. Bi...	maréchal des logis, 44e artillerie.	41	B 7
18. Bi...	sergent, 97e alpins.	2	B 8
19. Bi...	brigadier.	48	B 9
20. Bo...	service médical, 315e infanterie.	1	B 10
21. Bo...	capitaine, 43e infanterie.	1	B 11
22. Aug. Bo...	408 infanterie.	46	B 12
23. Bo...	Armée d'Orient.	22	B 13
24. Bo...	caporal, 158e infanterie.	41	B 14
25. Bo...	capitaine.	3	B 15
26. R. Bo...	sergent télégraphiste, 8e génie.	53	B 16
27. Alph. Bu...	7e génie.	35	B 17
28. ** Dr Ca...	Saint-Mandé.	6	C 1
29. G. Ca...	infirmier, puis interprète à l'armée anglaise.	3	C 2
30. R. Ca...	3e dragons et 101e batterie de 58.	33	C 3
31. P. Ca...	sous-lieutenant, 141e territorial.	180	C 4
32. R. Ch...	capitaine, quartier général d'une division d'infanterie.	7	C 5
33. Adrien Ch...	16e infanterie.	12	C 6
34. Ch...	sous-lieutenant d'artillerie.	1	C 7
35. * M. Cohen.	lieutenant au front (*Bulletin de la Société de Linguistique,* t. XX, 1916, pp. 69-75).	19	C 8
36. Co...	adjudant, 13e territorial.	1	C 9
37. Paul Cr...	État-Major de la 47e division, section topographique.	12	C 10
38. R. Cu...	capitaine d'artillerie.	4	C 11
39. Albert Dauzat.	infirmier dans 3 hôpitaux de la 4e région, du 2 août 1914 à fin janvier 1915; observations diverses faites depuis lors.	87	D 1
40. François Déchelette.	licencié ès-lettres, caporal, 98e infanterie (mots publiés pour la plupart en 1915-1916 dans le *Journal de Roanne* sous la signature F. D.)	110	D 2
41. De...	147e infanterie.	26	D 3

INITIALES ou NOMS	INDICATIONS DE CORPS, etc.	NOMBRE de MOTS FOURNIS	ABRÉVIATIONS
42. V. De...	Poissy.	5	D 4
43. Marcel Di...	brigadier, chasseurs d'Afrique, armée d'Orient.	58	D 5
44. Paul Do...	1er artillerie de montagne.	2	D 6
45. André Do...	adjudant, 333e infanterie.	27	D 7
46. Dr G. Du...	médecin auxiliaire, 37e artillerie.	91	D 8
47. B. Du...	29e dragons.	135	D 9
48. C. Du...	brigadier vétérinaire, chasseurs d'Afrique, armée d'Orient.	145	D 10
49. Du...	60e artillerie.	23	D 11
50. Antonin Du..	agrégé de grammaire, officier interprète d'État-Major.	138	D 12
51. Du... d'A...	lieutenant d'un quartier général.	14	D 13
52. A. Du...	331e infanterie.	8	D 14
53. M. Fr...	caporal, infanterie, armée d'Orient.	5	F 1
54. A. Fr...	musicien, 146e infanterie.	60	F 2
55. Fr...	lieutenant, 138e infanterie.	2	F 3
56. Henri Ga...	boulangerie de campagne, Oise.	3	G 1
57. Ga...	capitaine, 52e génie.	27	G 2
58. * R. Gauthiot.	directr-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, décédé le 11 sept. 1916 à la suite de ses blessures (*Bulletin de la Société de Linguistique,* t. XX, 1916, pp. 75-82).	39	G 3
59. L. Ge.,.	payeur aux armées.	1	G 4
60. Ge...	télégraphiste, 8e génie.	7	G 5
61. Ge...	224e infanterie.	42	G 6
62. M. Go... et K. Gu...	34e infanterie.	12	G 7
63. Go...	caporal, grand quartier général serbe (armée d'Orient).	21	G 8
64. Othon Gu...	professeur à l'Université C... (États-Unis), dépôt d'éclopés B...	43	G 9
65. René Gu...	79e infanterie.	9	G 10
66. L. Ha...	8e artillerie à pied.	34	H 1
67. Georges Ha.	»	7	H 2
68. He...	5e hussards.	54	H 3
69. Ho...	régiment recruté dans le Calvados.	3	H 4
70. J...	corps de troupes d'Algérie.	7	J 1

INITIALES ou NOMS	INDICATIONS DE CORPS, etc.	NOMBRE de MOTS FOURNIS	ABRÉVIATIONS
71. P. Jo...	59ᵉ artillerie.	11	J 2
72. Geo Ju...	5ᵉ cuirassiers.	29	J 3
73. Kr...	3ᵉ chasseurs à cheval.	62	K
74. A. La...	340ᵉ infanterie, compagnie de mitrailleuses.	35	L 1
75. La...	caporal, 2ᵉ compagnie de skieurs.	30	L 2
76. Alb. La Gl...	29ᵉ artilleurs.	39	L 3
77. La...	adjudant de secrétariat, 101ᵉ infanterie (Beauceron).	23	L 4
78. La...	brigadier téléphoniste, artillerie de montagne, armée d'Orient.	85	L 5
79. La...	licencié ès lettres, maréchal des logis, 4ᵉ cuirassiers à pied.	46	L 6
80. F. La...	brigadier, artillerie lourde à tracteurs.	9	L 7
81. Marcel La...	5ᵉ cuirassiers à pied.	4	L 8
82. Le Br...	musicien, 2ᵉ colonial.	10	L 9
83. Jean Le...	licencié ès lettres, brigadier, 102ᵉ artillerie lourde.	65	L 10
84. Henry Le Gi.	sergent, 28ᵉ infanterie (Normands et Parisiens).	34	L 11
85. Le Go...	canonnier, 82ᵉ artillerie lourde à tracteurs.	16	L 12
86. Robert Le Ro...	mitrailleur en avion, escadrille C. 212.	28	L 13
87. Lh...	aspirant, 61ᵉ artillerie.	7	L 14
88. Pierre Li...	331ᵉ infanterie.	20	L 15
89. Ch. Lo...	E. M. 43ᵉ brigade.	4	L 16
90. Ma...	lieutenant, 334ᵉ infanterie.	62	M 1
91. Jean Ma...	8ᵉ zouaves, division marocaine (d'un hôpital de l'Oise).	10	M 2
92. Auguste Ma·	sergent-major, 81ᵉ territorial.	64	M 3
93. Emile Ma...	25ᵉ bataillon de chasseurs à pied.	5	M 4
94. ** Ma...	professeur à l'École Normale d'A... (observations faites sur un soldat des Pyrénées-Orientales, soigné à A...)	27	M 5
95. Ma...	motocycliste, 88ᵉ.	23	M 6
96. G. Ma...	trésorerie aux armées.	49	M 7
97. Armand Ma..	caporal, 103ᵉ infanterie, interné à Mo... (Suisse) depuis juin 1917, après une longue captivité en Allemagne.	24	M 8

INITIALES ou NOMS	INDICATIONS DE CORPS, etc.	NOMBRE de MOTS FOURNIS	ABRÉVIATIONS
98. Mé...	sous-lieutenant, 2e bataillon de chasseurs à pied (Lorrains, Parisiens).	14	M 9
99. de Me...-N...	capitaine, 226e infanterie.	4	M 10
100. ** Pierre Mi.	homme de lettres (a fait des campagnes coloniales).	7	M 11
101. A. Mi...	sous-lieutenant, 10e artillerie.	3	M 12
102. E. Mi...	instituteur (Landais), sous-lieutenant, 141e territorial (Landais, Parisiens).	16	M 13
103. P. Mu...	sergent, 356e infanterie.	23	M 14
104. Mu...	caporal, corps colonial, armée d'Orient.	14	M 15
105. Louis Mi...	sous-officier, légion étrangère, 1er R. M. A.	14	M 16
106. Marcel Miguet.	caporal, Artois (1915), Champagne (1916-1917) (carnet d'expressions).	158	M 17
107. C. Na...	sergent, 9e territorial.	16	N 1
108. Henry Ne...	sergent, 1er génie.	5	N 2
109. ** Ch. Ne...	Saint-Imier (Suisse).	2	N 3
110. Ch. Ou...	caporal-fourrier, 34e territorial.	1	O
111. Pa...	D. C. A.	2	P 1
112. Félix Pa...	17e chasseurs à cheval.	6	P 2
113. André Pe...	57e bataillon de chasseurs à pied.	2	P 3
114. Pe...	81e artillerie lourde.	15	P 4
115. Léon Ph...	téléphoniste, 110e artillerie lourde.	26	P 5
116. Pi...	sous-lieutenant.	1	P 6
117. Pi...	agrégé des lettres, 365e infanterie.	1	P 7
118. Albert Pl...	payeur aux armées.	1	P 8
119. Po...	caporal, 7e tirailleurs.	8	P 9
120. Po...	payeur aux armées.	2	P 10
121. Po...	caporal, 117e infanterie.	10	P 11
122. Pr.-H...	d'un quartier général.	116	P 12
123. Auguste Ra.	»	2	R 1
124. Edmond Ré.	66e infanterie.	70	R 2
125. Ri...	capitaine, 74e infanterie.	24	R 3
126. Léon Ri...	homme de lettres, capitaine, 261e artillerie.	55	R 4
127. H. Ri...	infirmier, Bourges.	6	R 5
128. Marcel Ro..	82e infanterie.	13	R 6
129. C. Ro...	vétérinaire, 105e artillerie lourde.	4	R 7
130. A. de Ro...	capitaine-adjudant, Nancy.	2	R 8
131. Dr Sa...	médecin-major.	2	S 1

INITIALES ou NOMS	INDICATIONS DE CORPS, etc.	NOMBRE de MOTS FOURNIS	ABRÉVIA-TIONS
132. SA...	sergent, 303e infanterie.	1	S 2
133. ALBERT SA..	sergent-fourrier, 331e infanterie.	10	S 3
134. L. SE...	sergent, 122e territorial.	30	S 4
135. SI...	adjudant, 2e tirailleurs.	3	S 5
136. ACHILLE SI..	21e chasseurs à pied (Parisien).	119	S 6
137. SI...	légion étrangère.	31	S 7
138. LÉON SO...	caporal, 139e infanterie.	75	S 8
139. ** HENRY SP.	homme de lettres, Genève.	2	S 9
140. TA...	aspirant, 61e artillerie.	11	T 1
141. M. TH...	lieutenant, 109e artillerie lourde.	4	T 2
142. TH...	caporal, 7e génie.	25	T 3
143. TOUNY-LERIS.	sur le front de Champagne (lettre publiée dans le *Mercure de France*, 16 mai 1917, pp. 375-376).	28	T 4
144. A. VA...	lieutenant, 34e artillerie, État-Major.	6	V 1
145. Dr HENRI VI.	médecin-major, ambulance du front.	9	V 2
146. LOUIS VI...	professeur d'histoire, 81e infanterie territoriale.	3	V 3
147. Dr VI...	médecin-major, ambulance du front.	1	V 4
148. T. DE VI...	homme de lettres, brigadier automobiliste (Lyonnais).	1	V 5
149. ADRIEN VO..	caporal, 9e territorial.	2	V 6
150. CH. WADDINGTON.	6e section d'infirmiers (Châlons et Épernay).	112	W 1
151. JACQUES WE.	vaguemestre, B. O. C.	13	W 2
152. ** WILLY.	homme de lettres (lettre publiée dans le *Mercure de France*, 16 mai 1917, pp. 374-375).	9	W 3
	2o ANONYMES, SIGNATURES ILLISIBLES, SIGNATURES DE FANTAISIE, ENVOIS COLLECTIFS.		
153. P.	lieutenant.	55	α 1
154. »	Un sous-officier du 103e d'infanterie.	8	α 2
155. (Illisible.)	»	11	α 3
156. Un clyso.	infirmier (Breton).	23	α 4
157. »	»	2	α 5
158. Boum bada bouh.	(Termes d'hôpitaux.)	5	α 6

INITIALES PSEUDONYME etc.	INDICATIONS DE CORPS, etc.	NOMBRE de MOTS FOURNIS	ABRÉVIATIONS
159. (Collectif.)	La liaison et les signaleurs de la 1re compagnie, 124e infanterie.	57	α 7
160. (Collectif.)	Expressions employées par les Parisiens de la 23e S. M. A. du P. A. D.	44	α 8
161. J. Bus.	»	5	α 9
162. A. B.	artilleur.	10	α 10
163. »	»	13	α 11
164. »	»	1	α 12
165. Y. M.	»	1	α 13
166. * »	permissionnaire parisien, infanterie, 40 ans environ, domicilié rue des Amandiers, retour d'hôpital après campagne (interviewé en février 1917).	13	α 14
167. Georges (nom illisible).	»	14	α 15
168. (Illisible.)	»	25	α 16
169. (Collectif.)	Sarthois et Parisiens.	25	α 17
170. (Collectif.)	Un groupe de poilus blessés en traitement dans une ambulance du front.	6	α 18
171. »	aviateur.	9	α 19
172. »	sergent, 1er tirailleurs.	4	α 20
173. Un royale camboui (*sic*).	soldat du train.	12	α 21
174. (Illisible.)	»	5	α 22
175. »	alpin (probablement méridional).	6	α 23
176. (Collectif.)	Artillerie de campagne, mots prononcés par les artilleurs au front (recrutement du Nord).	13	α 24
177. (Collectif.)	27e bataillon alpins (Méridionaux).	16	α 25
178. Un poilu en permission.	»	2	α 26
179. »	»	14	α 27
180. »	(Écrit en grandes capitales sur une carte postale.)	1	α 28
181. (Collectif.)	Sarthois, sur le front de la Meuse.	4	α 29
182. J. R.	»	17	α 30

INITIALES PSEUDONYMES etc.	INDICATIONS DE CORPS, etc.	NOMBRE de MOTS FOURNIS	ABRÉVIATIONS
183. Un 4 brisques.	Secteur 207.	4	α 31
184. R. A.	élève de l'École Normale Supérieure, lieutenant.	18	α 32
185. (Collectif.)	Marins en rade de Salonique.	34	α 33
186. Un Breton.	Soldat du génie.	1	α 34
187. W.(illisible).	Torpilleur Dunkerque.	1	α 35
188. Un vieux clochard.	250e artillerie.	36	α 36
189. Un qui voudrait bien en être.	»	1	α 37
190. Léon Ch...	45e infanterie.	26	α 38
191. Un artilleur.	»	3	α 39
192. (Sans signature.)	»	9	α 40
193. Moca.	Secteur 194.	2	α 41
194. (Sans signature.)	officier, ancien Saint-Cyrien.	45	α 42
195. * (anonyme).	Enquête sur l'argot des prisonniers publiée dans le *Journal du camp de Gœttingen*, du 4 juillet 1915 à mars 1916.	27	γ

LEXIQUE DES INITIALES[1]

A. G. T. D. C., arrière-garde tactique de Dar-Chaffaï (α 15), 189.

A. L. G. P., artillerie lourde à grande puissance (artillerie de luxe pour gens pistonné) +, 190.

B. C. D. F. *(fant.)*, bons c... du front (α 15), 193.

B. M. C., boulangeries militaires de campagne, 193.

C. A., corps d'armée.

C. O. A., commis-ouvriers d'administration.

D. Voir *Système D* au Vocabulaire.

D. E. S., division des étapes et services (des embusqués sérieux, α 40), 190.

D. I., division d'infanterie.

D. M. A. P., dépôt matériel automobile personnel (destruction matériel, abrutissement personnel, L 7; défense marcher à pied, L 16), 191.

E. B. K. *(fant.)*, embusqués (M 1), 193.

E. M. État major.

G. A. N. Groupe des armées du Nord (groupe des animaux nuisibles, S 1), 191.

G. B. D. Groupe de brancardiers divisionnaires (gueule de bois, α 36; marchands de pipes, L 16), 191.

G. C. Garde-communications (garde-crottes, V 6), 191.

G. Q. G. Grand quartier général.

G. V. C. Garde-voies et communications (grognards, veinards, cornards; garantis vieux cochons, V 6), 191.

H. O. E. *(fant.)*, hospice ordonnances embusqués.

K. K. Voir *kaka* au Vocabulaire.

L. P. Q. F. L. T. D. A. *(fant.)*, le pante qui fume le tabac des autres) (α 9), 193.

N. P. S. F. *(fant.)*, ne pas s'en faire (D 9), 193.

P. C. Prise de commandement.

P. C. A. *(fant.)*, peigne-culs de l'arrière (M 1).

P. C. D. F. *(fant.)*, pauvres c... du front, +, 193.

P. C. R. *(fant.)*, poules de la Croix-Rouge, +, 192-193.

P. G. M. *(fant.)*, le plus grand manitou (le ponte à la gueule moche), α 16, 192.

P. et C. V., parcs et convois (petite et caractéristique vitesse, α 40), 191.

1. Les traductions plaisantes sont indiquées entre parenihèses ; *fant.* indique les créations de fantaisie.

VOCABULAIRE[1]

A

***abatis**, bras, 138.
abat-jour (*Or.*), casque colonial (L 5).
abeilles, balles qui sifflent (S 2), 145.
abimer, exagérer, 130, 171.
aboyeur, canon de 75 ; sous officier (K), 74, 145.
accordéon, téléphone (L 3).
***accrocher** (se l'), être privé, se passer (de nourriture, etc.), 40.
acheter, dérober (C 10).
adjupète, adjudant, ++, 182.
adruper (*Or.*), se sauver (L 5).
aéro grec (*Or.*), corneille, corbeau (D 10), 219.
aïdé ! (*Or.*), allez ! (G 8), 217.
aiguille (M 14), **aiguille à tricoter**, +, baïonnette.
***air** (en jouer un), s'en aller, se sauver, +, 41, 131.
***Alboche**, Allemand (S 4), 56, 185.
albroque, allumette (R 2), 181.
alkif (*Or.*), bon (D 10).
***aller fort**, exagérer.
allouf (*afr.*), porc (B 17).

---

1. Les mots ou les sens précédés d'un astérisque sont les mots qui appartiennent à l'argot parisien courant d'avant-guerre. Voici la liste des abréviations : termes en usage : *afr.*, dans les troupes africaines ; *art.*, dans l'artillerie ; *aut.*, chez les automobilistes ; *av.*, dans l'aviation ; *c. v.*, dans la cavalerie *col.*, dans les troupes coloniales ; *E. M.*, dans les États-Majors ; *lég.*, dans la légion étrangère ; *hôp.*, dans les hôpitaux ; *mar.*, dans la marine ; *off.*, parmi les officiers ; *Or.*, dans l'armée d'Orient ; *pris.*, chez nos prisonniers en Allemagne ; *tél.*, chez les télégraphistes et téléphonistes : — *loc.*, indique un mot localisé. — Les mots rares sont suivis de l'indication de la source (voir la liste pp. 231 à 238); + indique les mots fréquemment cités, ++ les mots très fréquemment cités. — Les chiffres, à la fin de chaque article, renvoient aux pages de l'ouvrage.

allure (il y a de l'), danger (D 9).
***aminche,** ami, copain.
amoché (*au sens:* abîmé, qui a eu un accident), blessé, *adj. et s.*, +.
amphi (E. M.), exposé verbal (D 12, M 1), 207.
Anastasie (tante), la censure (*pris.*), 226.
anglaise, capote (α 25).
anglaisé, volé (P 12).
***Angliche,** Anglais (AG 8), 160.
antipuant, masque protecteur contre les gaz asphyxiants (M 17), 73.
araignée, sorte de chevaux de frise (M 1).
***aramon,** vin rouge ; vin, 40.
arbalète, fusil (M 17).
arbeit (*pris.*). travail (M 8), 223.
Arbi (*Or.*), tirailleur algérien (D 10), 161.
armoire, havresac (G 7); — **armoire à glace,** havresac (G 2); (*génie*) écurie (M 7); — **battre l'armoire,** *désigne un* tir de mitrailleuses aux coups rapprochés (α 17), 86.
arquebuse (faire péter l'), agir ou travailler énergiquement (M 13), 94.
arrache-bide, eau-de-vie (B 13).
arrivée, arrivée d'obus (C 4), 127.
arroser, bombarder ; **arrosage,** bombardement, +.
arroua-mena (*afr., Or.*), viens ici (B 17, D 10), 218.
arti, artillerie ; (*off.*), Polytechnique (R 4).
artiflot, artilleur, +, 182.
artillerie (demander l'), rendre après boire (J 3).
as (1) (et **as de carreau**), havresac ; — (2) cavalier du premier peloton (*cav.*, G 3) ; aviateur virtuose (*av.*), + ; courageux, héros, qui excelle en quelque chose, + ; — (3) *pl.*, argent : ***faire aux as,** voler ; **poilu** (ou **mec**) **aux as,** homme qui a de l'argent, 35, 38, 159, 204.
asperges en bottes (mettre ses), rouler ses bandes molletières (R 2).
asphyxier, prendre sans payer (P 12) ; faire de l'esbrouffe (S 6).
aspi, aspirant (G 6).
assassiner (*aut.*), abîmer (une voiture) (T 4).
assiettes plates, ceux qui ne sont pas au front (σ 26).
assortiments (*loc.*), projectiles des engins de tranchées (T 3), 76, 84.
***attiger :** (1) **attiger la cabane (attiser...,** S 8), et *simplement* **attiger,** exagérer, ++ ; — (2) être **attigé,** être blessé ou avarié, + ; malade (par opposition à *amoché* et *nasi, hôp.*, S 6), 130, 171.
auge, gamelle (D 10).
autobus, viande (G 3), 84.
auxi, soldat du service auxiliaire, 188.

avoir : en avoir, être brave (C 3, H 3) ; — **y a bon** (*afr., Or.*), c'est bon, c'est bien ; — **on les aura** (*sous-ent.* : les Boches), on en viendra à bout, 132.

azor, havresac, +, 38, 159.

B

***babillarde,** ++, et **babille,** ++, lettre, 225.

***bacantes,** moustache, +.

***bâche,** casquette de civil ; — casque de tranchée, 95.

bâcher (se), se coucher (P 12).

bafouille, lettre, ++.

bagnoder (se), se ballader (α 33).

***bagnole,** voiture, ++ ; (*aut.*), automobile, +, 201.

bagoter, se promener, aller et venir (A 2, D 7), 35.

bahut (le) (*off.*), Saint-Cyr ; — **types bahutés** (*off.*), gens distingués, hauts placés (D 12) ; — **bahuter,** assouplir (un képi ; le caractère) (α 42), 207.

baiser : *être baisé, ne pas réussir, être pris, + ; **être baisant,** être content (D 9).

bal, peloton de punis (D 5, D 10, S 4).

***ba'ancer,** voler, lancer, jeter, 40, 155.

balayer, jeter (L 10), 170.

balek (*Or.*), va-t-en (D 10), 218.

balès (*loc.*), courageux, héros (A 1, α 23), 94.

balles de shrapnells, haricots rouges (W 1). Voir *shrapnell.*

ballon (faire), se passer (de nourriture) (D 5).

***ballot,** imbécile, fou, +. Voir *gare,* 143.

ballotter, jeter (F 2), 155.

banane (*col.*), médaille (D 2).

bancal, sabre (B 7, D 5) ; sabre courbe (D 10, R 4). Cf. *latte,* 35, 143.

baoué, s., *fém.* **baoué** ou **baouette,** civil (A 5).

barafes (*Or.*), brisques (D 5).

baraques, brisques, +, 144.

baratter (*Or.*), faire, fabriquer (L 5).

barbaque, mauvaise viande, + ; viande, ++ ; **à la barbaque !** à la baïonnette (S 6), 61 à 63, 84, 141, 224.

***barbe !** (la), *interj. d'impatience.*

barbelé, *propr*t fil de fer barbelé ; — *fig.* **bouffer du barbelé** (M 7), **piétiner le barbelé** (M 5), **baver dans le barbelé** (M 7), exagérer ; **cisailler le barbelé** (*ou* : dans le...), importuner (α 14, α 42) ; — **barbelé,** alcool (M 1), 76, 148.

***barber**, ennuyer.
barbette (*off.*), cours de génie à Saint-Cyr (α 42), 209.
barbouillé, fil de fer barbelé (R 3, S 7), 174.
barca (*afr., Or.*), assez (D 10, S 7), 214.
barda, charge, poids, + ; équipement, paquetage (et **bardin**, W 1), ++, 37, 80.
***barde** (ça), *s'applique à une vive admonestation d'un chef, et plus spécialement à une violente canonnade ou fusillade de l'ennemi*, ++.
bardin. Voir *barda*.
barlata (*Or.*), eau-de-vie (D 10).
barnum, capharnaüm, chambre en désordre (H 1).
barraca (E. M.), chance (D 12), 208.
***barrer** (se), se sauver, +.
basane, cavalerie (α 42).
bas flanc (sauter le), sauter le mur (S 4).
bas-off (*Or.*), sous-officier (D 10).
bassine (*pris.*), gamelle (γ), 225.
bastos, cartouches (M 16).
bataille de confettis (*mar.*), charbonnier (α 33), 228.
***bateau**, chaussure, + ; **bateau mouche**, grande chaussure (L 10), 150, 151.
***bath**, beau.
bâtons (mettre les), se sauver, +.
baton, bataillon, 188.
***batterie de cuisine**, ensemble des médailles d'un soldat (α 30).
batteuse, cuisine roulante (M 13), 71, 92.
battinse (*art.*), tartine (α 24), 201.
bavarois, pou (A 1), 76.
baver : en baver, travailler dur (M 7) ; — voir *barbelé, fil de fer, paprica*.
baveux, s. m., *journal (G 3) ; savon (L 2, M 16), 40, 143, 172.
bazar, paquetage (R 4).
bébé, canon de 75 (A 1) ; chemin de fer à voie étroite (M 7), 74, 75.
bec dans l'huile (*av.*), mécanicien (L 13), 205.
***bec de gaz** et **bec** (tomber sur un), échouer, 92, 146.
bécane, mitrailleuse (R 5), 147.
bêcheur, commissaire rapporteur au conseil de guerre (V 3), 148.
becquetance ou **bectance**, soupe, nourriture, +.
***becqueter** ou **becter** [conjug. : je becte...], manger, ++, 7. 179.
bédouin, prêtre (A 8) ; **entendre le bédouin**, entendre la canonnade au loin (α 17), 145.
bénard, pantalon (G 6), 158.
Beo (*pris.*), Allemand (M 8), 225.
bergougnan, morceau de viande (J 3), 159.

berlingot, tracteur (*art.*); pou des tranchées allemandes (R 3, cf. *parigot*), 86, 93.
berlue, couverture (M 16, M 17).
beugner, regarder avec attention (B 1), 44.
beurre : *se faire du beurre, gagner et amasser de l'argent ; **beurre** (expr. plaisante), type, homme (A 6), 136.
bibendum, viande dure (G 7). 159.
bibi, fantassin ; soldat de 2e classe, 186.
***biche** (ça), ça va.
***Bicot**, Arabe, Algérien, + ; (*Or.*), indigène quelconque (D 10) ; — **bicot** (*mar.*), quartier-maître chauffeur (α 33), 161, 185, 229.
bicyclette (*hôp.*), bassin (D 8); seau hygiénique (α 4, α 6), 212.
***bide**, ventre, +, 138.
bidel (*mar.*), capitaines d'armes (α 33), 159, 229.
***bidoche**, viande, +, 62, 211.
***bidonner** (se), rire aux éclats, 155.
biffe, f., infanterie (S 4, α 42).
biffin, fantassin, 182.
bificellaire (*Or.*), lieutenant (D 10).
bigadin, cheval (C 3).
bigarrette, cartouche (R 2).
bigorne, f., mort (P 12).
bigorneaux, territoriaux ; fantassins (D 10).
bigorner, tuer; **se bigorner**, se battre; **se bigorner à terre** (*av.*), manquer son atterrissage (L 13), 204.
billard, espace libre entre les tranchées adverses, + ; **monter sur le billard**, aller à l'attaque ; — (*hôp.*), table d'opération, de pansement, +, 212.
biller, foncer sur quelqu'un (G 2) ; **ça bille** (*art.*), il y a une canonnade violente (H 1).
biniou, clairon (et l'homme qui en joue) ; instrument de musique à vent, + ; (*mar.*), matelot clairon (α 33, α 34), 104, 153, 227.
bique, troupier ; **vieilles biques**, territoriaux (A 8).
biquet, soldat de la classe 1918 (A 8), 97.
biroute, ballon observateur (V 2).
biscuit, engagé volontaire (K).
biseau (tir en) (*art.*), tir en enfilade par derrière (C 7), 83.
bistouille, eau-de-vie (B 6), 103.
***bistro**, cabaret ; marchand de vin.
bistrouille, eau-de-vie (α 42).
bitor, saucisson (K).
bitumeuse, cuisine roulante (L 15), 71.
bizness, *affaire, travail (généralement ennuyeux), + ; objets personnels (C 6), 116.

***blair**, nez, 41, 174.

***blairer**, sentir, *dans l'emploi figuré et négatif :* je ne peux pas le **blairer**, 40, 41.

blanchisseuse, zouave (α 21). 145.

blanchouillard, vin blanc (α 8).

***blase**, nez (L 5), 174.

bled, espace libre entre les tranchées adverses (J 3) ; (*art.*), terrain vague (B 7); (E. M.), terrain sans organisation, sans villages (D 12), 123.

bleusaille, « bleu », jeune soldat (L 10).

blindé (1), s. m., casque de tranchée (α 30). — Voir aussi *viande*, 73.

***blindé** (2), ivre.

***blinder** (se), s'enivrer.

blockhaus, casque de tranchée (R 5). 72, 148.

bluet, soldat de la classe 1917 (D 2), 96.

***bobard**, mensonge, blague, fausse nouvelle d'un journal, +, 40, 172.

bobosse, fantassin, +, 186.

bocal, casque de tranchée (M 17), 72.

***Boche**, Allemand, 52 à 59, 79, 141, 160, 185, 291.

***Bocherie** (la), les Allemands (α 32), 59.

bœuf (*mar.*), officier marinier (α 33).

bois (mettre les), s'en aller (D 2 ; voir *bout de bois*).

bois de la Gruerie (*loc.*), certaines infirmières (α 5), 136, 169.

bois de lit (*mar.*), hamac (α 33), 228.

bois-l'eau, souliers (P 12, α 30), 141.

boîte à cirage, cartouchière (K) ; — artilleur (α 10, α 21), 144.

boîte à gaz, boîte qui contient le masque, etc. contre les gaz asphyxiants, 73.

boîte à graisse (*art.*), maréchal des logis mécanicien (P 5).

boîte à grimaces, conserve de bœuf (α 8).

boîte à malice, boîte qui contient le masque contre les gaz (A 1), 73, 78.

boîte à mouches (*Or.*), revolver (D 10).

boîte à outils, boîte qui contient le masque contre les gaz (α 2), 73.

boîte à parfums, pied (S 7), 137.

boîte à rougeole, boîte qui contient le masque (A 1), 73.

boîte à singe, képi haut d'un colonel (α 11).

boîte aux lettres, cartouchière (A 1).

boîte de singe, projectiles des engins de tranchées (T 3).

bol, casque de tranchée (D 3), 72.

***bomber** (se), être privé, se passer (de nourriture, de vin...), +.

bon à l'ab, = **à l'ac**, = **à mic**, bon à rien (A 8).

bonhomme, soldat, +, 50, 51, 177.

***boniments**, histoires (B 9).

bono! (*afr., Or.*) bien! (G 8).
boscot [*bossu]; (*mar.*), maître de manœuvres (α 33), 181, 229.
***bosser,** travailler (M 17).
bouchers bleus (*Or.*), chasseurs d'Afrique (D 10).
bouchers noirs, artilleurs (D 2, T 1, T 3, α 4); zouaves ? (L 6), 82, 97.
bouchon gras (*mar.*), mécanicien, 229.
***boucler** (la lourde), fermer (la porte), 38.
boudin: cherrer dans le boudin, exagérer (M 7); **boudin cavaleur,** femme collante (D 9).
boudingue, f., ballon observateur allemand (V 2).
***bouffarde,** pipe, +, 211.
***bouffer,** manger.
bougie, fusée (α 7).
Bougre (*Or.*), Bulgare (L 5), 98, 160.
***bouif,** cordonnier.
bouillante, soupe, +, 143.
bouillote (*cav. Or.*), trompette de cavalerie (D 5).
boule, pain, +; — **se mettre en boule** (*av.*), manquer son atterrissage (L 13), 34, 204.
***boule de suif,** homme gras (M 13), 93.
Boulg(ue) (*Or.*), Bulgare (M 5), 98, 160.
boulonner, travailler, +, 184.
***boulot,** travail, travail dur, +, 184.
bourdon (1), cheval, +, 106, 140, 141, 174.
bourdon (2), spleen, « cafard » (M 17), 151.
bourre (1) (prendre la) (*cav.*), soutenir un long effort (H 3).
bourre (2), m., gendarme (α 38), 131.
bourrer *cav.*), tirer à la main (en parlant d'un cheval, D 13); **bourrer sur l'obstacle** (*cav.*), courir sur l'obstacle au galop (P 2); — **bourrer la caisse,** tromper; ***bourrer le crâne,** tromper, mentir, exagérer, importuner, ++; ***bourrage de crâne,** action de « bourrer le crâne », fausse nouvelle; ***bourreur de crâne,** celui qui « bourre le crâne »; — **bourrer le mou,** et = **le moule** (L 10), *même sens*, 41, 104, 130, 131, 145, 171.
bourri, cheval (R 4), 105.
bourrin, cheval, ++; mulet (L 7); âne (C 4, M 12), 104 à 106, 140, 141, 198.
bourrineau, mauvais cheval (L 6).
bourrique [*agent], gendarme, 171.
bousculer le pot de fleurs, et **bousculer,** exagérer, mentir, +, 130.
bouseux, campagnard (D 9).
bousillage, action de bousiller (α 32).

***bousiller**, tuer ; *surtout au passif :* être tué, blessé, *et spécialement* être mis en morceaux par un obus ou une explosion, + ; — (*av.*), **bousiller**, abîmer son appareil à l'atterrissage (D 12), 40.
***bousin**, bruit infernal (P 11).
bousine, mitrailleuse (α 7) ; — cuisine roulante, 71.
bouson (*mar.*), canonnier (α 33).
***boustifaille**, nourriture (S 7).
bout de bois, *propr*[t] jambe ; *fig.* **mettre les bouts de bois** (ou = **les bouts**, M 17), se sauver, + ; — **bout de bois**, cheval, 140.
bouteille, pétard à manche (M 1) ; *au pl.*, projectiles des engins de tranchées (T 3), 76, 84.
boutéon, torpille, crapouillot (L 1).
boutrole, casque de tranchée.
boyal, boyau, 178.
boyau, passage souterrain entre les tranchées ; — **avoir le boyau** [*... à la rigolade], être gai, M 17.
***boyauter** (se), rire (J 3), 78.
brancardot, brancardier.
branlante, montre (B 16).
branleur, ordonnance (B 12, M 3), 35, 80.
braquignol, brancardier (L 3).
bras-cassé, *paresseux (G 3) ; — brancardier, +, 40, 141.
bras de nouille, brancardier (A 8), 141.
***bras-retourné**, paresseux (G 3), 40.
brema (*Or.*), bon (D 10).
brèmes, cartes à jouer (D 11, R 5), 45.
***bricheton**, pain, ++.
brief (*pris.* ; prononcer *brif*), lettre (M 8), 223.
briffer, manger, +.
briffeton, pain (L 6).
brigeton, pain, +.
brig-four, brigadier-fourrier.
***brignolet**, pain, +, 174.
briquer, laver son linge (K).
brison, pain (D 10).
briston, pain (S 8).
***broquille**, minute (B 16...), et **broqui(e)** (A 8, α 7), 43.
brosse à dents, grenade à manche (α 1).
brot (*pris.*), pain (M 8), 223.
bruant (*art.*), avion de chasse (α 24), 92, 144, 201.
brûlé, café (α 16).
***brûle-gueule**, pipe (B 17).
brûle-pattes (*cav.*), maréchal (D 9, P 12).
brûler, astiquer (K) ; — attaquer avec acharnement (D 9).

brûleur, qui attaque avec acharnement (D 9).
brutal, canon (B 6 ; *art.* H 1) ; — pain (A 10) ; mauvais vin (K).
Bubul (*Or.*), Bulgare (M 15), 98, 160, 186.
bûche, allumette (A 10, B 13), 137.
***buffet,** tronc, estomac (D 7, S 6) ; **en avoir dans le buffet,** ne pas avoir peur (B 13, S 6), 132, 138.
bulgares (*Or.*), haricots rouges (D 5, D 10), 219.
Bulg(ue) (*Or.*), Bulgare, 98, 160.
buque (ça) [pas traduit] (C 4).
buriner, travailler (B 9).
burlingue, bureau, + ; bureau du sergent-major (M 3).
burnous (faire suer le) (E. M.), exploiter la situation, exploiter ses subordonnés (D 12).
busot, obus (A 3).
busoter (se faire), recevoir un obus (A 9).
buter, tuer, +.
butte aux cailles (la), le « front » (R 2).

C

cabir, capitaine, +, 184.
cabot, *chien, + ; — caporal, ++ ; brigadier (D 5) ; **cabot patates,** +, **cabot rata,** ou **cabot saindoux** (α 7), caporal (ou brigadier, D 5) d'ordinaire, 150, 183.
cabrer (se), se lever au réveil (K).
cabri, fusil mitrailleur (A 7).
cacher (en), manger (C 1).
cadouille, bâton (R 4).
cafard, dépression passagère, spleen, accès de neurasthénie, + ; **coup de cafard,** faute grave ou suicide causé par le cafard ; — **cafard,** adjudant de caserne (R 4), 37, 151, 224.
cafardé (être) (E. M), être soigné, être l'objet de faveurs (D 12), 137.
cafouiller (*tél.*), brouiller un installation, mal donner une communication ; *dér.* **cafouilleux** ou **cafouilleur** (G 5), 206.
cage (*av.*), avion Farman (D 12).
cage à mouches, avion (M 14).
cage à poules (*av.*), avion Farman (D 12), avion du type M. F. (α 32) ; avion d'observation (A 3, M 13, M 14) ; biplan (A 9, L 10), 204.
cagibi, abri de tranchées, + ; cabane (B 4) ; toute construction faite par l'homme et où il couche (α 11), 182.
cagna, abri de tranchées, ++, 34, 83, 122-123, 124, 200.
cagneux, cheval (B 17, C 6), 140, 143.
cagni (*Or.*), bon (D 10), 218.

cagoule, masque à gaz, 73, 92, 291-292.
caïffa (*Or.*), chasseur d'Afrique (D 10), 159.
***caille** (l'avoir à la), être de mauvaise humeur (M 17).
cailler le raisiné (se), avoir le « cafard » (B 16).
***caisse,** tronc, poitrine (B 2, S 6).
caisse à biscuits (*art.*), avion de réglage (α 24), 200.
caisse à savon (*av.*), avion (L 13), 43, 204.
caisse d'emballage (*art.*), bimoteur (α 24), 200.
cala! (*Or.*), bien ! (G 8), 216.
calandot, cheval (α 8).
***calebasse,** tête (C 4).
***calebombe,** bougie, lumière, lampe, lanterne, +, 38.
calecif, caleçon (D 11).
calendrier, grenade à manche (L 3); projectile d'engins de tranchée (M 1), 76, 84.
***caler** (se les), bien manger (T 4), 131.
cales. Voir **cannes.**
calô (y a =) (*Or.*), bon (D 10); **ne calô** (*Or.*), mauvais (D 10), 216.
calogeropoulos (*Or.*), avion d'observation (A 2), 217.
calot, bonnet de police, 33, 210.
***calter,** se sauver.
camarade (faire), se rendre, 118.
cambouis, soldat du train (α 20). Voir *royal*, 153.
***cambrouse, cambrousse,** campagne, + ; — ***cambrousard, cambroussard,** campagnard.
cambuser (se), se coucher (G 7).
camouflage (E. M.), action de camoufler (D 12).
***camoufle,** bougie.
camoufler (E. M.), déguiser, rendre invisible (D 12); (*art.*), peindre les pièces des couleurs de la nature (α 27) ; prendre sans payer (P 12); **se camoufler,** se cacher, changer de couleur, se salir; simuler (A 8), 209.
canadiens (*loc.*), jeunes soldats de la classe 1918 (L 12), 88, 97.
canard, *journal (D 8, D 11); — cheval, + ; — torpille aérienne (L 10); — **premier canard,** soldat de 1re classe, 106, 140, 172.
***canasson,** cheval, +, 106, 140, 180.
canfouine, abri de tranchées (M 13).
cannes (mettre les), +, les **cales,** se sauver ; partir en permission ou aller au repos (A 6).
***canon,** verre de vin.
canon à rata, cuisine roulante (P 12), 71.
cantache (G 3), **cantoche** (S 4), cantine, 34.
canule, individu ennuyeux (M 17).
caoua (et **caouar,** M 7, **cavoua,** α 5), café, ++, 37, 121.

capiston, capitaine, +. 35, 183.
capite, capitaine (K).
capout (prononcer le *t*), tué ou tuer, *mot employé en parlant des Allemands* (D 1, γ), 119, 223.
***carafe** (laisser en), laisser en plan (D 12); (*av.*), **carafe,** panne (L 13).
***carafon,** tête (B 2).
***carapater** (se), se sauver.
carbi (*afr., Or.*), c'est bien vrai (S 7), 214.
carcagnat, cheval (H 3), 140.
carcan, cheval, + [*mauvais cheval], 106, 140.
carlingue (*av.*), partie de l'aéroplane où se tiennent les aviateurs, 182, 205.
***carne,** f., homme désagréable, méchant.
carogne. cheval (L 6).
carotter la brute [c.-à-d. singer la brute] (*off.*), faire la bête pour esquiver un ordre (D 12).
***carrée,** chambre (B 14); abri de tranchée (L 6).
casba (L 6). Voir **kasba.**
case (*Or.*), trou, abri, maisonnette de fortune (M 15).
casino (*hôp.*), chambre, bureau (W 1).
casquette en fer, casque de tranchée (A 2), 72.
***casse** (il y a de la —), *exprime toute* action violente où il y a des dégâts, des blessés, etc.
casser : en casser, dormir (D 2); — (*av.*), **casser du bois,** abîmer l'avion en atterrissant (D 8, D 12), manquer son atterissage (L 13); — **faire un casse-croûte,** faire une attaque (T 1); — **casse-pattes,** mauvaise eau-de-vie (L 11), eau-de-vie (M 14), vin blanc (M 7), 37, 158, 204.
casserole, casque de tranchée (α 36), 72.
cassis, tête, 151.
castor (*mar.*), jeune marin (α 33), 228.
cavaler [*courir]; ***se cavaler,** se sauver; **cavaler,** importuner (D 9).
cavoua. Voir *caouà.*
***ceinture** (la), *et* *se **mettre la ceinture,** *désigne une* privation, *et généralement le* manque de nourriture, de boisson, +, 41.
cercueil volant (*av.*), avion (L 13), 204.
cerf, bon cavalier, rude soldat, « as », etc. (C 3).
chabosse, fantassin (A 2).
chacal (*afr., Or.*), zouave (D 10).
chalausticer (?), mentir, grossir les choses (B 13).
chambouler la mappemonde, exagérer (R 2), 183.
chandelles, fusées éclairantes (L 11).

chanvre, cravate (α 25).
chaouch (*Or.*), sous-officier (D 10), 218.
***chaparder,** dérober, 170.
chapeau, mandat (P 12); — *locution :* ***t'occupes pas du** (*ou* **t'en fais pas pour l**') **chapeau de la gamine** (*ou* **de la gosse**), **pousse la voiture :** ne t'inquiète pas, laisse faire, +. Cf. *ruban*, 125-126.
charcutier, chirurgien (M 5).
charger, être en absence illégale.
charognards (*off.*), ceux qui obtiennent avancement et honneurs à l'arrière, 87.
charpentiers de Poincaré, gendarmes (P 12), 171.
charrette, gros obus allemand passant par-dessus les lignes[1] (α 32), 75.
charriboter, tomber en abondance (en parlant des obus, L 15); — *se moquer (L 15).
***charrier,** exagérer *ou* se moquer, ++; **charrier dans les bégonias, charrier dans le mastic** (G 9), exagérer, 130, 171.
chartreux, aumônier (P 12).
chass'bat', chasseur à pied (α 42).
chassebi, chasseur à pied, chasseur alpin, +; chasseur à cheval (K); chasseur d'Afrique (α 21); avion de chasse (α 36), 91, 93, 181.
chassebif, chasseur alpin (A 1), 181.
chassepattes, chasseur à pied, +.
chasser, partir, se sauver(M 17, P 12).
***chasses,** yeux, +.
chat (*art.*), fantassin (α 10); (*Or.*), Annamite (G 8), 161.
chatouillard (*aut.*), accélérateur (L 7), 202.
***chaude-lance,** blennorrhagie.
chech, *même sens que* **voile** (voir ce mot) (D 5), 153, 188.
chemise (secouer *ou* faire une), voler, « chaparder » (S 6), 142.
cherche-boulot, mouche du coche (H 2).
***cherrer,** exagérer, ++; se moquer; **cherrer dans le boudin** (M 7), **dans les bégonias, dans le mastic, dans le camembert** (α 42), exagérer; (*av.*), **cherrer dans les décors,** faire des excentricités avec son avion (L 13), 40, 130, 171.
Chetimi (Marne), gens du Nord (M 17, W 1).
chetouille, blennorrhagie (S 6).
cheval, mandat; argent (P 11); — **cheval de boxe,** sous-officier (D 10), 34, 129, 150, 219.
chevaux de frise, sourcils (*ou* moustache) longs et embrousaillés (α 11).
***chic** (*off.*), brave (M 7).

1. Dans le même sens : *ils envoient les roues avec* (α 32).

***chichi,** ennui (D 12).
chicot, dentiste (α 18), 153, 212.
chie-dans-l'eau, marin (C 10).
chien : chien du quartier, sergent de caserne (M 1) ; — **piquer un chien,** dormir (D 12) ; — **chien vert** (E. M.), *non traduit* (M 1), 35.
chignole, petite voiture, brouette (B 4) ; voiture, + (*et* fourgon, K) ; (*aut.*), automobile (α 27), 201.
chipestère, eau-de-vie, et **chipesternic,** eau-de-vie supérieure (*loc.*, α 38), 95.
chipoter, voler (D 10), 170.
chique, f., shrapnell de 77.
chiqué (alerte au), alerte d'instruction (D 9).
chiquement (mourir =) (*off.*), bravement (M 7).
chiquer, objecter : « rien à chiquer contre » (M 17).
***chlinguer,** puer.
chlof, lit (D 10), 118, 154.
***chnic,** eau-de-vie (M 7), 37.
***chocolat** (être), être attrapé (D 2).
chocolbiche, chocolat (R 2), 182.
chocotes (avoir les), avoir peur (S 6).
chocotière, cuisine roulante (α 8).
chopin (faire un) (E. M.), capturer un prisonnier qui a donné des renseignements (D 12).
chou (*mar.*), cuisinier (α 33), 229.
chouaille (en jeter un), travailler dur (M 17).
chouïa (*afr.*, *Or.*), peu, un peu (D 10, S 7), 214.
choum-choum (*col.*), eau-de-vie (D 2).
cibi, cigarette (B 2).
***cibiche,** cigarette, +, 182.
ciblot, civil (D 2). Voir *civelot,* 183.
***ciboulot,** tête, cerveau (C 4), 180.
cigare, tête (B 2) ; — obus (S 7).
cinéma (*loc.*), maison close (W 1), 142.
cinq : serrer les cinq, serrer la main (α 14) ; **en mettre cinq,** donner une gifle (H 3), 132.
cinq frères, projectile allemand formé de cinq tuyaux accouplés et qui produit cinq explosions (C 6, K), 76, 78.
cirage, soldat soudanais, 161.
cisaille, veste (α 36).
cisailler. Voir *barbelé.*
cité (être), être puni (K), 137.
citoyen, vin (α 8).
citron, *tête (B 2) ; — espèce de grenade (α 1).

citrouillard, dragon (α 10), 149.
citrouille, dragon.
civelot, civil, 35, 180.
claboter, mourir ; tuer (D 10), 156.
clacot, fromage (M 17).
***clamecer,** mourir, +.
claper, manger (F 2).
clapoter, mourir (J 3).
***claque,** m., maison close (R 4).
claquer du bec, avoir faim.
claquette, bouche (H 2).
classe (en avoir), en avoir assez (M 17).
cléber, manger, +.
clebs, cleps, *chien, ++, — caporal, brigadier, +. Voir *kelb,* 120, 150.
***client,** homme (C 4).
clique, ensemble des clairons et des tambours (R 2).
cliquebite (*art.*), chose terminée (α 24), 201.
cloche, casque de tranchée (M 14, α 17); **cloche à melon** (*Or.*), casque colonial, 72, 148, 219.
clou, bicyclette (P 12), 141.
clouer des tôles, canonner, en parlant des mitrailleuses (S 8).
clyso (*hôp.*), infirmier (α 4), 153, 212.
coco (1), commandant (B 14), 186.
coco (2) (*alpins*), aviateur (A 1) ; — (*aut.*), benzol (L 7), 202.
cocoter, puer, +.
cocotier (*tél.*), isolateur pour câbles télégraphiques (B 4), 206.
cognard, gendarme (W 1).
cogne (1), gendarme, + [*agent de police], 148, 171.
cogne (2), cheval (D 10).
colis, obus (M 3) ; **colis postaux,** gros obus (α 17), 86.
collant, pantalon (α 16), 144.
colle, m., camarade (S 8 ; *mérid., abrév.* de « collègue »).
***colle** (ça), ça va.
collégien, gendarme (α 38), 171.
collègue (*mérid.*), camarade (C 2).
colo. Voir *colon.*
***colombin,** excrément, + ; — *fig.,* **avoir les colombins,** avoir peur, + ; — **les colombins !** *exprime un refus énergique* (S 7).
colombiner, poser un colombin (D 9).
colon (et **colo,** B 6), colonel), ++, 35, 187.
coloro, vin (α 8), 93.
coltar, vin (α 8), 93.
comaco, *adj.*, bien, confortable (D 9).

***combine,** combinaison, bon moyen, « truc », +.
come on(e) (Artois), viens, partons (W 2), 117.
***compas,** jambe (D 8) ; — **allonger les compas,** marcher vite.
conf (avoir la) (*art. loc.*), avoir la « cote » (L 14).
confetti. Voir *bataille.*
congaïe (*col., lég.*), femme indigène (S 7), femme (R 4), 124, 214.
consignes noroua (*mar.*), jusqu'à la gauche (α 33), 227.
convalo, f., convalescence, +.
copahu, infirmier (K) ; pharmacien (α 39), 153, 212.
copé (W 1), **copette** (α 11), coopérative militaire.
copeaux (revenir en), être rapporté déchiqueté (T 4).
copette. Voir *copé.*
coquards, yeux (B 2).
cordon (tirer le), canonner (en parlant de l'ennemi) (S 8).
corgnaud (*cav.*), cheval (J 3).
cornanche, f., coup de poing (M 17).
cornard (E. M.), erreur de paperasserie (D 12), 209.
corniflô (*loc.*), eau-de-vie de cidre (C 9).
cornonchouiller, puer (S 7).
corset, vareuse (A 1).
cosaque (E. M.), officier maladroit, pas débrouillard (D 12), 208.
***cossard,** paresseux (G 9).
***cosse** (avoir la =), paresse, flemme, +, 93.
***costaud** (et **costal,** C 6), gaillard, +, 111, 178.
coton (*av.*), brume (D 13).
coucou (*av.*), avion ; **vieux coucou,** canon de 90 (α 36), 204.
couic, *nég.,* pas (D 9). Voir *pouic.*
couillard (*Or.*), cuirassier (D 10).
couinard, téléphone (L 3), 79, 206.
couineur (*tél.*), appel téléphonique vibré (B 4), 206.
***coule** (à la), débrouillard.
***coup de chien, coup de tabac, *coup de Trafalgar, coup dur,** +, vif combat ; — **coup de tabac** (*mar.*), mauvaise mer (α 33) ; (*av.*), chute dans un trou d'air (L 13), 228.
coupe-choux, sabre série Z (A 10, α 4) ; baïonnette ancien système S.2 (D 8).
coupe-vent, gros nez (R 2), 137.
***couper** (à une corvée), échapper à, esquiver.
course à la mort, médaille militaire (R 3), 91, 154.
court. Voir *trop court.*
couscouss (*Or.*), tirailleur algérien (D 10), 153, 219.
couvrante, couverture (D 11), 143.
cra, explosif fusant ou instantané (α 1), 78.
cra-cra, malpropre, sale (B 13), 186.

cran, punition (A 10); — **avoir du cran,** avoir de la crânerie, du courage (C 4, D 12), 156.
crapaud, porte-monnaie (L 1); — explosif allemand à six détonateurs (M 1).
crapouillé (être) (*av.*), être bombardé par l'artillerie (D 12), 77.
crapouillot, lance-bombes, canon de tranchée, ++ ; — projectile du « crapouillot » (T 3); (*loc.*), projectile du canon allemand de 77 (T 3); — bidon agrandi par l'éclatement d'une cartouche (L 8), 35, 77, 84, 148, 153.
crapouillotage, bombardement par crapouillots (T 3), 77.
crapouilloter, bombarder avec des crapouillots, 77.
crapouilloteur, artilleur du crapouillot, 77.
crassi (*Or.*), vin (C 8), 217.
cravateur, bluffeur (H 3).
crèche, chambre ; chambrée (W 1); — isolateur servant de lit (α 1), 86, 138.
cremage, saleté (P 4 ; cf. *cra-cra*).
créneau, trou des tranchées par où l'on tire, 149.
***crève** (attraper la), prendre une maladie mortelle, 157.
crever (la) (et **crever l'organe,** R 2), avoir faim.
cric, eau-de-vie, 185.
crime dans le ventre (avoir du), avoir du toupet (L 10).
***crise** (la) (avoir =), le fou rire (K).
crocs (avoir les), avoir faim (R 2), 132.
crochets (se faire les), sur, dérober (D 10), 170.
croix de bois : avoir (*ou* **gagner) la croix de bois,** être tué ; — **croix de bois,** croix de guerre (R 3), 91.
croquegi, paysan (P 12, R 2), 169.
***croquenot,** chaussure, ++.
crotter (se) (E. M.), faire une erreur (D 12).
croubs, croups (et **croums,** D 10) (*afr.*, *Or.*), pain (C 4, S 7), 123, 214.
crouïa (*afr.*), camarade (S 7), 214.
croun, f. (*afr.*), déveine (J 1).
croûte, pain (P 12); soupe (A 9, α 8); *nourriture ; — **croûte de chevaux de luxe,** mess des sous-officiers (D 10), 138.
***croûter,** manger (C 4).
crustillons (*loc.*), éclats d'obus (α 17), 94.
cui-cui, oiseau (H 2), 79.
cuir, cuirassier (H 1, α 21).
cuisot, cuisinier (D 5), 156.
cuistance, cuisine, ++ ; — nourriture (α 30), 35, 77, 156.
cuistancier, cuisinier (L 6, R 2), 77.
cuistot, cuisinier, ++, 35, 77, 156.

cul de singe, chasseur à cheval, hussard (α 21 ; *Or.* D 5, D 10).
***culbutant,** pantalon (M 14).
***culbute,** culotte, pantalon (H 3), 182.
culbutin, pantalon (M 9).
***culot,** hardiesse, bravoure, +.
***culotté,** hardi, brave, +.
cure-dents, baïonnette (A 9), 137, 168.
curetot, curé (G 9), 181.
curieux, observateur dans la tranchée (D 2), 128.
cyclistes (*loc.*), soldats qui portent un lorgnon (D 1), 85.

D

***dabe,** pére ; **dabesse,** mére (D 9), 43.
dache, clou (L 6).
dali dali (*pris.*), *cri qui accueille l'arrivée* d'une tête sympathique dans les baraques ou sur la scène[1] (γ).
***dalle,** *nég.*, rien, 133.
***dame** (aller à), tomber (H 3), 147.
dardanelles (*pris.*), prisons (M 8, γ), 225.
***débecqueter, débecter,** déplaire, dégoûter.
***débiner** (se), s'en aller, se sauver, +.
débourrer, *aller à la selle ; — *fig.*, soutenir un long effort (H 3).
***décaniller,** se sauver, +.
décision (faire une =), discussion amicale (K), 99.
décoction, pluie d'obus (C 4), 127.
***décoller,** tuer (H 3).
déconocrate (*loc.*), chef qui domine sa troupe par des rapports nombreux et fermes (H 2).
***défiler** (se), se sauver (α 42).
défourrailler, aller à la selle (J 3).
dégauchir, trouver, se procurer (B 7).
dégelé, mort (A 8).
***dégoiser,** parler (P 4).
***dégonfler** (se), ne pas faire, par peur, quelque chose qu'on avait annoncé, ne pas tenir sa promesse (M 9).
***dégoter,** *act.*, trouver ; — *n.*, **dégoter mal,** avoir une mauvaise tenue (C 4).
dégoualante, lettre (L 3).

1. Il s'agit de la scène du théâtre organisé par les prisonniers dans le camp.

dégoulinante, montre (L 3).
dégrouiller (se), agir avec initiative et promptitude, 183.
***dégueulasse,** sale, +.
delikatessen, pain rôti à l'huile (J 3), 119.
démêloir (veux-tu un)? *se dit à quelqu'un qui bafouille* (B 8).
***démerdard,** débrouillard, +.
demi-boule, soldat du service auxiliaire (D 8).
demi-portion (et **demi-porsif,** M 17), soldat du service auxiliaire (D 8); — mousqueton (R 5).
***dent** (avoir la), avoir faim (R 5), 132.
dentelle (*Or.*), moustiquaire (D 5), 219.
départ, départ d'obus (C 4), 127.
déposer (se faire) (*cav.*), mettre pied à terre malencontreusement, mais avec élégance (H 3).
députés (*hôp., loc.*), avariés les moins atteints (V 3; cf. *sénateurs*), 87.
déraillard, chemin de fer à voie étroite (M 7), 74.
derche, derrière, postérieur (J 3).
descendre au repos (D 7), **descendre à terre** (L 12), aller à l'arrière; (*art.*), **descendre,** aller de la batterie de tir à l'échelon de combat (L 10); — ***descendre,** tuer (D 10, S 6), 44, 146, 155, 200.
***dessalé,** déluré.
diables bleus, chasseurs alpins (D 2, D 10); chasseurs à pied (D 10), 78, 82, 97.
diables noirs, artilleurs (D 2).
***dingot,** simple d'esprit, imbécile, + ; (*hôp.*), fou (W 1), 154, 219.
dingue. f. (*Or.*), fièvre paludéenne (D 10), 154, 219.
discuter le coup, se défendre (contre l'ennemi ou dans une discussion) (H 3).
disparaître, tuer (D 10), 156.
distribe, distribution (spécialement de vivres), 187.
dobro (*Or.*), bon, bien (D 10, G 8); — **Dobro,** Serbe, 13, 161, 217.
dominique (*mar.*), boîte renfermant la paie de l'équipage (α 33), 158, 229.
doro, pièce d'or (A 8). Voir *douro*, 116.
doublard, sergent-major, ++, 35.
double, sergent-major, +.
doublure, peau (α 7).
***douce** (en), à la dérobée (C 4).
***douilles,** cheveux, +, 137.
douro (*Or.*), écu de cinq francs (D 10), 116.
drame (se faire jouer le), se faire réprimander (B 14).
dressage (faire du) (*cav.*), mâter (D 9), 199.
drouilles, cheveux (L 1). Voir *douilles*.
druide, aumônier (P 12); — officier du service forestier (M 7), 84.

dur, train, +; train de permissionnaires (D 3); — sac (B 2); — (*pris.*), lit (M 8), 128, 225.
dure, soupe (A 9).
durs à cuire, haricots rouges (D 10).
dzin-dzin, mitraille (α 1), 75, 78.

E

éborgneur d'âchets, paysan (R 2).
ébousiller, ébousillage, *renforcement de* « bousiller, bousillage » (α 32). Voir ces mots.
éclairer, allumer (G 9).
écorcher, mentir, exagérer (B 13).
écrabouiller (en), dormir (G 9), 151.
écrase-merde, fantassin (D 12); — chaussure (F 2, L 6).
écrase-mottes, paysan (R 2), 78, 169.
***écraser** (en), dormir, ++, 38, 151.
écrevisse de rempart (*Or.*), fantassin (D 19).
écumoires, brodequins (L 6).
égratigner, exagérer, mentir (B 13).
électrique, vin blanc, eau-de-vie (M 7), 37.
élève macchab (D 10), **élève mort** (D 10, S 4), malade.
emballer (s') (sur quelque chose), voler, (L 10).
embarquer (s') (*cav.*), s'emballer (H 3).
embocher, tuer le Boche avec sa propre baïonnette (R 3), 93.
embouteillée (colonne =) (E. M.), arrêtée de tous côtés par des convois (D 12).
emboutir (les radiateurs) (*aut.*), abîmer (T 4).
embusqué, soldat qui a obtenu par la faveur un poste de tout repos; (*inf.*), infirmier (V 3); (*afr.*), **embusqués de 1re ligne**, agents de liaison, brancardiers, téléphonistes (M 2), 36.
embusquer, faire des embusqués.
emmouscailler (s'), s'embourber (B 16).
emprunter, voler (D 9), 142, 170.
enclume, gros obus (α 30), 75.
enfants de chœur de Deibler, gendarmes (R 3), 91, 171.
enrosser (E. M.), tromper (D 12).
entraver, comprendre (D 14, H 3), 44.
***entrer dedans**, combattre corps à corps (G 2).
envelopper, laisser faire, abandonner (S 8).
***envoyer plein le col** (s'en), **plein le cornet**, **plein la lampe**, +, **plein le lampion**, faire bonne chère.
épilés, ceux qui ne sont pas au front (α 26), 135.

Ernest, artilleur allemand (T 3), 84, 160.
escargot électrique, projecteur (T 1).
escarpin, brodequin (D 10), 137.
***esgourdes,** oreilles (B 16, D 8), 43.
***estourbir,** tuer (J 1), 43, 117.
étalé sur le parapet, tué (A 9).
éteignoir, casque de tranchée (α 38), 72.
étoiler le ciel, lancer des fusées éclairantes (α 17).
étouffer, avaler (D 2); — voler (D 9), 170.
évacué dans une toile de tente, tué (A 9).
éventail à bourrin (*loc.*), trique à âne (M 12).
excès de zèle, adjudant (B 6), 154.

F

***fadé** (être), être mal servi, volé (D 12), 111, 137.
fafiole, lettre (G 9).
***fafiot,** billet de banque (A 8).
fainéant, sac (B 17), 146.
faire : *ne pas s'en faire, ne pas se faire de bile, + ; — **aller se faire faire,** *expression pour envoyer promener* (H 3) ; — **être fait** ou **fait comme un rat,** être fait prisonnier (M 17), 41, 131.
faisandé (être), être fait prisonnier (M 17).
fala (*Or.*), merci (G 8), 13, 217.
falot (passer au =), conseil de guerre.
faloter, passer au conseil de guerre (D 7).
***falzar,** pantalon, ++ ; — chemise (?) (A 10).
familo, familistère (épicerie) (W 1).
fana (E. M.), fanatique du métier militaire (D 12), 207.
fantabosse, fantassin (D 8), 186.
fantaisie sur fil de fer, attaque (M 17).
fantoche (képi), fantaisie (L 10), 181.
fatma (*Or.*), femme turque (L 5) ; femme (D 10), 218.
faucher, tuer, abîmer (T 4) ; — *« chaparder », voler (H 3); * **être fauché,** rester sans argent (M 17).
fauvettes à tête bleue, gendarmes (R 3), 97.
faux nez, masque à gaz (P 12), 73.
fayedales, haricots (S 7).
***fayots,** haricots, ++ ; (seulement quand ils sont cuits et mangeables, α 2, cf. *shrapnells*), 36, 111, 139.
***fendard,** pantalon, +, 143.
fer à repasser (planer comme un) (*av.*), mal planer (L 13), 204.
feu d'artifice, lancement de fusées dans les lignes (α 17).

feuille de chou (*mar.*), col du marin (α 33), 228.
feuser, faire vite (F 2), 145.
ficelles, galons (C 4) ; galons d'officiers, +.
figous (en avoir), en avoir assez (S 5, W 2).
fil de fer, eau-de-vie (B 13) ; — **baver dans les fils de fer,** exagérer (M 7).
filocher, *act.*, passer (quelque chose) (F 1) ; — *n.*, courir (B 2, M 17), 180.
***filon** (avoir le =, c'est le =), bon moyen, bon « truc » ; poste de tout repos ; chance, +, 38, 41.
fin, bon, *dans* : **fine blessure,** bonne blessure, + (c.-à-d. pas dangereuse tout en nécessitant l'évacuation, l'hôpital et le congé de convalescence) ; **fine gâche,** bon emploi (B 14, C 4).
fine, cigarette toute faite (J 3).
finiard, tabac (α 36).
fissa (et : faire...), vite, va vite (M 2, M 17, S 7), 214.
flambante, allumette (A 9), 143.
flambard, artilleur (R 4).
***flan** (à la), mal, sans soin (T 4).
***flancher,** avoir peur (B 2).
fleur : être fleur, être « fauché » (sans argent) ; — (*av.*), **se poser à terre comme une fleur,** atterrir avec élégance (L 13), 204.
***flingot,** fusil, +, 36, 118.
flingue, fusil, ++, 118, 188.
***flopée,** quantité (C 4).
***flotte,** eau, eau à boire, pluie, ++, 211, 224.
***flotter,** pleuvoir.
flousse, argent (P 4).
flubards *ou* **les flubs** (avoir les), avoir peur (F 2).
***foies** (avoir les), avoir peur, ++ (*et* **prendre les foies,** D 12) ; **avoir les foies blancs, les foies verts, *les foies tricolores, les foies ronds** (M 17), avoir peur, 38, 127-128.
***foin** (faire du), faire du bruit (L 1).
***foire d'empoigne** (prendre à la), voler (C 4), 145, 157, 170.
foirer, tomber sans éclater (en parlant d'un obus).
fort, brave (M 1) ; — ***aller fort,** exagérer.
fortif, homme fort (B 2).
***fouetter,** puer (R 2).
fouillard, obus à retard (α 36).
***four,** bouche (B 2).
***fourbi** (et ***fourbi arabe,** C 4), chose, affaire, + ; bagage du soldat.
fourchette, baïonnette, 34.
fourragère, avion de réglage, 149, 200.

fourreau, pantalon.
f... dedans, punir (B 9).
fraise, tête (L 11), 151.
franc, brave (C 3).
français (petit), canon de 75 (D 2), 74.
***frangin,** frère.
***frangine,** sœur ; — religieuse.
frelon, avion (D 10), 92, 145.
fricotage, bon emploi (en temps de paix) (B 14); prévarication (D 1); **fricoteur,** qui prévarique (D 1).
frigorifié, ivre (S 7); — **pieds frigorifiés,** pieds gelés (P 12), 134, 168.
***fringues,** effets personnels.
Fritz, soldat allemand (spécialement de l'infanterie) +; tireur du canon de 77 (α 17); tireur de mitrailleuse allemande (T 1); mitrailleuse allemande (T 1), 84, 119, 153, 157, 160.
***froc,** pantalon, ++; — ***ch... dans son froc,** avoir peur.
frogome, fromage (B 12), 181.
fromecigru (H 4), ***fromegi, frometon,** fromage, 91, 181.
fruit, grenade (α 25).
***frusques,** vêtements.
fuite, jour de la libération, 35.
fumerons, jambes (B 2), 138.
fusées rouges (envoyer des), rendre après boire (J 3).
fusinguettes, grandes jambes (J 3), 181.
futal, pantalon (M 14).

G

gabian, cou (B 2), 115.
gâche (fine), bon emploi (B 14, C 4).
gadin (ramasser un) (*av.*), abîmer l'avion à l'aterrissage (D 12).
gadoue (M 7), **gadouille** (M 9), boue.
gafe (être de), être de faction (M 14).
gafer, regarder (F 2).
gafouiller, regarder (F 2) ; — être de faction (M 14).
gaille, m., cheval, 45, 93.
galetance (L 11), **galetose,** ++, **galetosse** (L 6), **galetouse, galtouze,** ++, gamelle, 180.
galette (*off.*), képi plat.
gamache, m. (*afr.*), homme mal habillé ; chose sale.
***gambette,** jambe.
gambille, jambe, +.

garde d'écurie, mandat (D 8, P 12).
garde-mites, garde-magasin, 35.
***à la gare ! au bout du quai les ballots !** *expression pour se débarrasser d'un importun,* 41.
***gars,** homme, soldat (L 9), 50.
gaspard, rat, *spécialement* rat des tranchées, +, 95, 102.
gau, gô, pou, +, 68, 159.
***gauche** (jusqu'à la), jusqu'au bout (G 3).
Gautier (la famille), les poux (M 1), 136.
gaz (au plur., B 4), masque protecteur, +, 73.
gazer, fumer (α 7); — (*av.*), bien fonctionner (en parlant du moteur, des cylindres) (L 13); — (*aut.*), faire de la vitesse (T 4); — aller à souhait (en parlant des évènements : **ça gaze**), +; partir en permission ou au repos (A 6, *art.*), 203.
gazon, cheveux (α 25).
gefangen (*pris.*), prisonnier (M 8, γ), 223.
gelé, ivre (S 7) (*inf.*; (se faire porter =), malade (G 9).
géné, *s. m.,* général, 187.
gestio, gessio, officier gestionaire (α 4).
giberne (tailler une), **giberner** (E. M.), bavarder (D 12).
gicler, partir en renfort en première ligne (D 7).
gigon d'explique (un) (E. M.), un supplément d'explication (D 12).
gigot, revolver (D 10), 144.
***glass,** *m.,* verre à boire (P 12), 43.
glinglin, obus (M 3), 75, 78.
glissement sur l'aile (faire un), tomber d'un lit qui a été « balancé » (R 2).
glisser, partir au repos ou en permission (A 6).
glorieux, canon de 75 (α 3)., 74.
gnacoué (*Or.*), tirailleur annamite (D 10).
gnasse, camarade (P 1); — **bon gnasse,** bonne bête (D 10), 46.
gnôle. Voir *niôle.*
***gnon,** coup (donné ou reçu) (C 4), 151, 185.
gô (1). Voir *gau.*
go ! (2), ça va ! (L 1), 117.
godaille, chaussure.
***godasse,** chaussure, ++, 41.
godiche, *f.,* fièvre (α 14).
***godillot,** soulier, +.
***goguenots,** feuillées, +; vase de nuit (α 14).
goguenoter, aller aux feuillées (α 42).
gone, soldat (B 16, M 1), 51, 103.
gonfle, femme, amie (L 1).
***gonfler le mou,** *et* **gonfler,** en faire accroire (D 2), 130, 145, 171.

gonfleur, « bourreur de crâne » (D 9).
***gonse** *et* **gonze,** homme ; **gonse poilu,** homme important (R 4).
gorille, boîte de conserve (B 17), 150.
gospodine (*Or.*), Monsieur (G 8), 217.
***goualante,** chanson.
***goualer,** chanter, 43.
goudronneuse, cuisine roulante (P 11), 71.
gouine, tambour (F 2).
Goujons (Marne), gens de la Meuse (W 1).
gounsse, quelque chose de bon (B 12).
gourbi, abri, ++ ; *spécialement dans* l'artillerie (M 5), 83, 122-123, 124, 200.
goyau, *m.*, femme de mauvaise vie (D 9).
graisseux, cuisinier (L 6), 128, 143.
grand-père (le), Joffre (D 1) ; — **grands-pères,** territoriaux (C 4).
gras (être) pour..., être bon pour... (D 9).
grassou, cnisinier (B 12).
***gratter,** travailler.
Gréco (*Or.*), Grec (G 8), 161, 180.
***greffier,** chat. 43.
grelons, chaussures (B 9, L 2). Voir *grolons,* 103.
***grelots** (avoir les), peur, 102, 176.
grenade (chercher des =) (*art*), bouteille de vin (α 24).
grenadé (étang ou rivière) dont le poisson est plus ou moins détruit par la pêche à la grenade (A 3).
gribouiller, écrire (B 9), 141.
griffeton, grifton, Voir **griveton.**
grignolet, pain (D 9). Voir *brignolet,* 174.
***grimpant,** pantalon.
gringue, pain.
grive (la), le régiment (L 5), 45.
griveton, griffeton, grifton, fantassin, +, soldat (L 5), 176.
grognasse, femme laide ou décatie (S 8) ; fille ou femme (B 17), 168.
grole (1), f., chaussure, +, 102-103, 177.
***groles** (2) (avoir les), m., avoir peur, +, 102, 176, 177.
grolon, chaussure (A 10), 103.
gros. Voir *gros cul.*
gros ail, gros tabac (S 7).
***gros bleu,** vin (α 8), 144.
gros cul, gros tabac de cantine, *ou simplement* tabac, ++ (et **gros,** C 4, L 10) ; — (*mar.*), cuirassé (α 33), 81, 141, 228.
gros frères, artilleurs de l'artillerie lourde, 85.
gros noirs, gros obus, + ; obus de 105 fusant (P 11), 75, 78, 84.

***grouiller** (se), se dépêcher, +.
groyi, masque à gaz (D 8), 73.
gruyère, pied (L 6), 153.
guetteur, observateur dans la tranchée (D 2).
gueulard (le), le canon de 155 (α 22), 75.
gueuse, cuisine roulante (α 8), 72.
gugusse, canon (A 9), 75, 168.
***guibole,** jambe.
guignol, soldat (B 16, C 4); gendarme (α 38); — abri (M 16), 171.
Guillaume (téléphoner à), aller à la selle ;**papier pour écrire à Guillaume,** papier pour usage spécial (W 1), 142, 172.
guitoune, tente, toile de tente (M 5 ; *afr.,* P 9, S 7) ; — abri de tranchée, ++ ; — maison (R 4), 83, 122-123, 200.
gut (*pris.* ; prononcer **goute**), bon (M 8), 223.

H

half-mark (*pris.*), demi-mark (γ), 224.
hanneton, avion (α 17), 86, 145.
hareng, cheval (A 2, α 8) ; — (*pris.*), légume ? (γ) ; — **laisse mariner l'hareng saur,** laisse faire (R 2), 140, 225.
haricot (*hôp.*), petite cuvette pour recevoir les pansements sales, etc. ; — ***courir sur l'haricot,** agacer (C 4), 212.
harnacher (se), s'équiper (C 4).
harnais, équipement (M 3), 138.
hauts de vase (*tél.*), conducteurs, mécaniciens, menuisiers, etc..., qui restent à l'arrière et qu'on accuse de faire peu de travail (G 5), 174, 206.
heures (faire des), dormir (D 9).
highlanders (*Or.*), petits pois (D 10), 136.
hildeputes, surnom donné aux Béarnais et Landais d'après leur juron (C 4), 112.
hirondelles (F 2, V 2), **hirondelles de potence** (R 3), gendarmes, 45, 91, 171.
homme pauvre (*off.*), professeur de littérature à Saint-Cyr (α 42).
horse, cheval (P 12), 117, 174.
hostau. Voir *houstau.*
houseau (*cav.*), guêtre (H 3), 33, 199.
houstau, oustô (et **hostau** K), prison ; — hôpital, 111.
houste, prison (M 7), 174.
hovas, *corruption de* « haut de vase » (G 5). Voir ce mot, 174, 206.
hublots (fermer les) (*mar.*), fermer les yeux (α 33), 228.
huiles (les), les gradés, ++ ; officiers subalternes (α 2, par opposi-

tion à légumes) ; — **huiles lourdes,** +, **huiles grasses** (H 3), hauts gradés ; — **être dans les huiles,** être « pistonné » (D 9).

I

idoine, s. m. (E. M.), homme compétent (D 12), 209.
infirme, infirmier (B 12), 141.
ingrédient (*loc.*), vin (P 12).
installer (ou : en =, M 17), crâner, faire le beau (D 9).
intéressant (ce n'est pas), ce n'est pas agréable (G 9).
***introduire** (l') (à quelqu'un), tromper (C 4).

J

jactance teutonne, bombardement allemand (A 2).
jaffe, soupe, + ; — gamelle (K), 45, 152.
jambe : prendre dans les **jambes** (*cav.*), mâter (D 9) ; — **jambe de boche,** viande de porc conservée (L 10), 83, 159.
jaquette, sergent (L 5).
jardiner, exagérer, 130, 171.
jatte, gamelle (D 10) ; soupe (D 9), 152.
Jean le Gouin (*mar.*), marin, 157, 227.
jeter quelque chose dans le cou, dans la lampe (se), boire ou manger beaucoup (C 4, C 12).
joséphine, baïonnette, 96, 158.
***jouer un air** (en), +, ***jouer des flûtes,** ***jouer des gambettes, les jouer,** se sauver ; — ***jouer une pièce,** avoir une altercation (K).
jouet, chemin de fer à voie étroite (M 7), 74.
joueurs de misérables, fuyards (R 3), 94.
Journal de Suzette, Bulletin des armées (D 7), 93, 172.
***joyeux,** soldat des compagnies de discipline.
jubine, jument (D 7), 103.
Jules, vase de nuit (D 1, α 14).
Julot, artilleur de 75 (α 1) ; — canon de 75 (α 17, α 22), 75, 85, 96, 153, 157.
***jus,** café, + ; — **faire un jus,** faire un bruit, un bombardement (D 12) ; — **jeter son jus,** être élégant (M 17) ; — **premier jus,** soldat de 1re classe, + ; sapeur de 1re classe (B 4), 35, 121, 210, 225.
jus de fève (*pris.*), café (M 8).
juteux, adjudant, ++.
jy, ça va ! (L 1).

K [1]

kaka, pain biscuité (A 8) ; — (*pris.*), pain (M 8), 190, 223.
Kaki, Anglais (α 7), 160.
Kaol et Lion noir (*loc.*), *surnom d'une division de coloniaux* (P 12), 86.
karacho (*pris.*), bon (M 8), 224.
kartoffel (*pris.*), pomme de terre (M 8), 223.
kasba (*Or.*), abri (D 10, S 6) ; — (*loc.*), maison close (W 1), 142.
kébour (*afr.*, C 4, *art.*, D 11), **kébroc,** +, képi, 123.
kelb, chien (D 2, M 11) ; caporal (D 10, *Or.*). Voir *clebs*, 121.
kess, fromage (P 12), 119.
kif (*afr.*), cheveu (C 4).
***kif-kif,** pareil, la même chose (C 4).
***kile,** litre de vin (D 9).
kilo, *litre de vin, + ; — kilomètre (B 16).
kilomètre, macaroni (α 25), 137.
kirié (*Or.*), Monsieur (G 8).
kommando (*pris.*), escouade de prisonniers qui travaille hors du camp (M 8), 223.
krank (*pris.*), malade (γ), 223.

L

***là** (être un peu), être d'attaque.
là-haut, le front (R 2).
lâchons-tout, allons à l'attaque (R 3), 93.
lacsé, sac (J 3), 196.
lageopem, lit (P 12), 196.
lahout (*Or.*), cheval (D 10).
***lampe,** estomac. Voir *envoyer, jeter,* 138.
***lampion,** estomac (B 2). Voir *envoyer, jeter,* 138.
***lance, lanse,** eau, 43.
lance-bombes, cuisine roulante (P 9), 71.
lance-pierres, fusil (M 17).
***lancequiner, lansquiner,** pleuvoir (R 2) ; — uriner (L 1), 43.
langouste de caillou, bœuf en conserve (α 8).
lanse, lansquiner. Voir *lance, lancequiner.*

1. Chercher à la lettre *c* les mots qu'on ne trouverait pas à la lettre *k*.

lapin, *gaillard, homme (P 12); — mandat (D 5, P 12); — **repas de lapin,** repas sans boisson (P 12).
lardoire (*art.*), éperon (α 27).
large (l'avoir), avoir le bras long (au fig.) (M 17).
largeau, pantalon (S 7), 144.
***lascar,** gaillard déluré (C 1), 120.
***latte,** chaussure, +; — (*Or.*), sabre droit (cf. *bancal*), 41.
lattoche, chaussure (M 14), 180.
laver les yeux (se), regarder au périscope (B 1).
légumes [*personnages], officiers, hauts gradés (D 2); officiers supérieurs (α 2); — **grosses légumes,** officiers généraux (α 2). — Cf. **huiles.**
liaison: mettre sa godasse en liaison avec (le postérieur), donner un coup de pied (au derrière) (S 8), 79.
limace, chemise (D 10, F 2), 45.
limoger (*off.*), envoyer en disgrâce, retirer son commandement à un chef haut placé, +, 67.
***lingue,** couteau (L 2), 43, 154.
lion, homme (P 12).
lion noir, sénégalais, 159, 161.
***liquette,** chemise, ++, 45.
livre (en coller une), donner un coup de poing (B 16).
logis, maréchal des logis (D 5), 129.
looping (faire un), tomber d'un lit qui a été « balancé » (R 2).
***lope,** f., mauvais homme (C 4).
lopé (un), un peu (L 2), 196.
lot, bonne affaire; marraine généreuse (D 9).
***louf, louftingue,** fou, toqué.
loup (E. M.), erreur de paperasserie (D 12).
***louper** (*et* **louper la commande,** manquer, rater, échouer, +; manquer (le train) (G 9).
loupes (claquer les), avoir faim (α 27).
loupiote, lampe (H 1, L 2); fusée éclairante (α 31); lampe éclairant mal (α 31).
louque, verre à boire (P 12).
***lourde,** porte, +; — artillerie lourde (D 1), 38, 43, 199.
luisante, baïonnette (A 1), 128, 143.

M

maca, macaroni (B 9), 188.
macaron, macaroni (M 5).

Macarone (*Or.*, D 10), ***Macaroni** (L 5), Italien, 115, 153, 161, 218.
macchab, cadavre, ++.
***macchabée,** cadavre, ++ ; — hareng (α 25).
machine à couper l'appétit, cuisine roulante (B 12), 71.
machine à coudre (D 2), **machine à découdre** (α 17), **machine à dépeupler** (R 3), **machine à secouer le paletot,** ++ (= à **ramer le paletot,** A 2), **machine à signer les permissions** (G 9), mitrailleuse, 78, 134.
mac-miche (mère), cantinière (R 4), 35.
macquard, cheval (α 8), 159.
***magner** (se), se dépêcher, 179.
magni (*Or.*), mauvais (D 10), 218.
mahaut. Voir *maôt.*
mahomet (*Or.*), soleil (L 5), 218.
mailloche, gros rat (M 3).
malabar, gros, énorme, +.
malo (*hôp.*), malade (W 1).
mameluck (*loc.*), donneur de « tuyaux » (M 7).
***manche** (tomber sur le), être arrêté, échouer.
manche à balai (*av.*), gouvernail de l'avion, 205.
manche à gigot, pétard allemand composé d'une boîte à mitraille et d'un manche (D 14).
mandoline (*hôp.*), bassin plat pour les malades au lit, + ; — grenade à manche (L 3), 144, 213.
manicrac (*tél.*), appareil muni d'une manivelle ; tout appareil (B 4). 206.
manier (se). Voir *se magner.*
mann-mann ! (*col., lég.*), attends un peu ! (S 7).
mannzingue, homme de comptoir (P 12).
maôt, mahaud, lourdaud ; Breton, 108.
maoulèn (*lég.*), allez-vite (S 7) ; — *surnom des compagnies montées* (S 7), 215.
maous (prononcer l'*s*), gros, énorme, magnifique, ++ ; s. m.. gros pou (M. 17) ; — **maous pèpère,** *même sens,* + ; s. m., gros obus (R 3) ; — **maous poil-poil** (D 10), *même sens que* « maous », 107 à 109, 121.
maquiller (se), simuler une maladie (J 2).
marabout (*Or.*), tente (D 5), 219.
marcassine ! (la) (*loc.*), juron de colère (B 13).
marchands de fil blanc, gendarmes (M 2), 86.
marcher dans les bégonias, exagérer (B 4) ; — **marcher sur la France,** avoir les souliers percés (D 2).
***mare, marre,** assez : **en avoir mare,** ++ ; **c'est mare** (D 9), 93.

marée : rentrer avec une marée (*mar.*), regagner le bord étant ivre (α 33); **avoir une marée,** être ivre (L 10), 228.
***marer (se), se marrer,** rire aux éclats; — ***marant,** drôle.
margis, maréchal des logis, +, 35.
marguerite, femme (D 10); — **effleurer la marguerite** (*av.*), bien atterrir (M 17), 158, 204.
marie-jeanne, bidon (B 17), 158.
marie-mange-mon-prêt, femme à soldats (R 4), 35.
marie-salope, cuisine roulante (α 8).
***mariole,** malin, déluré; **faire le mariole,** faire le malin, l'important, 115.
marmitable, susceptible d'être bombardé (M 1).
marmitage, bombardement avec des « marmites «, 77.
marmite, obus de gros calibre, ++ (et **grosse marmite,** C 8); — casque de tranchée (α 3), 34, 68, 72, 75, 77, 83, 225.
marmiter, bombarder avec des « marmites », +, 77.
marmiteux, qui bombarde avec des « marmites » (M 1).
maroc, pain (α 25).
marouille, mitrailleuse (D 9).
marquise, dame de la Croix-Rouge (α 18), 169.
marre, marrer. Voir *mare, marer.*
marsouin, soldat de l'infanterie coloniale, +.
matal (*mar.*) matelot (α 33), 178, 228.
matau, matot, matelot (A 1), 178, 228.
mazaro, local disciplinaire (R 4).
***mec,** homme, gars, soldat, +, 51.
méhul (*loc.*), personne (*nég.*) (P 7), 88.
***mélasse,** boue.
mellé (*lég.*), joli (S 7).
melon, casque de tranchée (M 14), 77, 148.
méningo (*hôp.*), homme atteint de la méningite cérébro-spinale (W 1), 212.
menteur, journal; — **le petit menteur,** le Bulletin des Armées (**l' chiot menteux,** D 7, Nord; **l' pti minteu,** B 11, Lillois); — **le grand menteur** (*pris.*), la Gazette des Ardennes (D 1), 172, 225.
métro, gros obus (α 1); — **rentrer dans le métro** (*art.*), rentrer dans un profond abri à plusieurs sorties (α 24), 75.
mettre : *en mettre, aller vite, courir, +; — ***en mettre un coup,** travailler dur; — **mettre les bouts de bois, *mettre les cannes, mettre les triques, *les mettre (se les mettre,** R 2), ++, se sauver; — ***s'en mettre,** manger (R 2); — ***le mettre** à (quelqu'un), tromper (C 4), 131.
meubles, sabots (F 1), 85.
meule, pain (P 12), 139.

miaulant, obus allemand de 77 fusant (C 6), 75, 128, 143, 145.
micro (secoue ton), *se dit à quelqu'un qui bafouille* (B 8).
Michel, artilleur allemand (S 8), 85, 160.
midi : caporal (ou **brigadier) jusqu'à midi,** maître ouvrier du génie (ou de l'artillerie) qui porte un galon de caporal sur sa manche (S 4).
midship (*mar.*), élève officier (α 33), 227.
mie de pain mécanique (et **mie de pain**) (S 7), pou de corps, 134.
mille-pattes (*mar.*), fusilier (α 33), 228.
mine à faire peur (L 12), **mine de chemin de fer** (α 17), minenwerfer, 119, 175.
minène, torpille aérienne (C 8, D 2), 119.
miôle, m., mulet, +, 115.
miôliste, muletier (C 10).
mirabelle, shrapnell de 77 (P 12), 76, 85.
***mirette,** œil, + ; **en avoir plein les mirettes,** être fatigué (α 1), 144.
mirofle (*Or.*), dragon (D 5).
mironton, homme, soldat (L 5).
miscope, périicope (α 32), 92.
miteux, mitrailleur (M 17).
mitraille, compagnie de mitrailleuses (B 4), 188.
mitrailler, écosser des haricots (α 17), 86.
mitrailleuse à haricots, cuisine roulante (B 3), 71, 134, 136, 168.
mitrailleuse à pissenlits (*hôp.*), sabre (série Z) de l'infirmier (α 4), 136.
mobiliser (se), se cacher (D 9).
moche, *laid, + ; mesquin, triste (B 5) ; désagréable, incommode (B 6).
moco, soldat du Midi (M 3, M 11), 111.
modiste (*Or.*), zouave (D 10, M 2), 86, 145.
***moins cinq** (il était), il était temps.
moka, café (B 17).
molosse, gros, énorme, magnifique (B 3).
monter aux tranchées (*ou* **en 1re ligne),** aller aux tranchées (D 7) ; (*art.*), **monter,** aller de l'échelon de combat à la batterie de tir (L 10 ; cf. descendre) ; — (*cav., Or.*), **monter à l'arabe,** = **à la jockey,** avoir des étriers chaussés trop court (D 5) ; — **monter à la corde,** se mettre en colère (H 3), 146, 199, 200.
montre, grenade allemande ronde (D 2), 76.
Mont-Valo, Mont-Valérien (B 4).
moque (*mar.*), « quart » (pour boire) (α 33).
moral, vin, + ; — eau-de-vie (B 17), 166.
***morbac,** pou de corps, 184.

mordez, regardez (B 2).
***morlingue,** porte-monnaie.
mors de bride (prendre sur le) (*cav*), mâter (D 9), 199.
morsif (*art.*), ivre-mort (α 24).
mort (c'est), c'est terminé (L 4).
mou. Voir *bourrer, gonfler.*
mouche, balle (D 10).
mouise, soupe (α 8) ; — *pénurie (P 4), 45.
moujingue, petit, enfant (M 17).
moukala (*Or.*), revolver (D 10), 218.
***moukère,** femme (R 4), 116, 169.
moulin à café, mitrailleuse, +, 34.
moulin à poivre, mitrailleuse (D 2).
mouscaille, *excréments (R 2) ; — boue, +, 43, 141.
moutchiachou (*loc.*), enfant (S 8), 116.
***muflée** (prendre une =), ivresse.
muraille, ivre (W 2), 183.
museau de cochon, masque contre les gaz (D 2), 73.
***musicien,** haricots (D 8), 154.
musico, musicien (B 14), 181.

N

nabot, caporal (A 10 ; cf. *cabot*), 181.
nageoire, chaussure (L 5).
nager, se coucher par terre (α 36); (*tél.*), courir sur les lignes en réparation (α 20) ; **bon nageur,** celui qui fait vite et bien ce travail (α 20).
naï (*col. lég.*), indigène ; — (*Or.*), civil (S 7), 214, 218.
***nasî,** avarié (S 6).
nasin, nez (B 2), 115.
néma (G 8), **niéma** (S 7) (*Or.*), rien, il n'y a pas, 217.
néro (*Or.*), eau (D 10, G 8), 217.
***nettoyer,** tuer (D 10).
nibé (*loc.*), fusil mitrailleur, 89.
nicht (*pris.*), non (M 8), 223.
nichta (*Or.*), rien (G 8).
niéma. Voir *néma.*
niet (*pris.*), non (M 8), 224.
niôle, gnôle, eau-de-vie, ++, 7, 70, 79, 85, 101, 179, 225.
nixe, bernique (D 2), 119.
noir, *ivre, + ; — s. m., « cafard » (P 12), 145.
***noix** (à la), mal fait, mauvais, pas sérieux ; — **alerte à la noix,** alerte d'instruction (D 9) ; — **être la noix,** être victime (L 1).

***nouba,** fête, bombance, +, 41, 120.
nourrice, cuisine roulante (α 8), 71.
nouveau-né, obus de 155 (M 16).
***numéro** (un), personne originale (C 4).

O

œufs, sorte de chevaux de frise (M 1).
***ognon,** montre (L 2).
opéré (être), être « marmité » après repérage (L 12), 92, 174.
ornitho, cheval (P 12).
oscar, fusil (α 22), 96.
Otto, artilleur allemand de 77 (α 17), 85.
ouachta (*afr.*), où vas-tu ? (S 7), 214.
ourlé (être) (*afr.*) [sans traduction] (C 4).
ours (1), cheval (P 12); — mandat (K); — lard salé d'Amérique (K); — coup, bleu (K), 117, 150, 174, 292.
ours (2), prison (D 12, K), 174.
oxo (*Or.*), va-t'en (D 10).

P

pacson. Voir *paxon.*
padock, endroit où travaillent les ouvriers des unités (D 5).
pagaïe, pagaye, désordre, débandade (D 1, D 12), 112.
page, m., lit (P 12, α 1), 188.
pageot, lit, ++, 36, 211.
***pagnoter** (se), se coucher, 32.
paille (*loc.*), quelque chose de grand et gros (A 8).
paille de couchage, nouilles (B 1).
pajot. Voir *pageot.*
pâle, malade, +, *spécialement* **se faire porter pâle,** +, **tomber pâle** (D 13, α 1), **faire pâle** (H 3) ; — **pâle des jambes,** fatigué (F 2) ; — **pâle des cannes,** très maigre (L 8), 149.
palmés comme les canards (les avoir), être maladroit, paresseux (K).
Panam, Paris, 42.
panard, pied, ++, 113, 138, 143, 292.
panier (décharger le), jeter des bombes (en parlant d'un avion) (M 13), 94.
panier à salade, casque de tranchée (M 13), 73.
***Pantruche,** Paris ; — ***Pantruchard,** Parisien (S 8).

***papelard**, vieux papier (B 2); — papier administratif (W 1); — — journal (B 5); — lettre (G 9), 153.

paprica (baver dans le), exagérer.

paquebust (*pris.*), paquet (M 8), 181.

paqueçon. Voir *paxon*.

paquet, stupide (M 17).

paracalo (*Or.*), s'il vous plaît (G 8), 217.

pardosse (*pardessus), vareuse (α 38), 148.

parigot [*propr*t : *parisien], pou des tranchées françaises (R 3); cf. *berlingot*, 86, 93.

***parles !** (tu), certainement (avec nuance d'ironie; C 4).

***paroisse** (la), les copains (B 9).

parou, lourdaud (M 17).

parpin, gros obus (L 8), 85.

pastis (prononcer *pastisse*), m., ennui, chose désagréable, + ; combat (α 23), 113-114.

***patate,** pomme de terre, + ; — **cabot patates,** +, **patate** (S 2,) caporal d'ordinaire, 36, 115, 211.

***patelin,** pays, village.

patin, chaussure (M 14).

patraque, montre (D 9), 141.

patron (*bureaux*), officier sous l'ordre duquel on travaille (M 5); (*inf.*), médecin major (W 1).

pattes d'acier (*art.*), cyclistes de la batterie (L 3).

paturons, pieds (L 6); — **mettre les paturons,** se sauver (B 13), 138.

paxon, paqueçon, *paquet, *spécialement* colis, ++, 181, 225.

payer le prix courant, la payer d'une peur et d'une envie de courir, dérober (D 10), 142.

peau : *la peau ! *refus énergique* ; — **la faire à la peau de toutou,** monter le cou (P 5); — **peau de bouc** (*mar.*), cahier de punitions (α 33), 228.

péca (*hôp.*), pharmacien (α 18), 153, 212.

pêche, tête; — bombe d'avion (A 2), 75, 144, 151.

pédale (*cav.*), étriers (D 5, K).

***pédzouille,** paysan (M 5), 169.

peinard (*se tenir), se tenir coi, à l'écart (C 4).

pékenot, civil (B 17); paysan (H 3), 180.

pékin, civil (B 16), 34.

pelaud, sous (argent) (B 14), 94.

pélican, cheval (α 8), 140.

pelote, peloton de punis (D 10); **faire la pelote,** faire l'exercice du peloton de punition (D 12).

pelure [*pardessus], capote (L 5), 148.

***péniche,** chaussure, 150.

pèpère, s. m., territorial ; — *adj., gros, grand, beau, agréable, confortable, ++ ; *renforcé en* **pèpère maous** (C 3, W 1, cf. aussi *maous*) et **pèpère soua-soua** (L 9) ; — adv., gentiment (**jouer pèpère,** D 1), 42, 143, 150, 186, 225.

perco, bruit qui court, « potin » (C 8, D 2) ; renseignement, « tuyau » (R 3) ; nouvelle sensationnelle (D 8).

père-baton (*tél.*), chef de bataillon (B 4).

périscopes, yeux (B 14), 76, 134.

perle, gros obus (L 8), 85, 137.

perlot, tabac, ++, 81, 166.

perme, permission, +, 36, 187.

pernod, gros obus à fumée verte (F 2), 75, 144, 159.

perroquet, tireur posté dans un arbre (B 4, D 2).

***pèse,** m., argent, 43.

pétaradeux (*loc.*), motocycliste (M 6), 86.

pétard, revolver (M 5), pistolet automatique (S 7) ; — **pétard à fesses** (*av.*), mitrailleuse (L 13), 205.

pétaudières (*pris.*), les baraques du camp (M 8), 225.

péter (la), avoir faim.

péteuse, mitrailleuse (L 11).

***péteux,** haricots (B 12), 154.

pétoche, lampe (M 12).

pétoire [*revolver], f. *ou* m., fusil ; fusil mitrailleur (α 32) ; mitrailleuse (α 32) ; — (*art.*), canon court (D 12 ; cf. *seringue*), 75, 143, 148.

pétrin (*mar.*), embarcation (α 33), 228.

pétroleuse (*art.*), dirigeable (α 24).

phares, yeux (B 14), 144.

pharmaco, pharmacien.

phonard, téléphoniste, 86, 185.

phoque (à la), paresseusement (P 4).

piata (*Or.*), gamelle (D 10).

pibus (*afr.*), vin (α 20).

pichenet, pichenogorge (P 12), **pichegorge** (M 17), **pichenagorne** (M 9), vin.

picnel, shrapnell (R 5).

picoler, boire (P 12).

***picolo,** vin (P 12).

picrate, vin (α 8), 140.

picter, picton. Voir *piqueter, piqueton.*

pied. Voir **pied de banc** ; — **mettre pied à terre sans commandement** (*cav.*), tomber de cheval (D 5) ; — **en avoir pied,** en avoir assez (M 17), 199.

pied de banc (B 9, B 12), **pied,** ++, sergent, 36.

pied noir (*mar.*), chauffeur (α 33), 229.
piège à poux, ceinturon, gilet de flanelle (H 3).
***pierre à affuter,** pain (α 7), 139.
piétiner la bordure, exagérer(L 4), 171.
***pieu,** lit.
***pieuter** (se), se coucher.
***pif** (1), nez.
pif (2), vin (B 9). Voir *pive,* 176.
***pige,** année.
pigeon, gros obus allemand passant par-dessus les lignes (α 32), 75.
pigeon ramier, perforeuse de sape (R 3), 92.
***piger,** *propr*t prendre : ***pige-moi ça,** regarde ça (C 4), 173.
pignate (*mar.*), chaudière (α 33) ; — cuisine roulante (M 17) ; — obus (L 5), 75, 115, 218, 227.
pile (arrêter), arrêter net (D 12) ; — **tomber pile** [pâle ?], tomber malade (J 2).
]**pilule** (prendre la), essuyer un échec (D 2).
pinard, vin, ++ ; **pinard à la redresse,** vin fin (α 1); **pinard de lune,** tout vin qui n'est pas fourni par l'intendance (α 42), 37, 59 à 61, 70, 81, 225.
pinaud, vin (B 5, B 12, R 4), 60.
pinceaux (se retourner les) (*av.*), mal atterrir.
piôle, chambre, + ; maison (α 25), 93.
***pioncer,** dormir, 44.
pipe, cigarette (A 10) ; — ***prendre la pipe,** essuyer un échec (D 2).
pipelet [*concierge], (*hôp.*) sergent concierge d'hôpital (α 4).
piq(ue), cheval (P 12), 119.
***piqué,** toqué (s. et adj.).
pique-boit, nez (M 17).
pique-boyaux, prévôt d'armes.
***piqueter, picter,** boire (C 6), 179.
***piqueton, picton,** vin (C 6), 179.
pirouette, torpille aérienne (C 8), 76, 154.
pistard, capitaine (D 9), 183, 185.
piste (faire) (*cav.*), s'évader (en parlant d'un cheval) (K).
pistolet (*hôp.*), urinal, 144, 213.
piston, capitaine, ++, 183, 185.
pitaine, capitaine (B 14, P 12), 185.
pitonner (*alpins*), marcher en montagne (M 15).
pive (et **pivre,** *rare* ; cf. aussi *pif* 2), vin, 45, 61, 81, 176.
plafond (*av.*), nuages (D 12), 205.
planque, f., bon emploi, « embuscage ».
***planquer,** cacher (*surtout pronominal*), + ; cesser le travail [*plaquer ?*] (B 5) ; **se planquer,** rester à l'arrière (S 6).

***plaquer,** abandonner, partir (B 2).
***plat** (en faire un), vanter, exagérer.
plates bandes (marcher dans les), exagérer.
plein d'essence (faire son), boire de l'eau-de-vie (S 8).
pliant, porte-monnaie (L 2).
***plombe,** heure, +.
***plombé,** avarié (S 6).
plombée, avarie (A 8).
plouc, homme de mauvais caractère (G 7).
***plumard,** lit, ++, 224.
plumarder (se), se coucher (B 16).
plume, m., lit.
plume de taureau, paille (D 9, P 12).
plumeau, scribe (R 4).
pneu, viande (A 9) ; — **pneu Michelin,** bifteck (S 7), 139, 147.
pochette, mouchoir (α 25).
***poêler** (se), se tordre (de rire), 135.
***pognon,** argent.
poignets (se casser les) sur, + (*afr.*, *Or.*), voler (D 10, M 2), 170.
poiler (se). Voir se *poêler*.
poilu, soldat, + ; homme (D 9, P 12) ; (*emploi archaïque*) qui a du poil quelque part (R 4), 47 à 52, 225.
pointer (se), se lever (B 9).
Pointu, Allemand (L 13, α 7), 76, 160.
pois (petits) (*Or.*), highlanders (D 10), 136.
poisse, m. [*souteneur], homme (P 12) ; homme ennuyeux (M 17) ; — f., guigne (P 4).
poisson : atterrir comme un poisson dans un cent de clous (*av.*), rater son atterrissage (L 13). 204.
polka des épaulettes (faire la), être en tirailleurs à plat ventre (D 14), 82.
polochon, traversin, + ; oreiller (A 8), 36, 211.
***pomme,** tête (B 2), 151.
pompe, *chaussure, + ; — (E. M.), travail livresque, étude théorique (D 12) ; — **f... un coup de pompe,** se maquiller les mollets à l'aide de ses bandes (K 2), 141, 147, 208.
pompier (E. M.), tirailleur livresque (D 12) ; — **faire un pompier au bidon,** boire au bidon en l'apportant (α 29).
pope (*Or.*), aumônier (D 5), 218.
popote, réunion d'officiers ou d'hommes qui mangent ensemble (D 2) ; — salle à manger (D 8).
poquer, puer (B 14), 95.
***portrait,** figure (D 9), 153.

posséder, accabler de sarcasmes (D 9) ; forcer à faire quelque chose (B 7).
post, m. (*pris.*), gardien (γ).
poste, f. (*pris.*), endroit [du camp] où on centralise la correspondance (γ) ; — **à la poste !** au diable (P 4).
poste d'écoute (*art.*), mess des sous-officiers (α 24).
postiche, f. : ***faire une postiche** (à quelqu'un), embêter, sermonner (D 9) ; — **en faire une postiche,** exagérer (D 9) ; — **jouer la postiche,** se sauver (D 9).
pot à crasse, pot-crasse, pied (G 7).
pot de fleurs, casque des tranchées, +, 72.
***potard** (*hôp.*), pharmacien (α 4), 213.
poteaux (avoir les) (*cav.*), avoir les membres engorgés, enflés (en parlant d'un cheval) (D 5).
poubelle, tank (M 17).
poudre, riz (α 25), 135.
pouic, rien (H 3).
poulain (faire le) (*cav.*), tomber de cheval (D 5), 199.
poule, *femme ; — mitrailleuse (A 1).
pouloper (*cav.*), galoper (D 9, H 3), 79, 199.
***poupée,** femme (S 8), 169.
pousse au crime, eau-de-vie, 93, 140.
pousse-caillou, fantassin (α 21), 36.
pousse-pousse, chemin de fer à voie étroite (M 7), 74.
***pousser une** (en), ***pousser une goualante,** chanter (D 9).
poussier, bas-flanc (L 2) ; — (*pris.*), lit (M 8), cf. *pucier.*
prendre : *qu'est-ce qu'on prend ! *se dit pour une vive réprimande, un bombardement, etc.*
***profonde,** poche (α 1), 44.
projecteur, fusée (α 32).
***prose,** s. m., le postérieur (B 2), 44.
***pruneau,** balle (M 3).
psomi (G 8), **psoumi** (D 10) (*Or.*), pain, 216.
puant, fromage (P 12), 143.
***pucier,** lit, 141.
***punaises,** lentilles, +, 36, 144.
***purée,** privation, manque d'argent.
purin, boue (M 7).
pylône (se mettre en) (*av.*), rater son atterrissage (L 13), 204.
pyro (*art.*), magasin où on charge les bandes de mitrailleuses (D 8).

Q

***quai** (au bout du). Voir *gare.*

quatre cent vingt, cuisine roulante (G 7, L 3), 71.
qué-bat (*col., lég.*), bouteille (S 7), 124, 214.
qué-hô (*col., lég.*), veste, bourgeron (S 7), 124, 214.
quenaupe, quenauque (C 5), pipe.
qué-quouane (*col., lég.*), pantalon (S 7), 214.
qué-rop (*col., lég.*), verre à boire, « quart » (S 7), 214.
queue de rat, grenade allemande terminée par une tige de 40 centimètres (D 2), 76.
quiauler, chanter (K).

R

rab, « rabiot », 36, 187.
***rabiot,** reste (d'une distribution de vivres), +, 36.
rabioter, prendre, dérober (D 12).
racler (se), se raser (B 16).
***radiner,** venir, arriver, + (et **se radiner,** B 16).
raide, adj., malade : **se faire porter raide,** +, **faire raide ;** — s, m., fusil (B 2), 124, 143.
raille (ça), ça n'importe pas (α 19), 94.
***raisiné,** sang.
raisonnements (faire des), « bourrer le crâne » (A 6).
raki-mastre (*Or.*), eau-de-vie (D 10), 217.
râleur (le) (*loc.*), le canon de 75 (α 32), 74, 85.
***rallonge,** couteau (D 10).
ramasser un bouchon, un crottin, une gamelle (*cav.*), tomber de cheval (D 5), 199.
rame (avoir la), paresse (M 17) ; **ne pas en f... la rame,** ne pas se faire de bile (B 9).
***ramener, *la ramener, *ramener sa gueule,** +, **ramener sa science** (B 7), criailler, protester.
***rappliquer,** arriver (S 8).
rapport des cuisiniers, percolateur (C 8).
raquette, grenade à manche (L 3, α 1), 144.
raspatte [**rase-pattes** ? cf. *casse-pattes*], eau-de-vie (G 7).
rata, soupe aux pommes de terre ; ragoût ; — **pisser dans le rata,** se vanter (α 14).
ratatiner, dérober (D 9), 170.
rayon : filer sur le grand rayon, faire une étape sur une grande route (J 3).
razzier (*Or.*), voler (D 10), 170.
redingue [*redingote], capote (S 8).
***refil** (aller au), vomir.

***refiler**, donner (R 2).
refroidi, mort (L 2), 44, 155.
***reluquer**, regarder, 44.
***remettre**, recommencer (*avec valeur préjorative*) (L 10), 41.
remonte-moi-le-moral, eau-de-vie (T 1), 134.
renfort, mandat (B 17), 129, 166.
reniflante, chaussure (α 36).
***renifler**, sentir mauvais, 155.
repas froid (*loc.*), paquet d'antipyrine (R 7), 88.
repérer : être repéré, être bombardé après repérage, + ; (*à l'arrière*) être pris en faute (K) ; — **j'ai repéré**, j'ai trouvé (K) ; — **repérer le mulet** (ou **le miôle**) (*Or.*), être évacué prochainement[1] (L 5), 79.
***repousser**, sentir mauvais (R 2).
resquiller (*mar.*), s'esquiver du bord (α 33).
***ressentir** (s'en), être excité (D 9).
***rétamé**, ivre (W 2), 41.
***retournés** (avoir les bras), +, **les avoir retournés, être à la retourne** (K), être paresseux, avoir la flemme ; être ennuyé (L 10), 131.
revolver (*hôp.*), urinal (D 8) ; — **sauce revolver**, sauce au vin (L 3).
***revoyure** (à la), au revoir (S 8).
***riboui**, vieille chaussure (A 8) ; chaussure, + ; — pied (B 16), 152.
ribouldingue, *bombance, noce (D 8) ; — (*art.*), revolver (α 27), 41.
riclo, chaussure (α 31).
ridèr, chic (D 9), « épatant » (L 2), 117.
rif, rifle, feu, *au sens propre* (donne-moi du **rif**, G 9), *et au sens* « ligne de feu », + ; le « front » (P 4) ; — **grimper au rifle**, monter aux tranchées (B 14), 150.
riflard, couteau (B 17).
rifle. Voir *rif.*
riflot, chic (B 7).
rigadin (*loc.*), commandant (α 27), 87.
***rigolo**, revolver.
rigougnasse, cuisine (B 7) [**ragougnasse*, mauvaise cuisine].
***ripaton**, chaussure, 152.
rocabi (*loc.*), eau-de-vie (M 3), 85.
rocade (voie de) (*off.*), ligne de chemin de fer parallèle au front (D 12), 147.
***rogne** (être, se mettre en =), colère (C 4).
rognure de taxi, viande (G 3), 84, 92, 139.

1. L'évacuation se faisant à l'aide de mulets à l'armée d'Orient.

***rombière**, femme, fille (B 17), 169.
rondard, ivre (M 17).
roquet, canon de 75 (D 14, α 16), 74, 145.
rosalie, baïonnette, +, 95-96, 158.
roter (en) [*être vexé, irrité], travailler dur (M 7, D 12).
rouginet, vin (α 8), 93, 144.
roulante, cuisine roulante, 72, 128.
roule-tout-debout, roule par terre, vin (α 8), 93, 140.
rouler (se les), ne rien faire.
roulis, train ou tramway (B 2), 154.
roupane (*cav.*), tunique, 33, 199.
rouper, prendre, « chaparder » (D 12), 170.
***roupiller**, dormir, 32.
***roupillon** (piquer un), dormir (D 2)
rouquin, vin (α 8), 93, 144.
rouscailler, protester, « rouspéter » (W 1), 45.
***rouspéter**, protester, criailler (C 4),
Rousse (*Or.*), Russe (G 8), 160.
Rousski (*pris.*, D 1 ; Champagne W 1), *et* **camarade Rousski** (Champ. W 1), Russe, 160, 224.
roustance, cuisine (L 6), 156.
royal cambouis, soldat du train, « tringlot ».
royal tringlot, soldat du train (α 21).
royau, soldat du train (D 2).
***rubans** (laisse flotter les), laisse faire (S 8)[1], 125.
rupiner (E. M.), faire de bon travail (D 12).
Ruski. Voir *Russki.*
russes, chaussettes russes, chiffons dont on s'enveloppe les pieds.
Russki (*pris.*), Russe (γ), 160.

S[2]

sabre, mandat (P 12).
sac à bidoche, sac de couchage (α 3).
sac à charbon, gros obus (C 8) ; — projectiles d'engins de tranchée (T 3), 75, 84.

1. En argot parisien, cette locution constitue originairement la deuxième partie du « chapeau de la gamine » (Voir *chapeau*), à la place de « pousse la voiture » dont elle constitue une variante.
2. Chercher à *ch* ou *sh* les mots orthographiés ailleurs *sch*...

sac à terre, sorte de *minenwerfer* dont la forme rappelle un sac de terre (D 14).
saladier, casque de tranchée (M 17), 72.
salamandre (aller voir la) (*loc.*), aller aux feuillées (α 12), 88.
salir, faire une bêtise *ou* jouer un tour (B 2).
salopette (*cav.*), pantalon de treillis (K).
sang (avoir du), être courageux (D 9).
sanguin, vin (M 5).
sardines, galons de brigadier (D 5), 36.
sauce (1), f. (*av.*), essence, gaz (D 12); — **remettre la sauce,** faire repartir le moteur de toutes ses forces (L 13), 205.
sauce (2), m., saucisson (B 9), 188.
saucisse, ballon observateur, +, 80, 144.
saucisson (*art.*), projectile de crapouillot allemand (α 1); — **saucisson à pattes, saucisson** (L 14), cheval, 76, 127, 140, 201.
saute-barrières, vin (α 8).
sauter, faire vite (D 2); — **la sauter,** se passer de manger (α 30); craindre un bombardement (W 1), 145.
sauterelle mécanique, fusil mitrailleur (S 7).
scientifique (*afr.*), ça m'est égal (P 9), 99.
seau à charbon, gros obus (K); — projectile de crapouillot allemand (T 3, α 1), 75.
seau hygiénique, bombe de 245 (M 1), 168.
sec (l'avoir), être ennuyé (D 12, L 10).
***sèche,** cigarette, 143.
secouade, escouade (M 14), 174.
secoue-paletot, mitrailleuse (α 41).
sénateurs (*loc.*), avariés graves (V 3; voir *députés*), 87.
Serbo (*Or.*), Serbe (G 8), 160, 180.
seringue, fusil; — (*art.*), canon long (D 12; cf. *pétoire*), 63, 75.
serpentin (filer le), parcourir un boyau (G 7).
sézigue, celui-ci (F 1).
shrapnells, haricots mal cuits (cf. *fayots*); — haricots rouges (W 1), 139.
***Sidi,** Africain (arabe ou nègre) (S 6), 161.
sigue, *pièce de 20 francs; billet de 20 francs (B 2).
singe, viande (*spécialt* bœuf) en conserve, +, 150.
sirop de grenouille, eau (P 12).
six-pieds (*mar.*), officier mécanicien (α 33), 229.
soi-soi. Voir *soua-soua*,
***soldat** (jouer au petit), faire le malin (D 9).
solide (c'est), ça va bien (D 9).
sonner (se faire), **être sonné,** se faire *ou* être bombardé (et *av.* L 13), 44, 148.

sou : trois francs vingt sous (*afr.*), *indique le prix fictif d'un objet qui a été dérobé* (M 2).
soua-soua, bon (D 10), très bien (L 3).
soufflant, revolver (M 9).
soufflet à punaises, canon de 37 (R 3); — fusil (α 7), 75.
***souffrante,** allumette, 143.
souinger (se faire), se faire bombarder (B 1), 117, 147.
souks (*Or.*), petits ânes réquisitionnés pour porter les cantines d'officiers (D 5), 219.
soun-soun, mauvais (α 14).
soupière, casque de tranchée (α 27), 72,
sourire (le), le vaguemestre (B 17), 165.
sournois, vin (α 8).
sous-marin, petit soulier (A 1) ; — (*pris.*), cachot (M 8) ; — **sous-marin à roulettes** (L 3) et **sous-marin** (S 7), cuisine roulante, 71, 225.
***sous-off,** sous-officier (A 10).
sous-pied (*cav.*), maladroit en équitation (K).
sous-ventrière, ceinturon.
sous-verge, sous-lieutenant.
spago (*Or.*), spahis (D 10).
star (*aut.*), rasoir (*au propre et au fig.*) (L 7), 159, 202.
stena ! (*afr.*), attends un peu ! (S 7), 214.
submersible à roulettes, cuisine roulante (G 7), 71.
suçon, cheval (L 14, α 8), 201.
suissards (*pris.*), prisonniers hospitalisés en Suisse (γ), 225.
***surin,** couteau (D 10), 44.
***suriner,** tuer (C 4).
syphilo (*hôp.*), syphilitique (W 1), 212.
système D, +, **système démerde,** art de se débrouiller, de s'arranger, 93, 192.

T

tabac (E. M.), exposé écrit (D 12) ; — **faire du tabac,** *faire du bruit, bombarder (cf. *coup*) ; ***c'est le même taba,** cc'est la même chose (D 12), 77.
tabasser (se), se battre (S 7 ; *av.*, L 13), 77.
tacot, vieille voiture (A 8) ; (*art.*), voiture, canon (B 7) ; bicyclette (P 12) ; wagonnet de chemin de fer à voie étroite (α 17) ; chemin de fer à voie étroite, + ; — eau-de-vie (L 1, S 7, T 1), 42, 74, 79, 81-2, 141, 202, 215.
taïba (*Or.*), bon (D 10).

Talien (*Or.*), Italien (G 7).
takata, médecin du bataillon (α 11).
***talbin**, billet de banque (M 16).
tambouille, soupe *ou* « rata » ; — cuisine ; — « ordinaire », 109.
tambouillé, écrasé par un obus (M 7).
tambouilleur, cuisinier (M 7).
tambour, caporal-fourrier, brigadier-fourrier.
tambuste, masque à gaz (D 8), 73.
tampon, ordonnance ; celui qui soigne les chevaux des sous-officiers (D 5), 36, 80.
tango (remonter au), remonter en ligne (M 17).
tank, auto-mitrailleuse ou auto-camion blindé (T 3) ; — voiture à viande (P 12), 117.
***tante**, f., homme désagréable (C 4).
tape-dache, cordonnier (L 6).
***taper**, sentir mauvais ; — ***se taper la tête, la cloche, le but** (L 1), **le chou** (D 2), **le confetti** (T 4), **le tronc** (M 17), faire bonne chère, manger.
tapin, tambour (soldat), 34.
tapir (E. M.), topographe (D 12).
taratasses, rapports, paperasses (O).
targette, chaussure.
tarin, nez (B 14), 95.
tarot, nez (L 1, R 2).
***tarte**, laid (D 9), 143.
***tartine** (et **tartinet**, α 38), chaussure.
tartir, aller à la selle (L 1).
tartouse, tartousot, laid (D 9).
tasse (la grande), la mer (α 33).
tasser (se), act., avaler (D 12) ; — n. : ***ça se tassera**, ça se passera (D 3).
tata (E. M.), abri (D 12), 208.
tatane, chaussure, +, 114.
taube, avion allemand (W 1).
Taupe (la) (*off.*), Polytechnique (α 1).
taxi, brouette, voiture à bras (K) ; — (*av.*), avion médiocre (α 19) ; — saucisson de cheval (W 2), 137, 153.
tchou-tchou (M 5), **tchouk-tchouk** (D 10, *Or.*), riz (*et* lait, M 5), 124, 186, 218.
téléphonard, téléphoniste (α 7), 86.
téléphoner, percer un tonneau de vin et y boire à l'aide d'un tuyau de caoutchouc, 147.
...ᵉ terrassiers, *surnom donné à certains régiments ou bataillons qui se sont spécialisés dans le terrassement* (**25ᵉ terrassiers**, 25ᵉ bataillon

de chasseurs à pied, M 4 ; **103ᵉ terrassiers,** 103ᵉ régiment d'infanterie, α 2).
terre : aller à terre sous les jambes du maître coq (*mar.*), être puni de sortie (α 33), 228.
terreux, campagnard (D 9), 169.
terribles (F 2, α 23), **terrib' toriaux** (G 3), **terribles taureaux** (L 3), territoriaux, 175.
territorial (*loc.*), avion d'observation à allure lourde (M 13), 94.
têtard, cheval, 140.
tête de rat, tête de soldat à l'entrée d'un trou d'observation (M 13), 93.
thune. Voir *tune.*
***tif,** cheveu, +.
tige, m. [*agent de police], gendarme (α 38), 148, 171.
tigres bleus, soldat de l'infanterie coloniale *ou* alpins (D 2), 82.
tinée, grande quantité (L 10).
tinette, vase de nuit (A 8) ; — (*aut.*), voiture automobile (B 4, L 7) ; — **en faire une tinette,** *syn. de* « en faire un plat » (D 9 ; voir *plat*), 141, 202.
tiou-tiou, riz (M 16). Voir *tchouk-tchouk*, 124.
tirants, bretelles (α 38).
tire au cul, *tire au flanc, paresseux, farceur (D 8), 36.
tire-fiacre [*cheval], saucisson de cheval (W 2), saucisson (P 12), 153.
***tire-jus,** mouchoir.
***tire-moelle,** mouchoir (S 7).
titi, tirailleur (A 1), 186.
***tocante,** montre, +.
tôlard, soldat puni (D 11).
tôle, prison, +, 36.
tôlier, habitué de la prison (D 7).
tomber : tomber faible (sur...), voler (M 2) ; — **laisser tomber,** laisser dire (D 3), ne pas s'en occuper (G 9), opposer la force d'inertie (D 9). — Voir *bec de gaz, manche,* 142, 170.
tombouctou (*loc.*), hangar (α 27), 87.
Tommie, Anglais, 98, 160.
toile de tente (en jouer sur une), être tué (M 17).
tonneau de choucroute, projectile de crapouillot allemand (α 1), 76.
topo (E. M.), croquis, carte (D 12), 207.
toque, casque de tranchée (B 17), 72.
torche-cul (*off.*), circulaires, paperasses (M 7).
***tord-boyaux,** eau-de-vie (M 14).
torpille (*loc.*), projectile d'engins de tranchée (T 3), 76.
torpiller (*Or.*), faire une injection de quinine (L 3).
torpilleur (et **torpilleur à roulettes,** α 7), cuisine roulante ; — chaussure (A 1), 72, 151.

tortillard, chemin de fer à voie étroite ; — cuisine roulante (B 4), 71, 74.
tortue, espèce de grenade (Voir *montre*), 144.
toto, pou, ++, spécialement pou de corps ; sens plus général que « pou » (α 1), 64 à 66, 70, 213, 291.
totoche, chaussure (M 17).
totor, f., soupe (α 8).
toubib, toubi (et **tubib,** G 2, **tobi,** A 8), ++, médecin-major ; **toubib dentiste,** dentiste (α 22), 37, 121.
toucher, recevoir de l'intendance (L 12).
Toumané (*col.*), Sénégalais (D 2), 161.
toupie [*vieille femme], dame de la Croix-Rouge (α 18), 169.
tournant, figure (B 16) ; — **avoir quelqu'un au tournant,** se venger (M 17).
tourne-broche, baïonnette (A 8).
tourner, passer au conseil de guerre (W 1, cf. *tourniquet*) ; — (*aut.*), **tourner carré,** tourner à angle droit (T 4).
tourniquet, conseil de guerre.
tourte, béret des alpins (α 25).
tourterelle, grenade à fusil (α 1), projectile à ailettes (D 12), 76, 145.
tracer, marcher (B 17), marcher vite (F 2).
tracteur (*art.*), avion de réglage (A 6).
train blindé, gros obus (L 3) : — cuisine roulante (*création littéraire?*) (M 1).
traîne-cul, territorial (M 17).
traîne-par-terre, eau-de-vie (B 13).
***tranche,** figure (α 7), 44.
tranche de melon, « calot » (D 3).
tranchecaille, tranchée, 181.
tranchemar, tranchée (L 6), 181.
***tranquille** (être), être certain.
transats (?), souliers (D 3).
travailler (se), simuler (M 17).
trèfle, tabac, 81.
tréteau, cheval.
treu. Voir *coup de treu.*
***tricoter des gambettes,** courir (α 30).
trificellaire (*Or.*), capitaine (D 10).
***tringle** (se mettre la), se passer (de nourriture) (D 5).
***tringlot,** soldat du train, +, 36.
triques (mettre les), se sauver ; — partir au repos ou en permission (A 6).
***trisser** (se), se sauver ; **trisser** (*av.*), partir.
trois-pattes, cheval (P 12), 140.

tromblon, fusil-mitrailleur ; homme qui le sert (D 2).
...* **trop court,** *surnom donné à tel ou tel régiment qui, par suite d'un tir trop court, a tiré sur l'infanterie française* (α 2).
trottinet, pied (D 9) ; — chaussure (α 38), 152.
trottinette, chaussure (G 6).
***troufion,** soldat (W 1), 51.
***trouille,** peur.
***trouilloter,** sentir mauvais (S 7).
truc (faire le) (d'un sous-officier), être son ordonnance (M 3).
***tune,** pièce de cinq francs, +.
***turbin,** corvée, travail dur.
turne [*cambuse], cantonnement (D 8)., 148.
tuyau, macaroni (F 2) ; — *information, nouvelle (**ton tuyau est crevé**) (S 8).
tuyau de poêle, projectile de crapouillot (α 1), 76.
typho, s. m. (*hôp.*), typhique (W 1), 212.
***typhus** (avoir le), avoir le spleen.

U

unificellaire (*Or.*), sous-lieutenant (D 10).
uppercut, eau-de-vie (P 5), 117, 147.
urécoque, curé (G 9), 196.
usine (*hôp.*), chambre, bureau (W 1).

V

vache, f. [*mauvais coucheur], homme rude, malin, brave (A 8) ; — [*agent de police], gendarme (α 38), 148, 171.
valise, torpille aérienne (D 2) ; — **valise diplomatique,** gros obus ennemi (R 3), 75, 76, 137.
valse lente, à l'attaque ! (R 3), 93.
varech, tabac de troupe (α 17), 86.
***vaseux** (être), être déprimé (C 4), 225.
veau, mauvais cheval (D 12).
ventre à choux, Vendéen (R 2).
verdure (être), être « refait », trompé (C 6), 180.
***verni** (être), avoir de la chance.
vété (D 2), **véto,** vétérinaire, 36.
viande blindée, viande coriace (B 10).
viande protégée, gens de l'arrière (G 2).
vide-poches, musette (M 4).

vide-pots, ordonnance (G 7).
vider (se faire) (*cav.*), tomber de cheval (H 3).
vieux, s. m., capitaine, + ; général (P 12) ; officier, dans la bouche de son ordonnance) (D 8) ; — ***les vieux,** les parents.
***vinaigre** (faire), aller vite (M 17).
vingt-deux ! attention (α 1 ; — *pris.*, M 8, γ), 222.
vingt-et-un, canon de 210 (A 2).
vingt-neuf-six, brodequin, (M 16).
viorque, vieux (L 1).
virage (faire un), tomber d'un lit qui a été « balancé » (R 2), 147.
vire-bouse, paysan (R 2), 169.
virer : virer de bord (*Or.*), se sauver (D 10) ; — **virer le ventre pour voir passer les aéros,** se faire tuer (A 9).
viscop ! c'est bien ! (P 1).
visser, punir (C 4), 36, 146.
vitrier, chasseur à pied (D 8, α 21), 34.
voda (*Or.*), eau (D 10), 217.
voile, m. (*Or.*), carré d'étoffe de 50 centimètres que certains régiments d'Afrique adaptent sur leur chéchia pour se garantir du soleil (D 5 ; voir *chech*).
***voiles** (mettre les), f., s'en aller (F 2).
voleter (*cav.*), tomber, faire une chute (K).
voracer, prendre, dérober (D 12) ; — (*off.*), **être voracé,** être privé de sortie (α 42).
vosgien, lard (B 4, D 11), 150, 154.
vue (en ficher plein la), exagérer.

Y

yaourti (*Or.*), lait caillé (G 8).
youyou, grenade à ailettes allemande (K), 76.

Z

zèbre, cheval ; — homme (P 12).
zébu, homme des sections de discipline (α 21).
zéphir, disciplinaire, « joyeux ».
zeppelin, bombe d'engin de tranchée (α 42), 84.
***zigotot** (faire le), faire le malin, 46.
***zigouiller,** tuer, 41, 44, 109-110, 211.
zim-boum, obus de 88 allemand (dont le départ, le bruit de par-

cours et l'éclatement sont presque simultanés) (D 14, M 5); — canon-revolver allemand (α 3), 75, 78, 153.

zinc, zingue (*av.*), avion ; — bicyclette (P 12).

zinguer, bombarder (F 2).

zinzin, obus, +, 75, 78.

zinziner, canonner, bombarder (S 6).

zonard, soldat de 1re classe (20e corps, L 5).

***zouave** (faire le), faire le malin.

***zyeuter,** regarder.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 59. Les Anglais ont surnommé les Allemands les *Huns* depuis la guerre; le mot « Boche », écrit *Bosh*, a passé en anglais depuis 1916, et a déjà formé des dérivés.

P. 64. *Toto* désigne à peu près exclusivement le pou de corps, les poux de tête étant presque inconnus au front comme à l'arrière.

P. 73. La première attaque allemande avec gaz asphyxiants se produisit en Flandre le 22 avril 1915. On donna d'abord aux troupes, comme préservatifs, de petits tampons. On eut, par la suite, jusqu'à quatre sortes de protecteurs, parmi lesquels la *cagoule* (nom officiel), qui ressemblait à une vraie cagoule de moine et qui

comportait des lunettes en mica; elle fut distribuée en septembre 1915. La boîte contenant le tampon et autres accessoires fut distribuée en 1916.

P. 92. *Cagoule*. Voir la note précédente.

P. 113. *Panard,* au sens « qui a les pieds en dehors », est un terme du langage vétérinaire, qui avait déjà pénétré au XVIIIe siècle dans la France du Nord, puisque l'Académie l'a admis en 1750.

P. 119 et 174. *Ours,* cheval, n'est pas nécessairement une corruption de *horse*; il doit même être, le plus souvent, une métaphore spontanée; mais *horse,* lorsqu'il est adopté par des troupes françaises, tombe fatalement dans « ours ».

Le Bureau de la Presse nous prie d'indiquer que les lignes 8-9, page 91, et 27, page 256, sont publiées sous la responsabilité de l'auteur et des éditeurs.

Les numéros de certaines unités ont été enlevés à la demande du Bureau de la Presse.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre IV.

Les emprunts.

Chapitre V.

Les changements de sens. L'ironie, la métaphore.

Chapitre VI.

Les changements de forme. Altération et abréviation des mots.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.